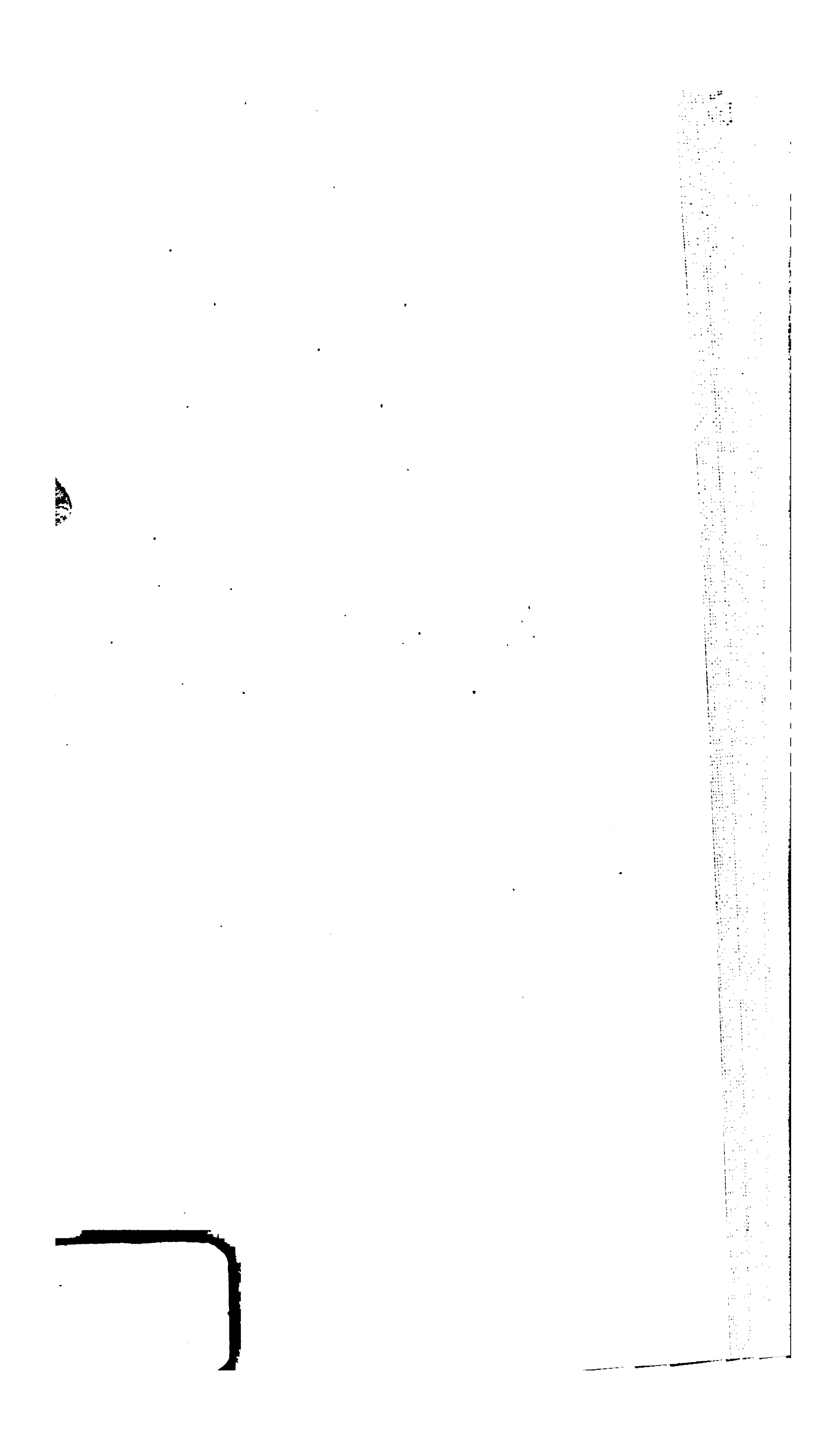
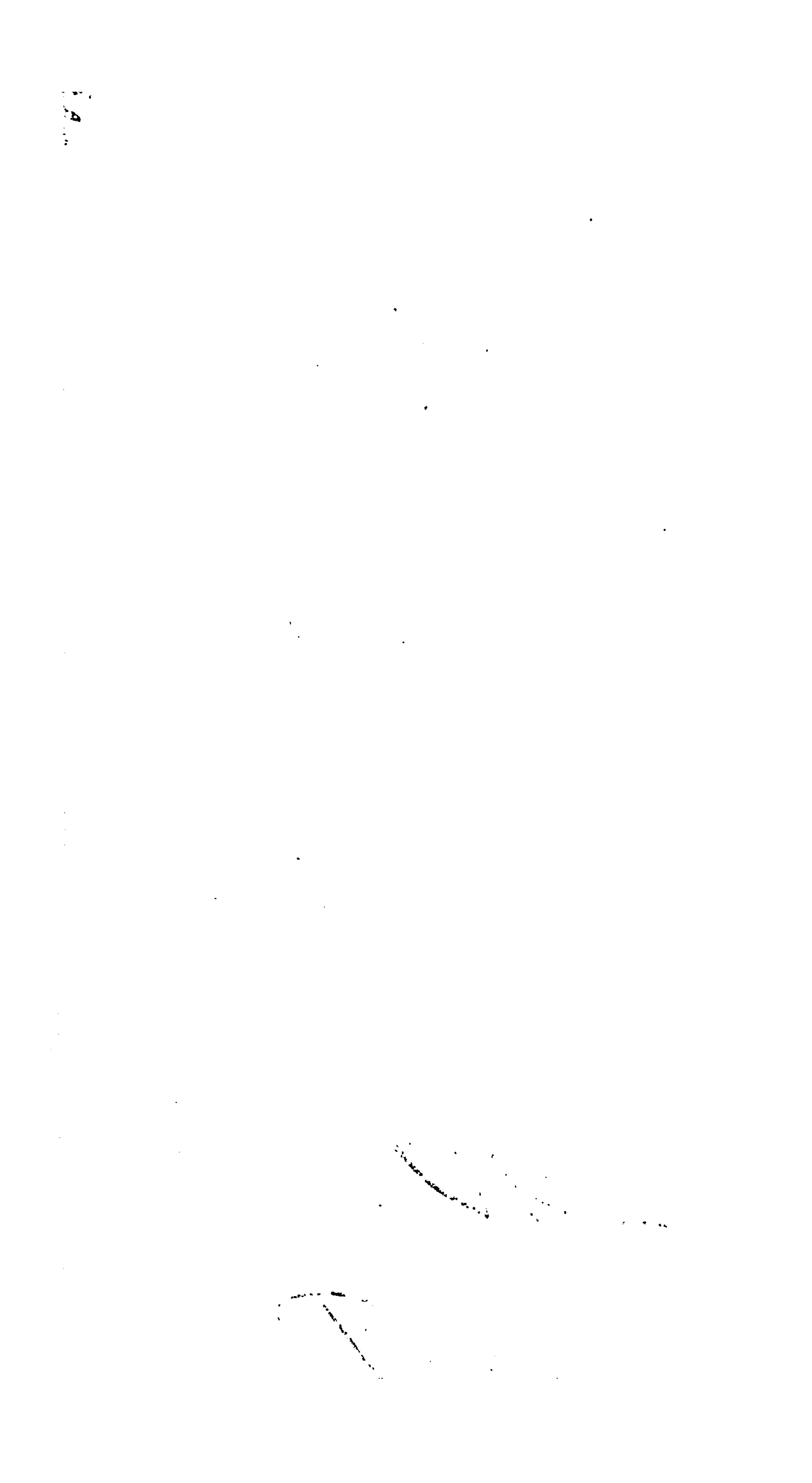

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579325 1





RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME SIXIEME.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME SIXIEME.

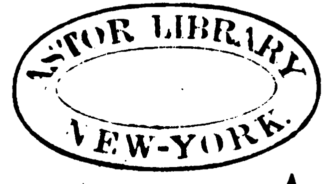
RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THEATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

TOME SIXIEME.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIII.

HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE

DE LEMIERRE,

Représentée pour la premiere fois
le 31 août 1758.

NOTICE

SUR LEMIERRE.

ANTOINE MARIN LEMIERRE naquit à Paris en 1733: doué d'un talent distingué pour la poésie, il manquoit de goût; aussi dans tous ses ouvrages trouve-t-on à côté des traits les plus brillans des vers durs et barbares, que Chapelain lui-même auroit désavoués. L'art dramatique offre aux jeunes poëtes qui veulent se faire connoître promptement des moyens plus sûrs que les autres genres de poésie. Quelque soit le sort d'une tragédie, si quelques tirades obtiennent des applaudissemens, si le style est un peu soutenu, le nom de l'auteur est bientôt répandu, et l'on conçoit de lui des espérances qu'il ne lui reste plus qu'à justifier. M. Lemierre sentit cet avantage, et ses premiers essais furent des tragédies. Il eut assez de justesse dans l'esprit pour appercevoir qu'il lui manquoit cette éloquence des passions, cette élégance et cette

pureté qui distinguent éminemment les productions inimitables de Racine; il essaya d'y suppléer par beaucoup d'action, par des situations neuves, et par des coups de théâtre habilement amenés.

Tous ses efforts dirigés de ce côté lui valurent des succès que le public a semblé confirmer depuis plusieurs années. On ne peut se dissimuler que ce genre de tragédie ne soit bien inférieur au systême adopté par nos grands maîtres : dépouillé des développemens qui résultent de la peinture des caracteres, des *mœurs*, et des passions, il annonce dans l'art une grande décadence. Cependant l'expérience a prouvé qu'il pouvoit être toléré, soit pour distraire un auditoire toujours avide de nouveautés, soit pour lui faire mieux sentir les beautés des poëtes du premier ordre, dont les chefs-d'œuvre reparoissent avec plus d'éclat sur la scene lorsqu'ils en ont été écartés pendant quelque tems. Hypermnestre et la Veuve du Malabar sont les deux tragédies de M. Lemierre que le public revoit avec le plus de plaisir. La premiere, très supérieure à l'autre,

présente une suite de situations dramatiques dont la rapidité étonne, et un dénouement qui plaît toujours aux spectateurs, quoique les lois de la vraisemblance y soient blessées; la seconde, dont le sujet est un peu romanesque, a l'avantage d'offrir des mœurs nouvelles, et un coup de théâtre que l'auteur a eu l'art de faire desirer. Ces deux pieces faisant partie de notre recueil, nous ne les jugerons que dans les examens.

Guillaume Tell, qui a été remis au théâtre pendant la révolution, obtint peu d'applaudissemens dans sa nouveauté, et le premier jugement du public avoit été confirmé par les connoisseurs; l'affluence qu'il attira à sa reprise doit être entièrement attribuée aux circonstances: le héros de cette piece étoit devenu l'objet de l'admiration des *révolutionnaires:* quoiqu'il soit douteux s'il a jamais existé, on l'avoit placé à côté d'Aristide, de Brutus, de Publicola, et on lui rendoit les mêmes hommages; il étoit donc naturel qu'une piece de théâtre où ce paysan jouoit le principal rôle fût très suivie à cette époque. Cette cause n'existant plus, il est probable que Guillaume

Tell ne reparoîtra pas sur le théâtre françois. On a reproché avec raison à cette tragédie une dureté de style que l'auteur prenoit pour du coloris local, et une exagération de principes et de sentimens qu'il prenoit pour du patriotisme. M. Lemierre, qui couroit toujours aux effets, croyoit que nos grands poëtes s'étoient exprimés foiblement; et quand il employoit quelques unes de leurs pensées il les outroit au point de les rendre méconnoissables; ce qui étoit sublime et vrai devenoit emphatique et faux. J'en citerai un exemple qui fera mieux sentir cette observation; Corneille fait dire au jeune Horace:

> Qui veut vaincre ou mourir est vaincu rarement.

Cette pensée noble et juste ne passe point les bornes de la modestie qui accompagne toujours le véritable héroïsme. Dans la tragédie de M. Lemierre Guillaume Tell, après avoir tué Gesler, parle de la vengeance d'Albert, et il exhorte ses amis à se dévouer à la défense de la liberté qu'ils viennent de recouvrer:

> Qui veut vaincre ou mourir est vaincu trop souvent:
> Jurons d'être vainqueurs, nous tiendrons le serment.

Qui ne remarque dans ces deux vers la forfanterie mise à la place du vrai courage ? peut-on dans cette circonstance exiger plus que la promesse de vaincre ou de mourir ? *jurer d'être vainqueurs*, n'est-ce pas avoir une confiance aveugle qui fait négliger toutes les précautions, et qui donne au peuple une fougue passagere prête à céder au moindre obstacle ? Voilà cependant à quels écarts la prétention d'enchérir sur les pensées naturelles et vraies entraîne les poëtes qui manquent de goût.

On seroit injuste cependant si l'on ne reconnoissoit pas dans cette piece quelques beautés qui lui sont particulières. Au milieu de plusieurs vers barbares on en trouve quelques uns qui, par leur tournure énergique et sauvage, rappellent assez bien l'époque à laquelle se passe l'action. Cet avantage d'un coloris vrai est de toutes les parties de la tragédie celle que M. Lemierre a traitée le plus heureusement. Lorsque l'auteur fit représenter cette piece, en 1766, il n'avoit pas osé offrir aux regards des spectateurs le tableau de Guillaume Tell abattant une pomme sur la tête de son fils; ce trait mis en récit n'avoit pro-

duit aucun effet. A la reprise il eut plus de hardiesse; et quoiqu'il fût presque impossible d'exécuter cette action de maniere à tromper entièrement les yeux, le public fut vivement ému. M. Lemierre avoit déja fait dans la Veuve du Malabar un essai du même genre qui lui avoit parfaitement réussi. Le succès de ces tentatives ne donne pas une idée bien favorable du goût des spectateurs qui les approuverent; nous les rappelons comme faisant époque dans l'histoire d'une littérature dégénérée.

Un opéra de Métastase fournit à M. Lemierre le sujet de la tragédie d'Artaxerce. Cette piece est presque entièrement dépourvue de développemens. La premiere scene annonce un meurtre qui vient d'être commis, et les situations se succedent avec une rapidité qui ne laisse pas au spectateur le tems de respirer: la curiosité y est plutôt excitée que l'intérêt; les caracteres ne sont qu'indiqués, et la prétention continuelle de couper vivement le dialogue fatigue plus qu'elle n'attache. Les poëtes grecs avoient donné l'exemple de ces dialogues serrés où deux personnages, animés l'un contre l'autre, ne se

répondent que par des phrases pleines de sens et de précision. Corneille à perfectionné ces sortes de scenes dont il a plusieurs fois fait usage, sur-tout dans Nicomede : Racine, qui en général préféroit les développemens, en a présenté deux modeles admirables dans Britannicus et dans Mithridate. M. Lemierre s'est souvent égaré en voulant, sous ce rapport, imiter les grands maîtres: il substitue des cliquetis de mots à des idées fortes et laconiques. Quelques détails de politique sont dignes d'être remarqués dans cette tragédie. On connoît les lieux communs qu'emploient ordinairement au théâtre les usurpateurs pour justifier leurs projets, et pour ennoblir en quelque sorte leurs attentats: M. Lemierre s'est éloigné avec succès de la route tracée. Artaban qui vient d'immoler son roi, ne veut point occuper le trône; il n'a travaillé que pour son fils: voici l'explication qu'il donne de cette détermination, qui peut au premier coup-d'œil paroître singuliere:

Lorsqu'une fois du trône une race est chassée,
La révolution n'est jamais bien fixée
Que sous un prince jeune, et qui pour tous les tems

Semble ôter aux esprits l'espoir des changemens :
Ainsi portant mon fils à la grandeur suprême,
L'assurant à mon sang, en jouissant moi-même,
Ami, j'accorde tout ; et sans illusion
Mon cœur sert la nature et sert l'ambition.

Quoique ces vers soient absolument dépourvus d'élégance, ils renferment des idées peu communes au théâtre, et qui sont bien assorties au caractere et à la situation du personnage. Térée, tragédie peu connue, n'eut aucun succès ; l'horreur du sujet étouffe l'intérêt que pourroit inspirer Philomele ; et l'auteur n'eut pas l'art d'adoucir ce que l'action avoit d'atroce et de repoussant. Barnevelt, grand pensionnaire de Hollande, eut quelques représentations dans les premieres années de la révolution ; les circonstances influerent sur le sort de cette piece comme sur celui de Guillaume Tell. Cette tragédie toute politique n'inspire qu'un foible intérêt. Les amateurs y ont remarqué un très beau vers que nous croyons digne d'être conservé : ordinairement les héros de tragédie bravent et desirent la mort avec un courage et une résignation peu

naturels à l'homme: M. Lemierre offre un vieillard d'un grand caractere qui, prêt à monter sur l'échafaud, refuse le poison que vient lui offrir son fils pour le dérober à la honte du supplice; le jeune homme insiste et rappelle à son pere les grands hommes qui ont avancé leur mort:

Caton se la donna.
Socrate l'attendit,

répond le vieux Barnevelt. Cette réplique, aussi forte par l'expression que par le fond de la pensée, est un de ces traits marquans que l'on trouve quelquefois dans les ouvrages les plus médiocres de M. Lemierre, et qui peuvent suffire pour le tirer de la foule des poëtes de son tems.

Il faut encore compter au nombre des tragédies de cet auteur Idoménée, sujet déja traité par Crébillon, et qu'il est bien difficile de mettre au théâtre avec succès, parceque la situation est toujours la même, et que la mort d'un prince innocent est le seul dénouement possible. Cette piece n'a jamais été reprise; et quoiqu'elle soit imprimée, elle est aussi complètement oubliée

que Céramis, autre tragédie de M. Lemierre, qui eut quatre représentations, et qu'il ne fit point imprimer.

M. Lemierre ne se borna point à faire des tragédies; il donna deux poëmes qui sont aujourd'hui peu connus, mais où l'on trouve quelques morceaux qui prouvent un véritable talent. Pour remplir l'engagement que nous avons pris de ne consigner dans ce recueil que les fragmens qui peuvent faire honneur à leur auteur, nous citerons quelques uns de ces passages trop rares, et nous ne nous permettrons aucune critique sur les incorrections et les vers barbares, qui malheureusement sont en grand nombre dans ces deux ouvrages.

L'auteur avoit d'abord eu l'idée de traduire en vers françois le poëme sur la Peinture, écrit en latin par l'abbé de Marsy; mais, bientôt fatigué des difficultés continuelles qu'un traducteur est obligé de surmonter, il prit la résolution de faire un ouvrage original, sans cependant renoncer à profiter de toutes les beautés qu'il avoit remarquées dans le poëme latin. En général M. Lemierre est beau-

coup plus heureux quand il compose que quand il imite. Lorsqu'il veut suivre de près son modele on remarque un air de contrainte qui ajoute à l'embarras et à la dureté de sa versification. L'abbé de Marsy dans son poëme n'avoit point parlé de la composition des couleurs; M. Lemierre a trouvé le moyen d'amener très naturellement une digression sur les préparations chimiques qui servent à la peinture. Ce morceau didactique est aussi remarquable par la difficulté vaincue que par l'élégance et la pureté qui se soutiennent dans une assez longue suite de vers :

Il fallut séparer, il fallut réunir:
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante,
Qui sur l'être animé, le métal, et la plante,
Regnes depuis Hermès, trois sceptres à la main :
Tu soumets la nature, et fouilles dans son sein,
Interroges l'insecte, observes le fossile,
Divises par atome et repêtris l'argile,
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Des corps que tu dissous moteurs universels,
Distilles sur la flamme en filtres salutaires
Le suc de la ciguë et le sang des viperes,

Tandis qu'elle tressoit ces festons, ces guirlandes
Qui servoient aux autels de parure et d'offrandes,
Son amant les traçoit d'un pinceau délicat,
Egaloit sur la toile et fixoit leur éclat.

On ne peut trop admirer la rapidité qui regne dans la peinture d'Antiochus mourant:

Antiochus périt du mal qui le consume;
Tous les secours sont vains: le cœur plein d'amertume
Son pere leve au ciel ses regards obscurcis;
Auprès d'Antiochus Erasistrate assis,
Interrogeant le pouls de ce prince immobile,
Ne sent battre qu'à peine une artere débile:
La reine, l'œil humide et d'un front ingénu,
Paroît; le pouls s'éleve, et le mal est connu.

Le poëme des Fastes, pour la conception, pour le plan, et pour l'exécution, est très inférieur au poëme de la Peinture: c'est là que l'on trouve le plus fréquemment les vers barbares qui, par leur étonnante bizarrerie, sont restés dans la mémoire des gens de lettres. Dans un seul morceau le poëte s'est élevé au-dessus de lui-même: « N'est-ce pas l'inspiration la plus heureuse, dit « l'auteur des Mémoires littéraires, qui a dicté à

« M. Lemierre cette charmante description d'un « clair de lune »?

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître :
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces spheres qui roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux;
Du disque de Phébé la lumiere argentée
En rayons tremblottans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois à travers les rameaux
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différens objets la couleur affoiblie,
Tout repose la vue et l'ame recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réflechir, le savant observer;
Il tarde au voyageur dans une nuit obscure
Que ton pâle flambeau l'éclaire et le rassure:
L'asyle où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

M. Lemierre a partagé quelques unes des opinions des philosophes modernes: quoique jamais il ne lui soit échappé aucun ouvrage dangereux,

soit sous le rapport de la religion, soit sous celui de la politique, il a suivi l'exemple de M. de Voltaire en répandant dans ses tragédies des maximes étrangeres au sujet, et qui par cela même y jettent de la froideur. M. de La Harpe est le seul des poëtes tragiques de la fin du dix-huitieme siecle qui se soit entièrement garanti de ce défaut: « On a fait, dit-il dans une lettre qui « précede la tragédie de Warwick, on a fait de « longues tirades bien traînantes, bien ennuyeu-« ses, et sur-tout bien déplacées; on est convenu « d'appeler cela *des vers saillans, des vers à re-« tenir* ». L'envie d'obtenir des applaudissemens de circonstances, le desir de plaire à la secte philosophique qui disposoit alors des honneurs littéraires, entraînerent probablement M. Lemierre dans cette faute essentielle qui affoiblit l'effet de ses plus heureuses conceptions dramatiques. La récompense de ce sacrifice au goût du tems fut une place à l'académie françoise.

Nous avons eu quelquefois l'occasion de voir M. Lemierre dans sa vieillesse, et nous lui avons entendu lire une tragédie de Virginie qui n'a été

ni imprimée, ni représentée. Le plan n'a aucun rapport avec celui que M. de La Harpe a adopté dans la piece qu'il a composée sur le même sujet; M. Lemierre a introduit une nourrice de Virginie, qui paroît d'abord seconder les entreprises criminelles d'Appius, et qui au moment du jugement démasque le perfide décemvir; cette conception donne lieu à une très belle péripétie: le poëte a aussi profité de la mort du fameux tribun Siccius, et il en a fait un épisode qui se lie très bien à sa piece. Nous ignorons ce qu'est devenu cet ouvrage.

M. Lemierre, parvenu à un âge assez avancé, jouissoit encore d'une santé qui lui promettoit une longue vieillesse: les horreurs de la révolution le frapperent d'épouvante et de chagrin; il mourut à Paris, en 1793, avec le regret d'avoir eu besoin de cette fatale expérience pour connoître combien les principes de la philosophie moderne sont dangereux lorsque le peuple, devenu souverain, se charge d'en tirer toutes les conséquences.

ACTEURS.

DANAÜS.
HYPERMNESTRE, fille de Danaüs.
LYNCÉE.
IDAS, ARASPE, } confidens de Danaüs.
ÉGINE, confidente d'Hypermnestre.
ÉROX, confident de Lyncée.
GARDES.
SOLDATS.
PEUPLE d'Argos.

La scene est à Argos, dans le palais de Danaüs.

HYPERMNESTRE.



Ciel! que vois-je?... Hypermnestre un poignard à la main!

Acte III. Scè. III.

HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE.

LYNCÉE.

Enfin, belle Hypermnestre, il luit ce jour heureux
Où l'hymen dans Argos va couronner mes vœux:
Je tremble cependant, et ma flamme inquiete
Ne me laisse goûter qu'une joie imparfaite;
Trop d'infortune est jointe à ma félicité
Si je ne dois ici votre main qu'au traité,
Si votre ame à nos nœuds refuse de souscrire,
Et s'irrite ou gémit du bonheur où j'aspire.

HYPERMNESTRE.

Moi! m'alarmer, seigneur! non, mes vœux sont remplis.

Nos peres en ce jour sont enfin réunis;
Le trône de la paix dans Argos ramenée
S'éleve et s'affermit sur l'autel d'Hyménée:
C'est peu du bien public né de ce calme heureux;
Je sais vous estimer, puis-je craindre nos nœuds?

LYNCÉE.

Quoi! vous auriez, madame, oublié tant d'alarmes?
Je pourrois à vos yeux ne point coûter de larmes?
Vous ne m'imputez point ce ravage odieux
Que mon bras fut contraint d'exercer en ces lieux?
En vous tyrannisant j'aurai pu trouver grace?
De quelle inquiétude à quel calme je passe!
Ah! si ce même instant, madame, où votre cœur
Sans crainte et sans courroux consent à mon bonheur
D'un sort plus doux encore étoit l'heureux présage,
Si, quand je vous consacre un éternel hommage,
Plein du plus tendre amour, mon cœur s'osoit flatter
Qu'un jour!... Vos yeux sur moi craignent de s'arrêter:
Vous laissez-vous toucher à l'amour de Lyncée?
Hélas! de son espoir seriez-vous offensée?
Ai-je osé trop permettre à mes vœux abusés!
Je vous vois interdite... Eh quoi! vous vous taisez?

HYPERMNESTRE.

Souvent on cache un feu qu'on avoueroit sans honte.

LYNCÉE.

Hypermnestre!

HYPERMNESTRE.

Seigneur, ah! peut-être trop prompte...

Mais non; vous-même ici venez de m'arracher
L'aveu d'un sentiment que je n'ai pu cacher:
Ma tendresse a paru, mon ame s'est montrée
Tout entiere à vos yeux, se croyant pénétrée;
Je ne m'en repens point.

LYNCÉE.

O ciel, qu'ai-je entendu!
Dans quel ravissement je reste confondu!
Grands dieux! à mes transports mon cœur suffit à peine!
Hypermnestre, est-il vrai? quelle bonté soudaine
Vous rend si favorable au plus doux de mes vœux?
Je ne suis point pour vous un objet odieux!

HYPERMNESTRE.

Vous le fûtes, Lyncée; et cette erreur peut-être,
Nos nœuds, vos sentimens, que j'ai pu mieux connoître,
Ont dû hâter l'aveu qui vient de m'échapper:
Ah! pardonnez; la haine avoit pu me tromper;
Tout sembloit nous devoir séparer l'un et l'autre;
Mon pere s'étoit vu renversé par le vôtre
Du trône de Memphis qu'il devoit partager;
Proscrit, forcé de fuir sous un ciel étranger,
Une trop juste haine en son cœur fut jurée:
Par l'excès de l'outrage elle étoit consacrée;
Que dis-je? vous veniez avec tous vos soldats
Attaquer Danaüs dans ses nouveaux états,
Vous veniez allumer d'une main sanguinaire
Le flambeau d'un hymen que rejetoit mon pere;
Je ne voyois en vous qu'un farouche guerrier

A tant de violence entraîné le premier:
Jugez si du vainqueur je fuyois l'hyménée,
Moi plutôt à son char qu'à son lit destinée,
Moi dont la main étoit le prix de ses excès,
Moi qu'opprimoit la guerre, et qui craignois la paix.
Vous hâtez de nos murs l'assaut inévitable;
Le premier sur la breche et le plus redoutable,
De vos freres suivi, vous entrez dans Argos:
J'attendois un tyran, et je vis un héros;
Je vous vis vertueux, sensible à mes alarmes,
Rougir de vos lauriers et pleurer sur vos armes,
Des fureurs de la guerre éclatant désaveu!
A ces généreux traits d'un cœur connu trop peu
De mes préventions je vis toute l'injure.
Que la haine fait honte au moment qu'on l'abjure!
Et que mon cœur plus juste, à votre aspect, seigneur,
Trop tard désabusé, détesta son erreur!

LYNCÉE.

Ah! ce seul sentiment de votre ame attendrie,
S'il eût fallu vous perdre, eût consolé ma vie:
Et je vais être à vous! Dieux! j'obtiens en ce jour
Même après ma fureur un bien que mon amour
Eût à peine espéré s'il vous avoit servie;
Et lorsque vous deviez punir ma tyrannie,
C'est peu de consentir à ma félicité,
Je vous dois à vous-même et non pas au traité.

HYPERMNESTRE.

Je ne m'en défends pas, oui, le ciel favorable

M'a fait aimer un nœud qui fut inévitable;
Oui, la nécessité dont l'inflexible main
Nous tient courbés sous elle avec un joug d'airain,
Qui jette quelquefois dans notre esprit rebelle
Le dégoût d'un destin qu'on eût chéri sans elle,
Ce tyran sur mes jours n'a qu'un pouvoir heureux,
Il fixe mon bonheur en m'imposant ces nœuds;
J'oublie en les formant qu'Argos se vit forcée;
Elle cede au vainqueur, et je cede à Lyncée.
Mais, hélas! un tel nœud n'est-il que pour nos cœurs?
J'ai vu les noirs ennuis sur le front de mes sœurs;
Je ne sais quoi de sombre, une terreur secrete,
Un silence pensif de leur trouble interprete,
Leurs soins à m'éviter, comme si dans mes yeux
Elles avoient surpris le secret de mes feux,
Et que chacune, hélas! en fuyant mon approche,
M'enviât mon bonheur, ou m'en fît un reproche;
Tout semble me montrer que nos divisions
Ont trop dans leur esprit laissé d'impressions;
Tout trahit leur froideur et m'est un témoignage
Qu'au lieu de leur penchant le traité les engage:
Et moi, tendre et sensible et toute à mon ardeur,
Prince, je comparois au vide de leur cœur
Ce doux charme d'aimer, félicité premiere,
Qui fait chérir la vie et remplit l'ame entiere;
Et mon cœur en secret, vous adressant ses vœux,
Devançoit les sermens que je vais faire aux dieux.
Toutefois puis-je voir, seigneur, sans quelque peine

De l'hymen à regret mes sœurs former la chaîne?
Par quel destin fatal, près d'engager leur foi,
Sont-elles aujourd'hui moins heureuses que moi?
Ah! que toutes, cédant à des lois nécessaires,
Des yeux dont je vous vois n'ont-elles vu vos freres!
Puisse la haine au moins, respectant leurs liens,
Aux flambeaux de l'hymen ne pas joindre les siens!
Dure à jamais ici la paix qui vient de naître!

LYNCÉE.

Qui pourroit la bannir? Vos sœurs vont trop connoître
Par le seul souvenir de nos troubles passés
Le danger des poisons que la haine a versés:
Quel affreux sentiment, toujours aussi funeste
Au malheureux qui hait qu'à celui qu'on déteste!
Trop aveugles humains de maux environnés,
Faut-il être à la haine encore abandonnés?
Ah! du moins, écartant la discorde et la guerre,
C'étoit à l'amitié de consoler la terre.
Mais enfin un traité trop saint, trop solennel,
Sur la breche signé, va l'être sur l'autel;
Et les nœuds de vos sœurs, pour être involontaires,
Seront-ils moins sacrés pour elles, pour nos peres?
Mais voici Danaüs.

SCENE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE, GARDES.

DANAÜS.

Mes ordres sont donnés,
Seigneur, et les autels bientôt seront ornés.
D'Égyptus et de moi la querelle est éteinte:
Argos enfin respire, et bannissant la crainte
Avec impatience elle attend tous ces nœuds
Qui vont m'unir à vous, à mes autres neveux.
Vous vous êtes ouvert ces remparts et ce temple;
J'ai cédé: mais je veux donner un autre exemple,
Me vaincre; et vous devrez peut-être à cet effort
Autant qu'à votre bras et qu'aux faveurs du sort.

LYNCÉE.

Ah! seigneur, doutez-vous que mon ame empressée
Ne réponde aux bontés dont vous comblez Lyncée?
Hélas! j'aurois voulu ne devoir en ce lieu
Rien au sort de la guerre et tout à votre aveu:
Je vous parle en mon nom, je parle au nom d'un pere
Qu'une trop longue haine a séparé d'un frere,
Qui veut aux nœuds du sang rendre tout leur pouvoir.
Qu'aujourd'hui pour jamais le monde puisse voir
L'Inachus et le Nil couler d'intelligence!
Seigneur, vous le voyez, je suis sans défiance,

J'ai renvoyé l'armée avant que le traité
Ici par son effet ait été cimenté;
Je suis sorti pour vous de l'usage contraire,
De tant de souverains politique ordinaire.
Une telle prudence est honteuse entre rois;
Quand l'honneur est garant, il suffit de sa voix:
Et j'ai cru, si la foi de la terre s'exile,
Que c'est aux cœurs des rois à lui servir d'asyle.

DANAÜS.

Seigneur, la défiance est l'effet du mépris:
La haine seule entra dans nos cœurs trop aigris;
Elle irrite bien moins que le soupçon n'offense.
Égyptus vers le Nil retourne en assurance,
Et sans autre ennemi que des voisins jaloux
Dont il court prévenir ou repousser les coups;
Témoin de nos adieux, vous m'avez vu sincere,
N'osant le retenir, m'en séparer en frere,
Et vous savez pour lui tous les vœux que j'ai faits.

LYNCÉE.

Il vous laisse ses fils.

DANAÜS.

C'est combler mes souhaits;
C'est montrer qu'en vos cœurs tout ressentiment cesse:
Cher Lyncée, entre nous que l'amitié renaisse.

LYNCÉE.

Vous voulez voir renaître un sentiment si doux;
Ah! d'Hypermnestre enfin connoissez donc l'époux:
Seigneur, le sang nous lie, et je suis votre gendre:

C'est peu; j'aime Hypermnestre; à l'amant le plus tendre
Jugez tout ce qu'inspire à jamais ce grand jour :
L'hymen, saint par lui-même, est plus saint par l'amour;
Oui, j'en jure les dieux et ma flamme immortelle,
Dans l'univers entier mon cœur n'eût choisi qu'elle.
De vos mains sans regret vous formez un tel nœud;
Ah! j'en suis plus heureux l'étant par votre aveu.
Dieux! quel charme pour moi de vous nommer mon pere!
Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révere!
Attendez tout, seigneur, du plus tendre respect:
Non, je ne puis vous être odieux ni suspect;
En accordant sans peine Hypermnestre à ma flamme,
Vous vous êtes acquis trop de droits sur mon ame:
Quoi que je fasse enfin, quand vous comblez mes vœux,
Je paroîtrai sensible, et vous seul généreux.

SCENE III.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE, IDAS, GARDES.

DANAÜS.

Eh bien, Idas?

IDAS.

Seigneur, tout est prêt dans le temple;
Le pompeux appareil que le peuple contemple
Est un signal de joie et de zele pour eux:
On attend ce spectacle, aussi nouveau qu'heureux,

De tant de fils de rois destinés à vos filles,
Prêts d'unir deux états ainsi que deux familles.

DANAÜS.

Allez donc les premiers remplir tant de souhaits;
Hâtez-vous de paroître à leurs yeux satisfaits;
Que vos freres, seigneur, et que ses sœurs vous suivent:
Les grands sont avertis; qu'avec vous ils arrivent;
Allez tous aux autels, je m'y rends sur vos pas.

SCENE IV.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Demeure; j'attends tout de ta foi, cher Idas:
Il faut servir ton roi.

IDAS.

Mon ardeur empressée,
Vous le savez, seigneur...

DANAÜS.

Tu vois sortir Lyncée;
De ses freres, de lui, sais-tu quel est le sort?

IDAS.

Ils vont tous au temple.

DANAÜS.

Oui; mais du temple à la mort.

IDAS.

Quoi! seigneur, ce traité, cette paix qui s'acheve?...

DANAÜS.

Cette paix dans mon cœur n'est qu'une affreuse treve:
Je veux l'ensanglanter; je veux que ses horreurs
De la guerre aujourd'hui surpassent les fureurs.
Tu connois Égyptus et nos longues querelles;
Tu vis au bord du Nil ses intrigues cruelles:
Il eut pour lui le peuple; ô fatal souvenir!
De l'Égypte et du trône il osa me bannir:
Un tel outrage expose à trop d'ignominie;
Ami, l'injure croît tant qu'elle est impunie.
J'ai fui vers l'Inachus, j'ai conquis, j'ai régné
Sans trouver de repos dans mon cœur indigné,
Ne voyant qu'un perfide, et méditant sa perte:
Enfin l'occasion par lui m'en est offerte;
Assis insolemment au trône de Memphis,
Pour gendres c'est à moi qu'il propose ses fils:
Je rejette les nœuds et la paix qu'il présente;
Irrité d'un refus qui trompe son attente,
Il demande à ses fils ou ma tête, ou ces nœuds;
Il les arme, il les presse, il accourt avec eux;
Et tandis qu'au dehors l'horreur et le carnage
Regnent devant ces murs qu'ose attaquer sa rage,
Des factions encor le feu plus redouté
Au sein même d'Argos est par lui fomenté.
Je suis son ennemi, je le suis dès l'enfance:
Il sembloit que mon cœur prévît sa violence;
Tu l'as vu me bannir, tu l'as vu m'assiéger:
J'ai cédé, j'ai promis, mais pour mieux me venger.

Il est parti d'Argos; c'est moi qui lui suscite
L'ennemi dont il craint l'incursion subite:
Sans peine à l'éloigner ainsi j'ai réussi;
Mais je l'écarte, Idas, pour l'accabler ici,
Pour pouvoir, lui cachant ma fureur vengeresse,
Le frapper à loisir dans ses fils qu'il me laisse:
L'hymen n'aura pour eux que funebres flambeaux,
Et leurs lits cette nuit vont être leurs tombeaux.

IDAS.

Je frémis à la fois pour eux et pour vous-même:
Eh! pouvez-vous, seigneur, sans un péril extrême?...

DANAÜS.

Tu vas être étonné. Je ne puis, cher Idas,
Donner sans m'exposer l'ordre de leur trépas;
La force ouverte ici seroit trop dangereuse;
D'assassins trop nombreux la foi seroit douteuse;
Les traits qu'il faut lancer retomberoient sur moi:
Pour préparer mes coups, pour frapper sans effroi,
J'ai des ressorts plus prompts, j'ai de plus sûres trames;
Contre tous ces époux j'arme en secret leurs femmes.
Eh! quelle joie, Idas, et quel triomphe heureux
De les livrer aux mains qu'ils forçent à ces nœuds!
Quel plaisir de punir leur audace effrénée
En renversant sur eux les autels d'hyménée!
D'Égyptus c'est ainsi qu'on me verra vengé,
Et si ce n'est en roi, c'est en frere outragé.

IDAS.

Mais, seigneur, à vos vœux si vos filles rebelles

Traversoient vos projets...

DANAÜS.

Elles seront fideles:
Toutes, hors Hypermnestre, ont appris mon dessein,
Embrassent ma vengeance, et m'ont promis leur main:
D'avance à tous ces nœuds leur cœur étoit contraire;
Elles suivront leur haine autant que ma colere.
Mais connois un projet où tu vas me servir:
Leur haine étoit trop peu pour me les asservir,
Trop peu pour m'assurer de leur obéissance;
Ces préjugés d'hymen, trahissant ma vengeance,
Au moment de frapper pouvoient glacer leur main:
Sans vous, leur ai-je dit, un oracle certain
Condamne votre pere à périr par un gendre;
Vous seules du trépas vous pouvez me défendre:
Qui vous donna le jour, doit le tenir de vous:
Choisissez entre un pere et d'odieux époux.
Je leur ai peint ces coups cruels, mais légitimes;
J'ai plaint leur sort, le mien, et jusqu'à mes victimes:
Enfin, ai-je ajouté, mes jours sont à ce prix.
Alors l'incertitude a quitté leurs esprits,
Et je leur ai soudain distribué sans peine
Tous les poignards vengeurs aiguisés par la haine:
D'aucun secret remords loin d'être combattu,
Leur cœur se fait du meurtre un acte de vertu.
Idas, pour rompre ainsi les nœuds de deux familles
J'ai le peuple à tromper encor plus que mes filles:
Signale ici ton zele: un fourbe sert mes vœux;

Il m'a vendu sa voix, son honneur, et ses dieux:
Songe à le seconder, et que demain l'on dise,
Danaüs s'est vengé; mais le ciel l'autorise.
Ce n'est pas sans rougir qu'aux yeux des nations
Je paroîtrai soumis aux superstitions;
Mais mon cœur sacrifie aux haines qu'il renferme
L'orgueil de se montrer moins crédule et plus ferme:
Pour subjuguer le peuple et pour mieux l'aveugler
Souvent en apparence il faut lui ressembler.

IDAS.

Seigneur, vous connoîtrez ma prudence et mon zele;
Mais Hypermnestre?...

DANAÜS.

Ami, je puis compter sur elle:
Le dépit de ses sœurs éclatoit devant moi;
J'ai saisi ces momens pour captiver leur foi;
Hypermnestre plus jeune, à ces nœuds moins contraire
Baisse un front plus soumis sous un joug nécessaire;
Mais son respect pour moi, l'exemple de ses sœurs,
Vont la déterminer à servir mes fureurs.
Je venois la chercher quand j'ai trouvé Lyncée:
Il l'aime, il lui parloit de sa flamme insensée;
Ma fille, devant moi muette à cet aveu,
A paru n'écouter ni condamner son feu:
Mais si je me trompois, si ma fille infidele
En un si grand complot m'osoit être rebelle,
Un dernier ennemi ne m'échapperoit pas,

Je saurois les moyens d'assurer son trépas.
Au temple où tout est prêt c'est trop me faire attendre:
Ma fille dans une heure en ce lieu va se rendre;
Éloigne alors Lyncée; et si ton roi t'est cher,
Que la foudre ne parte, ami, qu'avec l'éclair.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

ÉGINE.

Ah! pardonnez, madame, à mon trouble mortel;
Où portez-vous vos pas au sortir de l'autel?

HYPERMNESTRE.

Mon pere dans ces lieux m'ordonne de l'attendre;
D'un pareil entretien quel effroi peux-tu prendre?

ÉGINE.

Tout sert à m'alarmer, et mon cœur incertain
N'ose de votre hymen rendre grace au destin;
J'en conçois malgré moi je ne sais quels ombrages:
Ne redoutez-vous point de funestes présages?
A peine on a frappé les taureaux palpitans
Le sang prêt à couler s'est glacé sur leurs flancs;
Des oiseaux consultés l'aile foible et tremblante
Par un sinistre vol a semé l'épouvante;
De nuages sanglans les airs ont paru teints;

Les flambeaux sur l'autel trois fois se sont éteints;
Dans ce moment encor le feu luit, l'encens fume;
Mais la flamme trop lente à regret le consume,
Et d'accord avec elle il semble que les vents
Écartent de l'autel cet odieux encens;
Même on dit qu'on a vu le dieu de l'hyménée
S'enfuir le front voilé loin d'Argos étonnée;
Et, laissant craindre ici quelques complots obscurs,
Junon dans un nuage abandonner nos murs.

HYPERMNESTRE.

Va, d'aucune frayeur mon ame n'est atteinte;
Va, le peuple a cru voir, il est né pour la crainte;
Le reste s'est offert sous des traits trop douteux
Pour glacer mes esprits, pour alarmer mes feux;
J'ai peu même observé tout ce qu'on nomme auspice;
J'épousois mon amant, tout m'a paru propice;
Mais quand un nœud moins cher eût engagé ma foi,
Égine, j'aurois vu sans trouble et sans effroi
Ces objets qu'en présage un peuple aveugle érige.
Le hasard à mes yeux ne peut être un prodige;
Je ne fais point l'honneur à notre orgueil jaloux
D'oser croire aucun ordre interrompu pour nous,
Ni cette injure aux dieux de penser qu'ils attachent
A des signes si vains l'avenir qu'ils nous cachent;
Et que la vérité par leur pouvoir trompeur
Soit livrée au prestige, et la terre à l'erreur.
Chere Égine, j'ai lu sur le front de mon pere,
J'ai lu la foi, la paix, et l'amitié sincere;

Dans le flanc des taureaux l'œil est trop abusé;
C'est au front des mortels ouvert ou déguisé
Que toute vérité se cache ou se présente,
Et qu'on doit de son sort déterminer l'attente.

ÉGINE.

Puisse ma crainte, hélas! n'être ici qu'une erreur!

HYPERMNESTRE.

Égine, vois plutôt l'excès de mon bonheur.
Tu connois quel destin de tout tems fut le nôtre;
Nous naissons sous un ciel pour régner sous un autre,
Pour renoncer sans cesse à nos vœux les plus doux;
L'amour et le bonheur semblent fuir loin de nous.
A la cause commune esclaves immolées,
Sur un trône étranger avec pompe exilées,
De la paix des états si nous sommes les nœuds,
Souvent nous payons cher cet honneur malheureux;
Et quand le bien public sur notre hymen se fonde,
Nous perdons le repos que nous donnons au monde.
Le destin pour moi seule en ordonne autrement;
Par la raison d'état je suis à mon amant:
La paix entre mon pere et celui de Lyncée
Dans Argos, chere Égine, il est vrai, fut forcée;
J'ai craint, je l'avouerai, jusqu'au moment heureux
Où les autels m'ont vue en resserrer les nœuds;
Mais l'hymen achevé, quelle seroit ma crainte?
La paix est dans ces lieux trop solide et trop sainte;
Elle est fondée ailleurs sur des nœuds incertains,
La politique change, et rend les traités vains:

L'hymen ne peut changer; l'hymen stable et sévere
Imprime à cette paix le même caractere;
Et mon pere, fût-il dans sa haine obstiné,
Par nos nœuds qu'il permet lui-même est enchaîné:
Non, dans cet heureux jour rien n'altere ma joie;
Mon bonheur est certain, tout veut que je le croie.
On s'avance en ces lieux; sans doute c'est le roi.

ÉGINE.

Madame, c'est lui-même.

HYPERMNESTRE.

Égine, éloigne-toi.

SCENE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE.

Ah! je vous attendois avec impatience,
Mon pere; vous savez si mon obéissance
Est fidele à remplir jusqu'à vos moindres lois.

DANAÜS.

C'est cette obéissance aussi que tu me dois,
C'est ta fidélité qu'aujourd'hui je réclame.

HYPERMNESTRE.

Quoi que mon pere ordonne, il peut tout sur mon ame.
Je rends grace au destin qui, comblant mes souhaits,
Entre Égyptus et vous a rétabli la paix:
Ne craignez point, seigneur, que de votre famille

Les nœuds que j'ai formés détachent votre fille;
Vous me verrez soumise, ainsi que mon époux....

DANAÜS.

Tu sais que dans ces lieux tout tomboit sous ses coups,
Quand j'ai, pour arrêter son audace effrénée,
Avec cet ennemi conclu ton hyménée.
Lyncée est ton époux, et ses freres vainqueurs
Comme un bien de conquête ont obtenu tes sœurs:
Penses-tu qu'un traité né de la violence
Soit le ferme soutien d'une telle alliance?
Le fer levé sur moi ma rage y souscrivit;
La guerre dure encor quand la haine y survit.
Je pourrois cependant oublier mon injure,
Je céderois peut-être à mon sort sans murmure
Si de l'astre fatal dont je fus poursuivi,
Le courroux à la fin paroissoit assouvi:
Mais c'est peu du passé, l'avenir me menace,
Je ne puis respirer d'une longue disgrace;
Et lorsqu'à ces revers ton pere infortuné
A dû croire qu'au moins son outrage est borné,
De secrets ennemis, de lâches parricides
Méditent ma ruine.

HYPERMNESTRE.

Eh! qui sont ces perfides?

DANAÜS.

Mes gendres.

HYPERMNESTRE.

Dieux!

DANAÜS.

Le ciel, m'éclairant sur mon sort,
M'avertit d'éviter mon trépas par leur mort.

HYPERMNESTRE.

Ciel! ô ciel!

DANAÜS.

Tu frémis!

HYPERMNESTRE.

Malheureuse! ah! qu'entends-je?

DANAÜS.

Tu pâlis d'un destin aussi cruel qu'étrange;
Chaque mot, chaque instant ajoute à ton effroi;
La nature te parle et t'attendrit pour moi;
Plus que moi tu ressens le péril qui me presse:
Je n'ai que trop prévu ton trouble et ta tendresse,
Je reconnois ma fille: ose donc me servir;
Assure-moi le jour qu'on cherche à me ravir:
Je n'ai recours qu'à toi; tu connois la victime,
Prends ce fer, et l'immole.

(*il lui présente un poignard.*)

HYPERMNESTRE.

O trahison! ô crime!

DANAÜS.

Le crime est prévenu, je suis trop sûr de toi;
Tes sœurs vont m'obéir, toutes s'arment pour moi.

HYPERMNESTRE.

Quoi! mes sœurs! quoi! leurs bras!...

DANAÜS.

Elles sortent du temple

Dans ce dessein; va, cours, donne, ou reçois l'exemple;
Que l'odieux Lyncée expire cette nuit.
Tu détournes les yeux?

HYPERMNESTRE, *à part.*

Quelle horreur me saisit!

DANAÜS.

Tu te tais! aurois-tu trompé mes espérances?

HYPERMNESTRE.

Est-ce vous qui parlez?

DANAÜS.

Est-ce toi qui balances?

HYPERMNESTRE.

Sur un époux, grands dieux! oser porter mes coups!

DANAÜS.

Quoi! dans mon ennemi tu peux voir un époux?
Le préférer?

HYPERMNESTRE.

Qui? moi, croire servir mon pere
En levant sur Lyncée une main meurtriere?
La nature m'armer contre l'hymen? ah! dieux!
Je serois à la fois l'opprobre de tous deux.

DANAÜS.

Perfide! jusque-là tu trahis ma vengeance;
Avec mes ennemis es-tu d'intelligence?

HYPERMNESTRE.

Ah! daignez imposer à mon cœur abattu
Des lois que puisse suivre et chérir ma vertu.
Mon pere, bannissez une terreur frivole;

Songez qui vous voulez que votre fille immole,
Ce qu'il faut renverser de lois, de sentimens,
Ce qu'il faut violer de droits et de sermens;
Non, je ne puis fixer les yeux sur de tels crimes:
Quoi! prendre sans pitié vos gendres pour victimes!
Quoi! demander, pour mieux assurer leur trépas....
Non, vous-même, seigneur, ne vous connoissez pas.
Sans reculer d'horreur me verriez-vous sanglante
Du flanc de mon époux retirer dégouttante
La main, la même main qu'aux yeux des immortels
Je lui viens d'engager par des nœuds solennels?
Quel calme attendez-vous de cet affreux carnage?
Pourriez-vous de leur mort souffrir l'horrible image?
Pourriez-vous soutenir mes cruels entretiens,
Mes reproches, mes cris, vos remords et les miens,
Tous ces noms odieux que dans les pleurs baignée
Je vous verrois donner par la terre indignée?
C'est vous servir, seigneur, que vous désobéir;
En vous obéissant mes sœurs vont vous trahir:
Mon pere, épargnez-leur un repentir horrible;
Aux larmes d'Hypermnestre, à la pitié sensible,
De Lyncée et des siens détournez de tels coups:
Quittez un noir dessein fatal même pour vous;
Seigneur, au nom des dieux!...

DANAÜS.

Eh! ce sont ces dieux même
Qui de verser le sang donnent l'ordre suprême;
Leur ministre a parlé: non, ce n'est point ma voix,

C'est le ciel qui commande, il te dicte ses lois;
A ses arrêts sacrés prétends-tu mettre obstacle?
Veux-tu ma mort? veux-tu justifier l'oracle?
Veux-tu par ton époux voir mon sang répandu?

HYPERMNESTRE.

Non, c'est trop m'opposer un devoir prétendu,
Un péril supposé par un oracle impie:
Si quelque vrai danger menaçoit votre vie,
J'en atteste le ciel qui préside à nos jours,
Mon pere me verroit voler à son secours,
A travers mille morts courir pour le défendre,
Heureuse que pour lui mon sang pût se répandre!
Mais où sont vos dangers et quel est votre effroi?
Quand un prêtre a parlé tremblez-vous sur sa foi?
Cette inspiration que son visage a feinte,
Ces cheveux hérissés d'une horreur qu'on croit sainte,
Ces regards égarés, ces sons de voix plus lents,
Peuvent-ils imposer un moment à vos sens?
Avez-vous vu sur lui la vérité descendre?
Danaüs, a-t-il dit, périra par un gendre;
D'où le sait-il? ce fourbe a-t-il le droit affreux
De rendre l'un coupable et l'autre malheureux?
La vertu de Lyncée, inébranlable et pure,
Doit porter dans votre ame un jour qui la rassure;
Il sera tel toujours qu'il se montre aujourd'hui;
Il est sûr de son cœur, l'avenir est à lui.
Eh! quel seroit, grands dieux! notre sort déplorable
Si vous forciez notre ame à devenir coupable,

Si la vertu n'étoit qu'un don mal assuré
Que le ciel nous laissât ou reprît à son gré,
Si tel étoit le sort des mortels qu'elle anime
De vivre en frémissant dans l'attente du crime!

DANAÜS.

J'ai pitié des erreurs où ton cœur est livré,
Tu t'égares toi-même, et me crois égaré;
Et tu ne songes pas que ta bouche profane
Offense en m'irritant les dieux dans leur organe:
Tu méconnois l'avis que les dieux ont dicté;
Crois-tu l'anéantir par l'incrédulité?
N'a-t-on pas vu cent fois la mort ou les disgraces
Des oracles trop vrais confirmer les menaces?

HYPERMNESTRE.

Ah! seigneur, si jamais un oracle fut faux
C'est lorsqu'il rend suspect un grand cœur, un héros;
Si l'on vit s'accomplir plus d'un sinistre oracle,
L'image du malheur, l'ardeur d'y mettre obstacle,
L'effroi, le trouble aveugle, une autre illusion
Créa l'évènement pour la prédiction:
Non, non, n'en doutez point, sans la foiblesse humaine,
Et toujours curieuse et toujours incertaine,
Ces oracles menteurs languiroient sans crédit;
La foiblesse consulte, et la crainte accomplit.
C'est trop vous arrêter: qu'il paroisse à ma vue
Ce fourbe dont la langue au mensonge vendue
Veut, en prenant sur vous ce funeste ascendant,
Paroître vous servir en vous intimidant,

Qui fait sortir ici la haine de ses cendres,
Qui veut par le beau-pere assassiner les gendres,
Qui vous croit pour les perdre assez foible et cruel,
Qui, supposant le crime, est lui-seul criminel;
Oui, je le confondrai: craignez, mais de le croire
Mais de suivre un dessein qui souille votre gloire
Mais d'armer contre vous par tant de cruautés
Et la nature entiere et les dieux irrités.

DANAÜS.

C'est trop de résistance, et ma bonté se lasse:
L'amour, je le vois trop, te porte à tant d'audace;
Ce lâche amour lui seul t'a rendue à la fois
Dénaturée, impie, et rebelle à mes lois.
C'est assez; tes refus m'ont dicté ma conduite:
Il te tarde déja que ton pere te quitte,
Tu brûles de sauver un proscrit odieux;
Mais on va t'observer, j'aurai par-tout les yeux.
Je sais ce que je dois ordonner de Lyncée;
Tremble pour lui, pour toi, crains ta flamme insensée;
Redoute d'autant plus mon courroux inquiet
Que je t'ai vainement confié mon secret....
Ecoute; je conserve un reste d'indulgence:
Tout libre qu'est Lyncée il est en ma puissance
Tu me désobéis sans sauver ton époux;
Tu peux fléchir encor ma colere; résous,
Je te laisse y penser.

SCENE III.

HYPERMNESTRE.

A quelle horreur livrée
Me vois-je en un moment d'abymes entourée!
Quel étrange destin, quelle soudaine erreur
A jeté dans son sein le trouble et la fureur!
Pere barbare! il faut qu'Hypermnestre te craigne,
Te condamne, t'offense, et te brave, et te plaigne!
Malheureuse, du sort j'épuise tous les coups;
J'irrite un pere, ô ciel! et je perds un époux!...
Non, il vivra! que dis-je? ô poursuite ennemie!
Dieux, à qui confier ma douleur et sa vie?

SCENE IV.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.
Est-ce toi, chere Égine?

ÉGINE.
Un poignard dans vos mains!

HYPERMNESTRE.
Je l'ai pris, je l'ai dû.

ÉGINE.
Quels sont donc vos desseins?

HYPERMNESTRE.

Le roi veut...

ÉGINE.

Dans quel trouble?...

HYPERMNESTRE.

Il faut tromper mon pere.

ÉGINE.

Que veut donc Danaüs?

HYPERMNESTRE.

Que ma main sanguinaire
Sur Lyncée...

ÉGINE.

Ah! qu'entends-je? ô comble des horreurs!

HYPERMNESTRE.

Il faut m'aider, te dis-je, à tromper ses fureurs:
Mes sœurs sur leurs époux, comme autant d'Euménides,
Vont lever cette nuit des glaives parricides;
Que deviens-je au milieu des coups qu'on va porter?
Mais quoi! je délibere, et je dois tout tenter:
On trame, cher Lyncée, on hâte ta ruine;
Si je tarde un moment, c'est moi qui t'assassine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre est dans la nuit.

SCENE PREMIERE.

LYNCÉE.

Quoi! du pied des autels... Quelle est donc cette fuite?
Quel noir pressentiment me saisit et m'agite?
Je cherche sa retraite, on arrête mes pas;
J'interroge, on hésite, on ne me répond pas:
Ici tout m'est suspect, et je le suis moi-même;
On m'observe, on me fuit: quel est ce stratagême?
Ciel!... Érox m'avoit dit qu'elle étoit dans ces lieux;
Le roi l'entretenoit; quel soin mystérieux...
Veut-on me l'enlever? Je frémis. Roi barbare,
Me l'enlever! ô dieux! plutôt qu'on m'en sépare
Périsse Danaüs! tombent ces murs affreux
Où l'on rompt les traités, où l'on trahit mes feux!
Danaüs me trahit!... non, je ne le puis croire,
Non, il n'a pu former une trame si noire;
Saints nœuds, sermens sacrés, seriez-vous superflus?
Sortez, honteux soupçons, de mon esprit confus;

C'est trop m'abandonner au trouble qui m'agite.
Mais qui s'avance ici ? quelle alarme subite ?

SCENE II.

LYNCÉE, ÉROX.

ÉROX, *au fond du théâtre.*
Ah! dieux!

LYNCÉE.
Qu'entends-je, Érox?

ÉROX.
Seigneur, ah! quelle horreur!
Vos freres ont péri.

LYNCÉE.
Mes freres!...

ÉROX.
Tous, seigneur,
Par l'ordre du tyran, par la main de leurs femmes.

LYNCÉE.
O dieux! qu'ai-je entendu! quelles affreuses trames!

ÉROX.
Le lit de l'hyménée est l'autel de la mort.
Au bruit qui se répand d'un si funeste sort
Je frémis et j'accours; dans son sang chacun nage;
L'un pousse un cri plaintif, l'autre un soupir de rage;
Celui-ci se releve et retombe expirant,
Cet autre est étendu le poignard dans le flanc:

Un seul presque échappé de ce carnage impie
Traînoit d'un pas tremblant les restes de sa vie,
Je vole à son secours; mais sa femme en fureur
L'entend, court, me devance, et lui perce le cœur;
Il tombe, il reconnoît son épouse homicide,
Pleure; et d'un œil mourant suit encor la perfide:
Toutes courent en foule à leur pere inhumain,
L'entourent; le poignard fume encor dans leur main:
Le tyran les embrasse, applaudit à leurs crimes;
Lui-même, impatient de compter ses victimes,
Il accourt, il repaît ses yeux étincelans
Du spectacle cruel de tant de corps sanglans:
On dit que sa fureur d'un oracle s'appuie.
Venez, suivez mes pas, trompez sa perfidie;
Fuyez; de votre sang un barbare altéré...

LYNCÉE.

Ami, c'en est assez; ce bras désespéré...

ÉROX.

Où courez-vous, seigneur?

LYNCÉE, *à part.*

Tu ne jouiras gueres...
Où je cours, cher Érox? Je cours venger mes freres,
Venger mon pere, moi, l'hymen, l'humanité,
Les dieux, la foi trahie, et l'hospitalité;
Tout ce qui fut sacré, tout ce qu'un monstre outrage.
Oui, tyran, contre toi tu m'as donné ta rage;
J'en ai besoin: frémis... Que j'aurai de plaisir!
Je vais dans ton vil sang me baigner à loisir,

Et t'arrachant ce cœur né pour la barbarie
Te rendre tous les coups qu'ordonna ta furie.

ÉROX.

Dans un danger certain c'est trop vous engager;
Vous périssez, seigneur: fuyez pour vous venger.
Eh! que pouvez-vous seul dans ce palais funeste?
Vos freres ne sont plus.

LYNCÉE.

Mon désespoir me reste:
Ma fureur ne peut craindre un tyran odieux;
Et pour moi contre lui j'ai ce fer et les dieux.

ÉROX.

Songez dans quel abyme une rage si vive...

LYNCÉE.

N'arrête point mes pas.

ÉROX.

Souffrez que je vous suive.

SCENE III.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE, *tenant un poignard d'une main, et une lampe de l'autre,* ÉROX.

LYNCÉE, *reculant avec un étonnement mêlé d'horreur.*

Ciel! que vois-je? Hypermnestre un poignard à la main!

Dieux! viendroit-elle aussi pour me percer le sein,
Pour rejoindre Lyncée à ses malheureux freres?

HYPERMNESTRE.

Je cherche ici Lyncée.

LYNCÉE, *désespéré.*

Acheve mes miseres,
Ose trancher mes jours.

HYPERMNESTRE, *jetant le poignard.*

Je viens pour te sauver.
Quel soupçon! que d'horreurs! dieux, c'est trop m'éprouver.
(*précipitamment.*)
Pour défendre tes jours j'ai su tromper mon pere;
Oui, j'ai pris dans sa main ce fer dont sa colere
Alloit sur mon refus armer un autre bras.
Quitte ces lieux cruels où l'on veut ton trépas:
A promettre ta mort j'ai pu forcer ma bouche;
Juge si ton danger m'épouvante et me touche:
Fuis, hâte-toi.

LYNCÉE.

Pardonne un instant de fureur
A ce cœur abymé dans l'excès du malheur.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Fuis, dis-je: on veut ta mort; saisis pour t'en défendre
Les instans qu'on me laisse ici pour te surprendre;
Le roi dans ce dessein s'est éloigné de moi:
Vers ces murs une issue est ouverte pour toi;
Cours: je n'ai, cher Lyncée, à tant de maux réduite,
D'espoir que dans la nuit, et de bien que ta fuite.

LYNCÉE, *avec impétuosité et fureur.*

Moi, que je fuie! ô ciel! que me proposes-tu?
Peux-tu dans ces momens soupçonner ma vertu?
Quoi! d'horreurs entouré sous ces lambris profanes
De mes freres sanglans j'entends gémir les mânes,
Ici dans tous les miens je me vois égorger,
Et je les trahirois! non, je cours les venger.

HYPERMNESTRE.

Les venger! et sur qui?

LYNCÉE.

L'ignores-tu?

HYPERMNESTRE, *avec horreur.*

Barbare!
Quoi! sur mon pere! ciel! quelle rage t'égare?
Toi, mon époux, son gendre!... ah dieux!

LYNCÉE, *furieux.*

Oui, c'est sur lui
Sur lui-même, ou je suis son complice aujourd'hui.
J'irois jusqu'aux enfers, dans ma fureur extrême,
L'arracher aux tourmens pour me venger moi-même:
Laisse-moi. (*il s'éloigne.*)

HYPERMNESTRE, *tombant assez loin de son mari, les bras tendus vers lui, tandis qu'il tombe lui-même dans les bras d'Erox, accablé de la douleur de sa femme et de sa propre fureur.*

Ciel! arrête, et vois tout mon effroi:
Je tombe à tes genoux pour un pere et pour toi.

LYNCÉE, *relevant sa femme.*

Tu trembles, tu pâlis; je succombe à tes larmes;
Je vois en frémissant tes mortelles alarmes.
Quoi! ce lâche tyran, cet infâme assassin,
Ce monstre, impunément m'aura percé le sein!
Je reprends ma fureur; cesse de le défendre:
Tu m'arrêtes, cruelle!

HYPERMNESTRE.

Ah! dieux!

LYNCÉE.

Je vais l'attendre:
Il va venir ici te demander mon sang,
Et moi le prévenir en lui perçant le flanc.

HYPERMNESTRE.

Veux-tu donc m'exposer, en défendant mon pere,
A te livrer moi-même à toute sa colere?

LYNCÉE.

Le perfide! abuser des sermens solennels,
Verser le sang des miens à l'ombre des autels,
Briser les plus saints nœuds qu'il a formés lui-même,
Faire servir le ciel à son noir stratagême!
Eh! ne va point, d'un traître excusant les fureurs,
M'alléguer un oracle et de vaines terreurs;
Au milieu des forfaits que ce monstre accumule,
Il ne fut ni craintif, ni foible, ni crédule:
Il est fourbe et féroce, il est né pour haïr;
Pour ordonner le crime il eut l'art de trahir;

Il se consulta seul dans les horreurs qu'il ose ;
L'oracle est le prétexte, et sa haine est la cause.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Non, ne lui prête point cet excès de fureur ;
L'oracle l'épouvante, et j'ai vu sa frayeur ;
Avec moi jusque-là mon pere n'a pu feindre :
Même en le haïssant c'est à toi de le plaindre ;
Daigne au moins l'éviter.

LYNCÉE, *toujours avec impétuosité.*

Non, je n'écoute rien ;
Il faut que son sang coule, ou qu'il verse le mien :
De ses noirs attentats l'horreur est découverte ;
Tous les perfides soins qu'il prendroit pour ma perte,
Sa garde, ses soldats, rien ne peut m'ébranler :
Même lorsqu'il peut tout c'est au crime à trembler.

HYPERMNESTRE, *hors d'elle.*

Je ne me connois plus... Quoi ! craindre en ma misere
Le pere pour l'époux, et l'époux pour le pere !
Entre quels ennemis suis-je placée ? Eh quoi !
N'aurai-je pu fléchir ni mon pere ni toi ?
Toi t'exposer, te perdre ! ah ! puis-je te survivre ?
Toi massacrer mon pere ! ah ! pourrois-je te suivre ?
Voir entrer dans mon lit un parricide époux ?
Mais je perds trop de tems à calmer ton courroux ;
J'oublie en te parlant ton danger que j'augmente :
Cruel ! vois à quel sort tu réduis ton amante ;
Je meurs si tu péris par un pere inhumain ;
Mais je renonce à toi s'il périt par ta main,

Si tu ne pars.

LYNCÉE, *éperdu.*

O dieux! ah! quelle violence!
Ote-moi donc ma haine en m'ôtant ma vengeance;
Rends-moi les miens, cruelle; au moins étouffe en moi
Leurs lamentables cris que je trahis pour toi.

SCENE IV.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE, ÉGINE.

ÉGINE, *précipitamment.*

Ah! madame... ah! seigneur, vous dans ces lieux encore!
Précipitez vos pas.

HYPERMNESTRE.

Sauve ce que j'adore.
Adieu.

LYNCÉE.

Nous séparer! viens sous un ciel plus doux;
Tu ne fuis qu'un tyran, et tu suis ton époux.

ÉGINE, *toujours rapidement.*

J'ai vu le roi pensif, impatient; je tremble.

HYPERMNESTRE.

C'est un nouveau danger que d'oser fuir ensemble:
Je saurai te rejoindre, et t'en donne ma foi;
Quitte sans moi ces lieux; tu n'y crains rien pour moi:
J'y dois rester encor pour assurer ta fuite;
Je dois, trompant le roi, retarder sa poursuite.

Adieu. Veux-tu te perdre? Ah ! cher époux, va, cours:
Je meurs s'il faut trembler plus long-tems pour tes jours.

LYNCÉE.

Eh bien ! je pars, je cede, et je le dois peut-être;
Peut-être ici ma rage échoueroit contre un traître.
Je puis rejoindre encor mon pere et nos soldats:
Je pars ; mais je revole avec eux sur mes pas ;
Mais je reviens ici, sous des dieux moins contraires,
T'enlever, perdre un monstre, et venger tous mes freres.

SCENE V.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Égine, ah! que je crains qu'il ne parte trop tard!
On ne t'observe point ; quitte-moi, vois s'il part:
Que le fidele Érox le conduise et l'entraîne ;
Cours, les momens sont chers.

SCENE VI.

HYPERMNESTRE.

Ah! je respire à peine.
Grands dieux ! veillez sur lui, rassurez mon amour,
Epaississez la nuit, et retardez le jour:
Ces murs, théâtre affreux des malheurs et des crimes,

Ne regorgent que trop de sanglantes victimes ;
Éloignez Danaüs dans ce moment d'effroi.
O cher Lyncée ! ... O ciel ! si surpris par le roi,
Si passant par des lieux teints du sang de ses freres,
A ce spectacle horrible oubliant mes prieres,
Lui-même il s'élançoit au-devant du danger !
Je frissonne... Le roi... que dois-je en présager ?
Je n'ose aller vers lui... je frémis de l'attendre.
Mais quels accens au loin semblent se faire entendre ?
Porteroit-on les coups que j'ai crus détournés ?
Mes yeux sont obscurcis... mes pas sont enchaînés...
Tous mes sens sont glacés. Où suis-je ?... Un glaive brille :
Arrête, roi cruel ! ... prends pitié de ta fille !
Mes cris hâtent le coup... Dieux ! qu'est-ce que je voi ?
Cher époux, ton sang coule, il rejaillit sur moi.
Je me meurs !

(*Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*)

SCENE VII.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS, GARDES *portant des flambeaux.*

DANAÜS, *dans le fond du théâtre, à Idas.*

Avançons, j'entends sa voix ; c'est elle :
Je vois à ses sanglots que son bras m'est fidele.
Elle reste immobile, et ses sens oppressés
Demeurent suspendus par la douleur glacés.

(*il s'approche d'Hypermnestre.*)

Hypermnestre, réponds: suis-je obéi?

HYPERMNESTRE, *égarée, restant assise.*

Mon pere!...

Vous voyez... c'en est fait... O douleur trop amere!...
Je me suis séparée... Avez-vous pu vouloir?...
J'ai perdu mon époux... je suis au désespoir!
Sort fatal! nuit d'horreurs! oracle affreux!...

DANAÜS.

Va, cesse

D'abandonner ton cœur au remords qui le presse.
Tu viens de m'assurer le repos et le jour;
Tu m'as prouvé ta foi, ton zele, ton retour:
Oui, ta soumission après ta résistance
Des droits du sang sur toi montre mieux la puissance.
Tes sœurs n'ont immolé que des objets haïs;
Elles se satisfont; c'est toi qui m'obéis,
Toi qui fais de l'amour un entier sacrifice.
Combien faut-il qu'un pere à jamais te chérisse
D'avoir su te résoudre à l'effort rigoureux
De servir ma vengeance aux dépens de tes feux!
Tu m'osois résister et trahir ma famille;
Je ne m'en souviens plus, tu redeviens ma fille.

(*Hypermnestre se leve.*)

Oublie au sein d'un pere un mortel odieux
Que tu n'as immolé que par l'ordre des dieux:
Tu frémis dans mes bras!... D'un vain regret saisie,
Te repens-tu du soin que tu prends de ma vie?

Ne regarde qu'un pere, imite en tout tes sœurs.

HYPERMNESTRE.

Ces momens sont affreux, pardonnez à mes pleurs;
Je ne puis retenir ma douleur et ma plainte.
(*à part.*) (*à Danaüs.*)
Je crains de me trahir. De tant de maux atteinte,
Souffrez du moins, seigneur, que j'aille loin de vous
Renfermer mes regrets et pleurer mon époux.

SCENE VIII.

DANAÜS, IDAS, GARDES.

DANAÜS.

Oui, de ce dernier coup ma haine étoit jalouse;
Il falloit qu'il pérît de la main d'une épouse:
Cet accord d'Hypermnestre avec toutes ses sœurs
Comme un arrêt du ciel consacre mes fureurs;
Mais quoique sa douleur par ses larmes s'exprime,
Pour me croire vengé je veux voir ma victime.

SCENE IX.

DANAÜS, IDAS, ARASPE, GARDES.

ARASPE, *arrivant avec précipitation.*

Seigneur, on vous trahit! Lyncée est échappé.

DANAÜS.

Lyncée! ô ciel! Lyncée...

ARASPE.

Oui, vous étiez trompé:
Erox en ces momens hors de ces murs le guide.

DANAÜS.

Insensé, qu'ai-je fait? O sort! ah! la perfide!
Suis-moi; courons, Idas, réparer mon erreur;
Que cette même nuit le rende à ma fureur.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre est toujours dans la nuit.

SCENE PREMIERE.

HYPERMNESTRE, EGINE.

HYPERMNESTRE.

Eh bien ! est-il parti ? faut-il que je respire,
Chere Egine ?

ÉGINE.

Oui, madame; Erox l'a su conduire
Hors de ces lieux cruels par de secrets chemins.

HYPERMNESTRE.

Ah ! je redoute encor mon pere et ses desseins.
Egine, il crie aux siens d'une voix formidable :
« Je suis trompé, trahi ; qu'on cherche le coupable : »
Il veut son sang ; il court, de cette soif pressé,
D'autant plus furieux qu'il le croyoit versé,
Qu'il voit que dans ces lieux toute recherche est vaine
Et peut-être déja quelque troupe inhumaine...

EGINE.

Bannissez cet effroi; la nuit sert vos souhaits.
J'ai su, prompte à servir de si chers intérêts,
A déguiser son nom résoudre son courage;
Pour mieux tromper le roi, pour égarer sa rage,
J'ai même à votre époux pris soin de ménager,
Hors des murs de la ville et loin de tout danger,
Un refuge assuré que le soldat ignore;
Lyncée y préviendra le retour de l'aurore.
N'en doutez point, madame, il est en sûreté.

HYPERMNESTRE.

Ah! tu rends quelque calme à mon cœur agité:
Je le perds; mais il vit, je sens moins ma misere:
On se fait, chere Egine, en un sort si contraire
D'une moindre infortune une ombre de bonheur.

EGINE.

Je ne crains que pour vous votre pere en fureur;
Vous pardonnera-t-il cet heureux artifice
Qui soustrait sa victime à sa noire injustice,
Et, malgré tant de morts lui rendant ses terreurs,
Ravit à ses desseins le fruit de tant d'horreurs?
En quels cruels transports va s'exhaler sa rage!
Et comment loin de vous détourner cet orage?
Quel sera votre asyle à cet affreux moment?

HYPERMNESTRE.

Je n'ai point cru sauver Lyncée impunément:
J'ai dû tromper mon pere. Ah! qu'il me persécute,
Je crains moins son courroux m'y voyant seule en butt

ÉGINE.

Qu'entends-je? je frissonne: il s'avance en ces lieux;
Fuyez encor sa vue, il entre furieux.

SCENE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, ÉGINE,
GARDES, *portant des flambeaux.*

DANAÜS.

Arrête, ingrate, arrête.

ÉGINE.

O rigueur inhumaine!

DANAÜS.

Gardes, obéissez, qu'elle-même on l'enchaîne:
Vous, tandis que Lyncée est cherché hors des murs,
Volez, suivez d'Argos tous les détours obscurs;
Et vous, de l'Inachus parcourez les rivages,
Observez les chemins et les secrets passages:
Hâtez-vous; sur vos soins mon salut est fondé,
Toujours pour mon repos vous aurez trop tardé.
(*les gardes sortent.*)
Perfide! je te dois ces alarmes funestes;
Tu sauves un proscrit; c'est moi que tu détestes;
Mes projets, mes périls, mon courroux, mon effroi,
Et les avis des dieux sont méprisés par toi:
Tu me désobéis; c'est peu de cette injure,
Je me vois le jouet de ta lâche imposture;

Tu me promets le sang dont je dois m'abreuver,
Tu cours vers ma victime, et c'est pour la sauver:
Tu m'exposes, cruelle, à la fureur d'un gendre;
Ce que j'en avois craint je dois bien plus l'attendre:
Sans l'armer contre moi peux-tu le protéger?
L'oracle fût-il faux, suis-je moins en danger?
Et quand j'échapperois à mon sort déplorable,
Fille dénaturée, en es-tu moins coupable?
Tu deviens parricide après m'avoir bravé,
Et déja dans ton cœur le crime est achevé:
Peut-être à ce perfide as-tu promis ma tête,
Et tu m'assassinois sans ce bras qui t'arrête.

HYPERMNESTRE.

Vous me faites frémir par ces discours affreux;
D'un forfait inoui nous soupçonner tous deux!
Quoi! vous m'imputeriez... quoi! vous auriez pu croire
Ah! dieux!... Prenez ma vie, et laissez-moi ma gloire.

DANAÜS.

Elle étoit d'obéir sans rien examiner,
Non de juger ton pere et de l'abandonner:
Si je te commandois un meurtre illégitime,
Moi seul devant les dieux j'étois chargé du crime.
Aveugle que j'étois, sur la foi de tes pleurs
Je croyois te devoir encor plus qu'à tes sœurs;
Bien loin de soupçonner tes plaintes d'artifice,
J'estimois par l'effort le prix du sacrifice;
Pour calmer ta douleur je daignois m'empresser:
Et toi contre mon sein tu te laissois presser;

Et quand tu jouissois de ta feinte hardie,
Je ne te consolois que de ta perfidie.
Tu m'as osé trahir; crains un pere irrité,
Crains la peine qu'il doit à l'infidélité.
Parmi mes ennemis faut-il que je te compte?
Tranquille en ma présence, infidele sans honte,
Loin du juste remords que tu dois ressentir,
Ne sais-tu que tromper, et non te repentir?

HYPERMNESTRE.

Me repentir! de quoi? d'une trop juste crainte,
D'un artifice même où vous m'avez contrainte?
Me repentir! ô dieux! lorsque j'ai préféré
A de si noirs forfaits un devoir si sacré?
Moi, mériter qu'un jour avec mes sœurs cruelles
L'univers me confonde en son horreur pour elles,
Et maudissant mon nom sans cesse avec le leur,
Dise: Hypermnestre aux fers a souillé son malheur,
Par un lâche retour elle s'est démentie;
Elle a sauvé Lyncée, et s'en est repentie!
Non, ne l'espérez pas; non, dans ce jour d'effroi
Les reproches du cœur ne sont pas faits pour moi;
Non, ce n'est qu'à mes sœurs d'être en proie aux furies,
Aux remords dévorans, vautours des cœurs impies.
Peuvent-elles goûter un instant de repos,
Elles de leurs époux exécrables bourreaux,
Elles de qui la main meurtriere et parjure
A fait rougir l'hymen, et frémir la nature?
Je crois voir chaque époux plaintif, pâle, et sanglant,

S'offrir les nuits en songe à leur esprit tremblant;
Je les vois se lever, fuir ces objets funebres,
Mais les spectres les suivre à travers les ténebres,
Les suivre avec le fer que leurs bras forcenés
Ont plongé dans le flanc de tant d'infortunés :
Pour moi, mon seul tourment est la haine d'un pere:
Je souffre d'exciter malgré moi sa colere;
Mais, punissant sur moi cet époux que je sers,
Dussiez-vous resserrer, appesantir mes fers,
Me prescrire l'exil, ordonner mon supplice,
L'exil, les fers, la mort, n'ont rien dont je frémisse:
Quand je sauve un époux, quand j'ai dû le servir,
Rien ne peut m'arracher même un feint repentir.

DANAÜS.

Rebelle! quand ta main m'a refusé sa tête,
Oses-tu bien encor?... Je ne sais qui m'arrête...
Téméraire! oses-tu jusque-là devant moi
Insulter à tes sœurs qui m'ont gardé leur foi;
Et, dans la passion dont s'aveugle ton ame,
Me vanter ta vertu qui n'est rien que ta flamme?

HYPERMNESTRE.

Ma flamme! ah! l'honneur seul dans mon cœur aujourd
De Lyncée en danger auroit été l'appui;
Mais de ce que j'ai fait, quoique mon cœur m'avoue
Je ne m'applaudis point, ni ne veux qu'on me loue
J'ai dû servir l'hymen; mes sœurs l'ont profané;
C'est de leur crime seul qu'on doit être étonné.
Prêtes à consommer ces affreux parricides,

On ne concevra point comment leurs mains timides
N'ont pas senti le fer tout-à-coup s'échapper
A l'approche du cœur qu'elles alloient frapper.
Je me suis plainte au ciel, au ciel inexorable
Qui m'imposoit la loi de paroître coupable;
J'ai rougi qu'il fallût feindre de m'abreuver
De ce sang malheureux que je courois sauver;
J'ai rougi d'employer contre vous l'artifice;
De mes sœurs j'ai craint d'être un instant la complice:
Je hais trop leur fureur pour me la déguiser;
Je ne puis que les plaindre, et non les excuser.

SCENE III.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS.

IDAS.

On a couru par-tout dans Argos, hors la ville;
La recherche, seigneur, est encore inutile:
Vous le dirai-je? Argos n'a vu qu'en murmurant
Jusque dans ses foyers le satellite errant.
Peut-être sur la mer la barque où fuit Lyncée
Déja loin de ces bords par les vents est poussée;
Peut-être en nos murs même un asyle secret
A l'œil qui le poursuit le cache et le soustrait:
Lorsqu'aux rayons du jour la nuit aura fait place
On pourra du proscrit mieux découvrir la trace;
De vos autres soldats on attend le retour.

DANAÜS.

Sors, et viens m'avertir.

HYPERMNESTRE, *à part.*

Dieux, servez mon amour!

SCENE IV.

DANAÜS, HYPERMNESTRE.

DANAÜS.

Ton espoir, infidele, augmente avec mon trouble;
Tremble d'oser braver un courroux qui redouble.

HYPERMNESTRE.

Ah! peut-être les dieux, témoins de mon effroi,
Veulent dans vos desseins vous tromper après moi;
Peut-être en ces momens leur justice empressée
Se jette à ma priere entre vous et Lyncée:
Une seconde fois ne puis-je le sauver?
Votre fille éperdue est loin de vous braver;
Mais comptez-vous pour rien une nuit si funeste
Si de ce sang proscrit vous ne versez le reste?
L'oracle qui l'exige est assez obéi;
Vous immolez Lyncée en m'arrachant à lui.
Vos filles plus que vous paroîtront criminelles
D'avoir exécuté vos vengeances cruelles;
Mais d'un dernier forfait tout le crime est sur vous:
Souffrez mes vœux au ciel pour qu'il pare vos coups,
Pour que de vos fureurs il sauve la victime,

Moi d'une affreuse image, et vous d'un nouveau crime:
Oui, je me flatte encor...
(ici le jour commence à reparoître.)

SCENE V.

DANAÜS, LYNCÉE *enchaîné,* HYPERMNESTRE, GARDES, SOLDATS.

HYPERMNESTRE, *se retournant au bruit, et désespérée.*
Ciel! quelle horreur me suit!

LYNCÉE.
(aux gardes.)
Dieux! que vois-je? Ah! cruels! où m'avez-vous conduit?

HYPERMNESTRE.
Lyncée! ah! malheureux! coup affreux qui m'accable!
Cher époux!

LYNCÉE.
(à Hypermnestre.) *(à Danaüs.)*
Toi des fers?... Tyran impitoyable!

DANAÜS.
As-tu cru m'échapper, tromper, braver un roi?

LYNCÉE.
As-tu cru que je fusse aussi lâche que toi?
Que, timide témoin du trépas de mes freres,
Par ta haine livrés à des mains meurtrieres,
Quand par flots jusqu'à moi j'ai vu leur sang couler,

Mon dessein fût de fuir ?... il fut de t'immoler :
J'y courois; Hypermnestre en pleurs sur mon passa
A retenu mon bras, t'a sauvé de ma rage;
Tu ne dois qu'à ses cris, tu ne dois qu'à ses pleurs
La lumiere du jour souillé par tes fureurs;
Et lorsque son secours t'arrache à ma vengeance,
Les fers, la mort peut-être en est la récompense !..
Ah! dieux !... non, sans mourir je ne puis y pense
Tyran !... c'est dans tes mains que j'ai pu la laisser
C'est moi, c'est par tes coups son époux qui l'opprim

(*se retournant vers Hypermnestre.*)

Quel prix de ta vertu!

DANAÜS.

Tu vis, voilà son crime.

LYNCÉE.

Voici mon sein, cruel ! frappe, que tardes-tu ?
Frappe, délivre-la; va, ce coup m'est bien dû;
Je t'ai laissé le jour; j'ai livré mon amante;
J'ai voulu ton trépas; rends ta rage contente;
Frappe, dis-je; ôte-moi ce spectacle d'horreur
De mon épouse aux fers, et d'un tigre en fureur.

DANAÜS.

Que tu vas payer cher ton insolente rage!
C'est trop peu de ce fer pour venger mon outrage:
Tu voulois mon trépas; de ce coupable vœu
Toi-même devant moi viens de faire l'aveu;
Tu confirmes ici par ta fureur ouverte

Les oracles des dieux qui demandoient ta perte;
Ils seront obéis, et je leur dois ta mort;
C'est au supplice seul à terminer ton sort.
Holà, gardes!

HYPERMNESTRE.

Mon pere!...

LYNCÉE.

Imposteur exécrable,
Tu veux que je paroisse un vil traître, un coupable!
Ah! perfide!

DANAÜS.

Soldats, qu'on l'entraîne.

HYPERMNESTRE, *se jetant au-devant des soldats.*

Arrêtez,
Barbares! que d'horreurs! quelles extrémités!
Où me réduisez-vous? tout mon cœur se déchire:
Ah! s'il vous faut du sang, qu'il vive, et que j'expire!
Hélas! de tous les siens en apprenant le sort
Lyncée étoit en proie au plus affreux transport,
Sa rage d'aucun frein ne sembloit retenue;
Mais, seigneur, quand il vit son épouse éperdue
Combattre par des pleurs son courroux trop aigri,
Quand il me vit trembler, il en fut attendri;
Tout plein de son injure, il promit à mes larmes
De n'oser se venger que par le sort des armes:
Les larmes d'une épouse arrêtoient son courroux;
Les mêmes pleurs ici ne pourront rien sur vous?

De la pitié Lyncée écoutoit le murmure;
Il cédoit à l'amour; cédez à la nature.

DANAÜS.

Tu m'implores en vain, elle est muette en moi:
Ma loi, le nom de pere, ont été vains pour toi;
Me venger, te punir, est l'espoir qui me flatte:
Tu l'aimes, il mourra; c'est perdre trop, ingrate,
Ma vengeance en menace et le tems en délais.
Préparez son supplice aux portes du palais;
Redoublez son escorte: allez; qu'on les sépare.

LYNCÉE.

Adieu: ma mort te laisse au pouvoir d'un barbare,
Mon supplice est affreux.

HYPERMNESTRE.

Je meurs si tu péris.

(*on entraîne Lyncée d'un côté, Hypermnestre de l'autre.*)

SCENE VI.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Toi, ne perds point de tems, cours, préviens les esprits;
Répands par-tout le bruit que dans leur perfidie
Lyncée et tous les siens attentoient à ma vie;
Qu'instruites du complot mes filles ont pâli;

Que sans elles l'oracle alloit être accompli;
Qu'Hypermnestre, insensible à ma perte annoncée,
Séduite par l'amour, faisoit grace à Lyncée.
De la pitié publique il faut vaincre le cri:
C'est peu de son trépas, que son nom soit flétri.
Après ce que j'ai fait osons tout par prudence:
Que la raison d'état assure ma vengeance.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Eh bien! pour son supplice a-t-on tout préparé?

IDAS.

Le bûcher est déja par le peuple entouré,
Seigneur; Lyncée y monte en ce moment peut-être.

DANAÜS.

C'est peu de son supplice; as-tu servi ton maître?
Que produira l'oracle, et ces bruits confirmés
Que ta voix dans Argos par mon ordre a semés?
De quel œil aujourd'hui sur l'odieux Lyncée
Les peuples verront-ils ma vengeance exercée?

IDAS.

Par-tout, seigneur, mon zele a répandu des bruits
Dont vous allez connoître et recueillir les fruits:
On a su que, d'Argos préparant la conquête,
Égyptus à ses fils demanda votre tête,

Et l'on pense aisément que vos gendres cruels
Formoient contre vos jours des complots criminels;
Que de ces attentats le chef ou le complice,
Lyncée est en effet trop digne du supplice:
D'ailleurs, dit-on, l'oracle exigeoit tant de morts;
Un sang suspect aux rois est versé sans remords;
L'épargner quand le ciel l'a montré redoutable,
C'est se rendre à la fois malheureux et coupable.
Mais quelques uns, seigneur, moins superstitieux,
Osent plaindre Lyncée, et condamner les dieux.

DANAÜS.

Que m'importent, Idas, ces discours téméraires?
Peu les tiendront: il est trop d'esprits nés vulgaires,
Que même avec peu d'art on trompe en sûreté;
Combien sont absorbés sous leur stupidité,
Ou, des vains préjugés esclaves volontaires,
Se font de leurs erreurs des vertus nécessaires!
Tout me sert, cher Idas, l'absence d'Égyptus,
Des crimes supposés, d'heureux bruits répandus.
Ah! quel doux sentiment dans mon cœur se déploie!
Lyncée expire, ami, je le sens à ma joie;
Je suis vengé; je suis au comble de mes vœux.

IDAS.

A pas précipités on s'avance en ces lieux:
Vous êtes délivré d'une race ennemie.

SCENE II.

DANAÜS, IDAS, ARASPE.

DANAÜS.
Araspe, eh bien? Lyncée a-t-il perdu la vie?
ARASPE.
Non, seigneur; la révolte est prête à s'allumer.
DANAÜS.
Ciel!... Eh bien! je saurai prévenir ou calmer....
ARASPE.
On murmure, seigneur, on s'attendrit, on doute
Du crime de Lyncée; et pour vous je redoute
Ces meurtres de la nuit, votre courroux vengeur,
Les amis de Lyncée, et plus encor, seigneur,
Les fers de votre fille au désespoir livrée
Devant un peuple ému dont elle est adorée:
Je tremble d'autant plus que ce peuple indomté
A la sédition trop souvent fut porté.
A la pitié qu'il sent se joint un air farouche;
Le cri de la vengeance est dans plus d'une bouche:
Peut-être, si Lyncée avoit déja paru....
J'ai frémi de ce trouble, et je suis accouru.
DANAÜS.
Qu'on m'amene Hypermnestre; allez.
ARASPE.
Et le supplice,

Voulez-vous qu'à l'instant?...

DANAÜS.

Si je veux qu'il périsse?
Oui, courez, et soudain qu'on l'immole à leurs yeux;
Que son trépas impose à ces séditieux....
Non, ne hasardons rien.... revenez. Oui, qu'il meure;
Mais aux fers, en secret. Obéissez sur l'heure.

(*Araspe sort.*)

SCENE III.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Oui, qu'Argos aujourd'hui, me croyant appaisé,
Nomme clémence en moi ce courroux déguisé;
Et toi, cours, cher Idas; tiens prêtes mes cohortes;
Sur-tout que du palais on défende les portes.

SCENE IV.

DANAÜS.

Quoi! ce vil peuple oser s'armer contre son roi!
Quoi! l'objet du mépris inspire encor l'effroi!
Mais non; j'aurai bientôt arrêté sa furie:
Esclave des objets, sa foiblesse varie;
Au hasard il s'irrite; aveugle en ses efforts,

Et tyran d'un moment, il n'a que des transports.
J'ai cru d'un ennemi par un coup politique
Autoriser la perte en la rendant publique;
Mais, puisque son supplice excite leur pitié,
Loin de leurs yeux qu'il meure, et qu'il meure oublié.
Qu'il tarde cependant au courroux qui m'anime,
Qu'on ait déja frappé ma derniere victime!

SCENE V.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, *enchaînée.*

HYPERMNESTRE.

J'accours à vos genoux: seigneur, qu'ai-je entendu?
Est-ce un songe? est-il vrai que tout est suspendu?
Est-il vrai que votre ame à demi désarmée
Au cri de ma douleur cesse d'être fermée?
Quel secourable dieu, calmant votre courroux,
Veut me rendre à la fois mon pere et mon époux?...
Mais quoi! vous rappelez votre fille éperdue,
Et de ses pleurs, hélas! vous détournez la vue!
Pardonnez; je frémis, seigneur, en vous parlant;
Le cœur des malheureux n'espere qu'en tremblant:
Terminez-vous mes maux, délivrez-vous Lyncée?

DANAÜS.

Qu'oses-tu demander à mon ame offensée?
Moi révoquer l'arrêt! moi suspendre mes coups!
Non, non, il va périr; connois mieux mon courrou

HYPERMNESTRE.

Il va périr ! eh bien ! bravez donc ma priere,
Étouffez les remords et comblez ma misere ;
Sur un dernier proscrit étendez sans pitié
Les étranges fureurs de votre inimitié ;
Et dans vos cruautés, croyez ne pouvoir prendre
D'espoir que dans sa mort, de paix que sur sa cendre :
Mais vous qui menacez, cruel, tremblez pour vous.
Vous brûlez de verser le sang de mon époux ;
Voyez votre danger en ordonnant qu'il meure :
Vous me l'avez donné, je le perds, je le pleure ;
Tout malheureux qu'il est, sans espoir, sans appui,
Peut-être votre sort dépend encor de lui.
Craignez de l'immoler dans Argos attendrie ;
Craignez de soulever tout un peuple en furie :
Je dois vous avertir et lui garder ma foi ;
Lyncée est mon époux, Lyncée est tout pour moi.
Vous n'êtes plus mon roi, vous n'êtes plus mon pere,
Vous-même en abjurez le sacré caractere ;
Et livrée aux fureurs qu'ici vous exercez,
Si je sors du respect, c'est vous qui m'y forcez.

(*on entend un bruit de sédition.*)

DANAÜS.

Qu'entends-je ? Ciel ! quel bruit ! quel tumulte ! Perfide !
C'est toi, c'est ta fureur qui les arme et les guide.

HYPERMNESTRE.

Quels coups vont éclater !

SCENE VI.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS.

DANAÜS.

Est-ce toi, cher Idas?
Mes soldats sont-ils prêts?

IDAS.

Ils marchent sur mes pas.

DANAÜS.

Fais avancer ma garde, et revole avec elle.

SCENE VII.

DANAÜS, *à la tête de sa garde;* LYNCÉE, *à la tête du peuple;* HYPERMNESTRE, ÉROX, IDAS.

LYNCÉE, *au peuple.*

Arrêtez un moment, au nom de votre zele;
Je ne veux point, amis, qu'on périsse pour moi:
Erox, veille sur eux, qu'ils soient guidés par toi.
(*à Danaüs.*)
Le ciel est juste enfin, il m'arrache à ta haine,
Tyran; tu me vois libre, et ta fureur est vaine:
Ce peuple est soulevé contre tous tes forfaits;
Il a brisé mes fers; il remplit ce palais.

Bourreau de tous les miens, pour combler mon outrage,
Mon épouse est aux fers mourante par ta rage:
Sans te reprocher rien, je devrois me venger,
T'accabler..... Je devrois.....

(*il veut avancer sur Danaüs. Hypermnestre étend les bras pour l'arrêter.*)

Je tremble à l'affliger;
Elle respecte un nom qui te rend plus infâme.
Je l'adore... Mais crains d'abuser de ma flamme;
Frémis de ma fureur... Je ne te réponds pas...
Regarde tout ce peuple, il accourt sur mes pas;
Je puis seul arrêter ou pousser sa furie.

HYPERMNESTRE.

Dieux!

LYNCÉE.

Rends-moi mon épouse, ou tremble pour ta vie.

HYPERMNESTRE.

Ah! Lyncée!

DANAÜS.

A quel point m'abaissent les destins!
Défendez votre roi, contenez ces mutins.

(*la garde fait un mouvement plus près de Danaüs.*)

LYNCÉE.

Rends-la moi, dis-je.

HYPERMNESTRE.

Ciel!... Ah! Lyncée! ah! mon pere!
Où vous emporte, ô dieux! cette aveugle colere?
Dans cet affreux moment qu'allez-vous hasarder?

DANAÜS.

Penses-tu me fléchir, et toi m'intimider?

LYNCÉE.

Quoi! ta rage, barbare!...

HYPERMNESTRE.

O jour! ô sort horrible!

DANAÜS.

Tu menaces en vain.

LYNCÉE.

C'est trop, monstre inflexible!
Délivrons Hypermnestre, amis, secondez-moi.
Tremble!

(*le peuple avance, et s'arrête.*)

DANAÜS, *levant un poignard sur Hypermnestre.*

Tremble toi-même, et d'un plus juste effroi
Ou retiens tout ce peuple, ou voici ma victime.

LYNCÉE, *désespéré.*

Cruel! arrête! ô dieux!

DANAÜS, *le fer toujours levé.*

Tu me forces au crime;
Fuis avec ces mutins; fuis, te dis-je, ou frémis.

LYNCÉE, *troublé.*

Où suis-je? ah! malheureux!

(*le peuple fait un mouvement.*)

Un moment, chers amis;
N'avancez pas, voyez mon désespoir extrême;
Regardez ce poignard levé sur ce que j'aime.
Ah! tout mon sang se glace en cet affreux danger.

O dieux! je tiens ce fer, et ne puis me venger!
Ah! barbare!

(on entend un nouveau bruit de sédition du côté de Danaüs.)

SCENE VIII.

DANAÜS, LYNCÉE, HYPERMNESTRE, IDAS, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, cette porte est forcée,
Vous n'avez que la fuite: on couronne Lyncée.

Lyncée saisit cet instant de trouble, se précipite par le devant du théâtre vers Hypermnestre. Erox avec le peuple, croise la garde de Danaüs, le désarme; le tyran repoussé du côté opposé, se jette sur l'épée de son confident. Erox l'arrête en lui tenant la pointe du fer sur la poitrine; Hypermnestre est dans les bras de Lyncée; Danaüs veut ranimer ses soldats; le peuple les met en fuite.

LYNCÉE, *s'élançant vers Hypermnestre.*

Echappe à ton tyran.

DANAÜS, *arrachant le fer d'Araspe.*

Secondez mes fureurs,
Soldats... C'en est donc fait! tu l'emportes; je meurs.

(il se tue.)

HYPERMNESTRE, *s'approchant de Danaüs.*

Ah! mon pere!

DANAÜS.

Ote-toi : tu redoubles ma rage;
De ton indigne amour ma ruine est l'ouvrage.
J'ai voulu me venger d'Egyptus sur ses fils;
Je suppose un oracle, et toi tu l'accomplis.
Traîtres qui m'entourez! vain courroux! jour terrible!
O vengeance inutile! ô destin trop horrible!
Araspe, entraîne-moi de ces funestes lieux,
Je mourrois trop de fois expirant à leurs yeux.
(*on l'emmene.*)

SCENE IX.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE.

LYNCÉE, *à Hypermnestre qui veut suivre son pere.*
Où vas-tu, chere épouse?

HYPERMNESTRE.

Ah! Lyncée! il expire;
Je succombe à l'horreur que ce moment m'inspire.

LYNCÉE, *détachant les fers d'Hypermnestre.*
Ah! du moins dans ce jour marqué par nos malheurs,
Aux mains de ton époux laisse essuyer tes pleurs.

SCENE X.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE, ÉROX, *à la tête d'une troupe d'Argiens.*

ÉROX.

Seigneur, tout est calmé; les peuples vous demandent;
Vous entendez leurs cris; venez, ils vous attendent.
Hâtez-vous de répondre à leurs vœux les plus chers;
Argos vous donne un sceptre ayant brisé vos fers.

LYNCÉE.

Je te suis, cher Erox... Viens, hâtons-nous de rendre
Aux miens que j'ai perdus ce qu'on doit à leur cendre.

FIN D'HYPERMNESTRE.

EXAMEN

D'HYPERMNESTRE.

PLUSIEURS auteurs ont traité ce sujet, qui, au premier coup-d'œil, paroît d'une atrocité révoltante. Leurs pieces qui n'avoient eu qu'un foible succès dans la nouveauté, étoient absolument oubliées, lorsque Lemierre donna la tragédie d'Hypermnestre. Il eut l'art d'éloigner des regards des spectateurs tout ce que pouvoit avoir d'affreux le massacre des enfans d'Égyptus, de ne conserver que la situation terrible d'une jeune épouse que son pere veut contraindre à immoler un amant adoré la nuit même de leurs noces, et de rassembler tout l'intérêt sur cette Hypermnestre qui, dans le commencement de la piece, trouvant le bonheur dans un hymen desiré depuis long-tems, est loin de s'attendre à l'ordre barbare qu'elle doit recevoir.

Comme nous l'avons remarqué dans la Notice, le développement des passions et la peinture des caracteres sont presque toujours sacrifiés aux effets dramatiques. Dans les tragédies de nos grands maîtres, les situations sont ménagées pour faire ressortir les principaux traits des caracteres des héros, et pour donner un libre cours aux passions dont ils sont agités; dans celle-ci au contraire, les situations sont le premier objet des combinaisons du poëte : il ne s'attache point

à présenter au spectateur ces tableaux frappans dont Homere a donné tant d'exemples lorsqu'il a peint les héros de ses deux poëmes immortels; avantage qu'aucun poëte n'eut à un aussi haut dégré, et qui semble avoir décidé Platon à le mettre au nombre des créateurs de l'art dramatique. Pourvu que Lemierre excite la curiosité, pourvu qu'il trouve le moyen de lier une action vive et attachante, il s'inquiete peu si les personnages ont un caractere prononcé, et si son sujet lui permet de peindre les orages et les caprices de leurs passions. La partie de l'art que les poëtes dramatiques doivent regarder comme secondaire est donc celle qui domine dans la tragédie d'Hypermnestre; mais on doit convenir qu'aucun poëte ne l'a portée plus loin que Lemierre. L'intérêt croît de scene en scene; la marche de l'action ne se ralentit jamais, et le public entraîné par la rapidité des incidens ne s'apperçoit point des invraisemblances, ni du défaut de développemens.

Le commencement du premier acte inspire des sensations douces. On voit deux amans vertueux prets à marcher aux autels; la paix renaît entre des princes long-tems ennemis, et l'on ne prévoit pas les horreurs qui doivent suivre un hymen si heureux. Lorsque les projets de Danaüs sont connus, on frémit de la sécurité d'Hypermnestre : en vain les plus affreux présages se font-ils remarquer pendant le sacrifice; la jeune épouse n'a conçu aucune crainte; elle s'est livrée sans réserve à l'espoir de vivre avec Lyncée :

J'épousois mon amant, tout me sembloit propice.

Ce vers plein de naturel est parfaitement convenable à la situation ; il justifie très bien la tranquillité d'Hypermnestre. Elle connoît enfin les volontés de son pere, ses sœurs les exécutent ; elle sauve Lyncée, qui revient bientôt la soustraire à la vengeance du tyran, furieux de ce qu'une de ses victimes lui est échappée : toutes ces actions remplissent les derniers actes de la piece, dont le troisième mérite d'être distingué par un coloris vraiment tragique, et par une force de situation peu commune dans les tragédies modernes.

Lemierre, exclusivement occupé des effets dramatiques, a négligé de justifier une conception qui sert de base à sa tragédie. Hypermnestre est la seule des filles de Danaüs à qui ce prince n'a point confié ses projets cruels : le tyran, qui ne connoît point l'amour de sa fille pour Lyncée, la croit-il incapable de méditer de sang-froid cet horrible attentat? c'est ce que le poëte auroit dû expliquer, et ce qui auroit contribué à répandre plus de charme sur le caractere d'Hypermnestre.

L'auteur a semé dans sa tragédie plusieurs maximes puisées dans les écrits des philosophes modernes : non-seulement elles réfroidissent l'action, mais elles sont placées à contre-sens. Un oracle a prédit à Danaüs qu'il seroit égorgé par un de ses gendres : si ce prince étoit crédule, la résolution de faire périr les fils d'Égyptus ne seroit ni absurde, ni d'une atrocité révoltante ; au contraire le tyran ne croit point aux oracles ; il laisse au peuple ces vaines superstitions dont il ne se sert que pour faire périr ses ennemis :

aussi son caractere est-il froid et repoussant; et toutes les fois que l'on joue la piece, le public prouve par ses murmures que ce rôle monstrueux ne devoit pas être mis sur la scene. Hypermnestre elle-même est aussi incrédule qu'un philosophe moderne; la piété rend les femmes si intéressantes; la soumission aux volontés du ciel est un attribut si touchant de leur foiblesse et de leur douceur, qu'il est étonnant que Lemierre ait pu sacrifier assez aux idées dominantes pour donner à cette jeune princesse le caractere d'un esprit fort. Nous avons observé qu'il étoit naturel que le bonheur d'être unie à son amant lui eût fermé les yeux sur des présages sinistres, mais devoit-elle ajouter?

Quand un lien moins cher eût engagé ma foi,
Egine, j'aurois vu sans trouble et sans effroi
Ces objets qu'en présage un peuple aveugle érige.
Le hasard à mes yeux ne peut être un prodige;
Je ne fais point l'honneur à notre orgueil jaloux
D'oser croire aucun ordre interrompu pour nous,
Ni cette injure aux dieux de penser qu'ils attachent
A des signes certains l'avenir qu'ils nous cachent;
Et que la vérité par leur pouvoir trompeur
Soit livrée au prestige, et la terre à l'erreur.

Une princesse de l'âge d'Hypermnestre doit-elle s'exprimer ainsi? doit-elle prendre ce ton dogmatique? doit-elle parler du *hasard*, et chercher si *l'ordre* peut être interrompu pour les hommes?

L'auteur a trouvé l'occasion de placer très-heureu-

ment dans cette piece les paroles mémorables d'un de nos rois que les malheurs ne purent jamais décider à manquer à sa foi. Lyncée dit à Danaüs :

Et j'ai cru, si la foi de la terre s'exile,
Que c'est au cœur des rois à lui servir d'asyle.

Hypermnestre est une des tragédies que Lemierre a écrites avec le plus de soin : cet avantage, réuni à l'intérêt pressant qui y regne, fait présumer qu'on la reverra toujours avec plaisir sur le théâtre françois.

FIN DE L'EXAMEN D'HYPERMNESTRE.

LA VEUVE
DU MALABAR,

TRAGÉDIE

DE LEMIERRE,

Représentée pour la premiere fois
le 30 juillet 1770.

Quod genus hoc hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria?

Virg. *Aeneidos, lib.* 1.

AUX MÂNES DE DORAT,

Mort le jour de la premiere représentation de la Veuve du Malabar.

O MON ami, tu meurs! atteinte pressentie!
Mais dans quel jour je la reçoi!
Époque vraiment inouie!
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
Et qui force à parler de soi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie!
Ta derniere pensée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire! *
Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire,
Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine et le plaisir, telle est la loi commune,
S'étoient toujours suivis, précédés tour-à-tour;
Le bonheur pour moi seul est dans le même jour
Etouffé sous mon infortune:
Quelle joie en mon ame eût pu trouver accès?

* « Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il se pourra le succès de « la Veuve du Malabar, cela me fera passer une bonne nuit » : voilà les dernieres paroles de M. Dorat.

Mon laurier... qu'ai-je dit? la tige en est flétrie,
J'en ai vu sortir ton cyprès;
J'ai bu la céleste ambrosie
Dans le vase amer des regrets.
Absent, je te cherchois d'un œil involontaire
A ce spectacle où tu cueillis
La palme du *Célibataire*
En dépit de tes ennemis;
A ce théâtre où le suffrage
De ton esprit, exempt des mouvemens jaloux,
Eût au destin de mon ouvrage
Ajouté des charmes si doux.
Mais tu n'es plus, et de ténebres
J'ai vu couvrir la scene en ces cruels momens;
Au lieu des applaudissemens
Je n'ai plus entendu que des hymnes funebres;
Au lieu de jouir j'ai frémi;
La douleur remplissoit mon ame;
Et des pleurs que peut-être a fait verser mon drame
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Hé! quel mortel, ô Gloire! épris de ton phosphore,
Par la publique voix aux cieux fût-il porté,
Dans les pertes du cœur peut respirer encore
Les parfums de la vanité?
Malheur irréparable! Ami doux et facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras sans cesse à mon cœur attristé:
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorsque, privé de Colardeau,
Tu jetois des fleurs sur sa cendre,

Ah! comme lui dans le tombeau
Tu devois donc sitôt descendre!
Comme lui, jeune encor, dans ta course arrêté,
Objet d'intérêt et d'alarmes;
Tu devois pour les arts, pour la société,
Rouvrir une source de larmes!
Aussi fécond qu'Ovide, et souvent son rival,
En graces où trouver ton maître,
En honnêteté ton égal?
Déja ton nom célebre et si digne de l'être
Ornoit mes vers. Ah! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparoître
Pour t'y montrer dans le cercueil?

ACTEURS.

LANASSA, veuve du Malabar.
FATIME, confidente de la veuve.
LE GRAND BRAMINE.
LE JEUNE BRAMINE.
UN BRAMINE.
LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.
UN OFFICIER FRANÇOIS.
UN OFFICIER INDIEN.
BRAMINES.
PEUPLE INDIEN.
OFFICIERS FRANÇOIS.
SOLDATS.

La scene est dans une ville maritime sur la côte de Malabar.

LA VEUVE DU MALABAR.



Perin del. Gault de St Germain direxit

Lanassa ! — Montalban ! toi, mon Libérateur?

Acte V. Sce. V.

LA VEUVE DU MALABAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND BRAMINE, UN JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Un illustre Indien a terminé sa vie :
Sachez donc si sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas :
C'est un usage saint, inviolable, antique;
Et la religion jointe à la politique
Le maintient jusqu'ici dans ces états divers
Que traversent le Gange et qu'entourent les mers.
Allez; je vous attends. (*le Bramine sort.*)

SCENE II.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Oui, c'est vous dont le zele
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! les Européens accourus vers nos ports
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords,
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville
De leurs coups redoublés ébranlent notre asyle;
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre et ses fureurs
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs!
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes
Que répand dans nos murs le tumulte des armes,
Nous préparons encore un spectacle cruel
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel;
Nous dressons ces bûchers consacrés par l'usage
Qui font du Malabar fumer au loin la plage:
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Eh! ne peut-on sauver la victime nouvelle?
Son époux dans ces lieux n'est point mort auprès d'elle
Elle ne l'a point vu dans ces derniers momens
Si puissans sur notre ame et sur nos sentimens,
Où d'une épouse en pleurs l'époux qui se sépare

Exige de sa foi cette preuve barbare,
Où dans l'illusion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle?
Pensez-vous que, du sang dont on sait qu'elle sort,
Elle puisse à son gré disposer de son sort?
Au nom de son époux sa famille inquiete
L'environne déja pour exiger sa dette;
L'affront dont en vivant elle se couvriroit
Sur ces tristes parens à jamais s'étendroit;
Et de sa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir souillée?
Où seroit son espoir? sans honneur et sans biens,
Devenue et l'esclave et le rebut des siens,
Vile à ses propres yeux dans cet état servile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traîneroit que des jours languissans,
S'abreuveroit de pleurs et mourroit plus long-tems.

LE JEUNE BRAMINE.

Il est vrai; cependant, pour peu qu'on soit sensible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réserve à la femme un si funeste sort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
Les lois même contre elle ont pu fournir ces armes!
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux

Qu'il laisse à ses enfans lorsqu'il ferme les yeux !
Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours sacrés de la maternité.
Eh quoi ! pour honorer la cendre de leur pere
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mere ?

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre humain ?
Observez le tableau des mœurs universelles,
Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles :
L'empereur japonnois descendant chez les morts
Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps ;
Les enfans pour périr ou vivre au choix du pere
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mere ;
Le Massagete immole, et c'est par piété,
Son pere qui languit sous la caducité ;
Le Sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore obtient un parricide ;
Sur les bords du Niger l'homme est mis à l'encan ;
En montant sur le trône on a vu le sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses freres :
Et dans l'Europe même, au centre des lumieres,
Au reste de la terre un honneur étranger
De sang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi l'exemple affreux des coutumes barbares

Autorise et maintient des excès si bizarres;
Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher;
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée
Se présente sans cesse à son ame frappée;
Esclave de l'époux même lorsqu'il n'est plus,
Liée encor des nœuds que la mort a rompus,
Entendez-la crier d'une voix lamentable:
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable?
Hélas! déja le ciel nous impose en naissant
Un tribut de douleurs dont l'homme fut exempt;
Et votre aveugle loi, votre ame injuste et dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la nature,
Et, bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage et la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inoui! quelle erreur te domine!
N'es-tu donc dans le cœur Indien ni Bramine?
La femme naît pour nous, et par un fol égard
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part!
Prends-tu les préjugés des nations profanes?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouémens:
L'appareil des bûchers et leur magnificence
Ne peut appartenir qu'à la fiere opulence;
Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre et près de lui s'endort;

Même dans ces cantons où la loi moins sévere
Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Recule dans les tems, et vois dans l'Inde antique
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque :
Songe au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux
Des veuves de Céteus le combat glorieux :
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,
Tire son droit de mort d'un état si funeste ;
L'autre, du gage même enfermé dans son sein ;
Et celle que la loi force à céder enfin,
Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos lois,
Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix !
Ici tout est extrême : eh ! vois nos solitaires,
Des fakirs, des joghis les tourmens volontaires ;
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu ;
L'un le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
Les autres, se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux ;

Vois sur le haut des monts le bramine en prieres,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupieres;
Quelques uns se jeter au passage des chars,
Écrasés sous la roue et sur la terre épars;
Tous abréger la vie et souffrir sans murmure;
Tous braver la douleur et domter la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, et ne veut être plaint;
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie;
Il la force en tyran d'abandonner la vie.
Pardonnez; j'avois cru qu'exposés aux malheurs,
Sans appeler à nous la mort ni les douleurs,
Ce devoit être assez pour la constance humaine
De supporter les maux que la nature amene.
D'inexplicables lois par de secrets liens
Sur la terre ont uni les maux avec les biens;
Mais de l'insecte à l'homme on peut assez connoître
Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque être;
Les dieux comme immortels, et sur-tout comme heureux,
A tout être sensible ont inspiré ces vœux:
L'homme, l'homme lui seul, dans la nature entiere,
A porté sur lui-même une main meurtriere,
Comme s'il étoit né sous des dieux malfaisans
Dont il dût à jamais repousser les présens.
Ah! la secrete voix de ces êtres augustes
Crie au fond de nos cœurs, Soyez bons, soyez justes;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,

Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons?
Cette haine de soi n'est-elle point coupable?
Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable;
Et le ciel pourroit-il nous avoir fait la loi
D'aimer tous les humains pour ne haïr que soi?

SCENE III.

LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien! qu'avez-vous su? cette veuve fidele
Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle?
A-t-elle enfin promis?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler et se rejoindre à lui:
Ses parens l'entouroient et ne l'ont point quittée;
Mais leur voix ne l'a pas long-tems sollicitée;
De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir;
En apprenant sa perte elle a vu son devoir.
La femme à nos bûchers, fiere ou pusillanime,
Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime:
Celle-ci, sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de sa mort,
Mais aussi sans gémir et sans être abattue,
Paroît à son trépas seulement résolue;

Quoique si jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérois pas moins; et je vois sans surprise,
Sur-tout dans ces momens, sa conduite soumise.
Le siege avance, amis; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés est prêt d'entrer en maître;
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette veuve bientôt se rendra-t-elle au temple?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple:
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir! hélas! que je la plains!
Brillante encor d'attraits et dans la fleur de l'âge,
Ah! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas
Que la nature encor ne redemandoit pas!
Des usages ainsi l'innocence est victime:
Ce n'est point seulement par la haine et le crime
Que la cruauté regne et proscrit le bonheur;
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de lois: la coutume bizarre
A su légitimer l'excès le plus barbare;
Et par un pacte affreux le préjugé hautain

A soumis l'être foible au mortel inhumain.
Pour le bonheur commun ils n'ont point su s'entendre;
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter;
Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires
Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entends une autre voix qui te parle et te crie:
Qu'attends-tu de ce monde? est-ce là ta patrie?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu;
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu:
De Brama dans ce temple entends la voix terrible;
Tu deviens sacrilege, et tu te crois sensible?

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! si dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés;
C'est à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zele qui l'anime;
Cet honneur vous regarde: allez donc aux lieux saints
L'attendre, et suivre en tout mes ordres souverains.
La loi veut, il suffit; courbez-vous devant elle;
Soyez humble du moins, si vous n'êtes fidele.

(*le jeune Bramine sort.*)

SCENE IV.

LE GRAND BRAMINE, UN BRAMINE, UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

Quel sujet si pressant vous amene vers nous?

L'OFFICIER.

L'ordre du gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien! qu'annoncez-vous?

L'OFFICIER.

Il pense et vous prévient qu'il faut que l'on differe
L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire
Du soin plus important de défendre nos murs;
Il croit que ces momens sont déja trop peu sûrs;
D'ailleurs, vous le voyez, ce temple, votre asyle,
S'éleve entre le camp et les murs de la ville;
Du bûcher allumé les feux étincelans
Brilleroient de trop près aux yeux des assiégeans:
Le gouverneur craindroit une cérémonie
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez; dans un moment je vais l'entretenir.

SCENE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux Bramines.*

Attendre, différer ce qu'il faut maintenir !
Quel est donc son dessein? quand on craint la conquête
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprête?
De sa fausse prudence il faut nous défier ;
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoi que dans ce jour le gouverneur propose,
De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause:
Loin que le sacrifice en ces lieux attendu
Pour le siege un moment doive être suspendu,
Ah! n'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices
Qu'il faut à nos guerriers rendre les dieux propices?
Cet usage établi par la nécessité,
Par la religion fut encore adopté,
Et la loi des bûchers une fois rejetée,
Où s'arrêteroit-on? Une coutume ôtée,
L'autre tombe; nos droits les plus saints, les plus chers,
Nos honneurs sont détruits, nos temples sont déserts:
Plus la coutume est dure et plus elle est puissante;
Toujours devant ces lois de mort et d'épouvante
Les peuples étonnés se sont courbés plus bas:
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel respect auroit-on pour le Bramine austere?

Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence et d'erreur;
Mais quand d'autres mortels, imitant sa rigueur,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
Alors le peuple admire, il adore, et frémit;
L'ordre naît, l'encens fume, et l'autel s'affermit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Madame, à quelle loi vous êtes-vous soumise?
Je frémis d'y penser!

LA VEUVE.

Reviens de ta surprise:
Tu naquis dans la Perse et sous un ciel plus doux,
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous;
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre:
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre;
Je n'en puis être exempte; et ces murs, ces rochers,
Sont noircis dès long-tems par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, et vous semblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon époux ne vit plus; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour

Jusque là de la vie éteindre en vous l'amour?
Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible?
Autant que vous l'aimiez s'il vous aimoit, hélas!
Auroit-il exigé?...

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas:
L'honneur est mon tyran, il asservit mon ame:
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme;
Je n'ai point d'autre choix; c'est la loi qu'on nous fit.

FATIME.

Elle est injuste, affreuse.

LA VEUVE.

Elle existe, il suffit.

FATIME.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtriere?
Quelle femme assez foible y céda la premiere,
Et prit sur le bûcher de son barbare époux
Ce parti de douleur embrassé jusqu'à vous?
L'époux traîne à la mort son épouse fidele;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle?
Au-delà du tombeau lui garde-t-il sa foi?
Quel droit de vivre a-t-il que d'avoir fait la loi?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur:
Hélas! j'ai renoncé dès long-tems au bonheur!

Tu vois ma destinée et ma douleur profonde;
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde:
Le veuvage et l'hymen, tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entends-je? ma surprise égale mon effroi.
Eh quoi! dans votre hymen vous n'étiez point heureuse

LA VEUVE.

Non; tu ne connois pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur quel désespoir j'ai lu!
Vous me cachez vos pleurs.

LA VEUVE.

Le ciel n'a pas voulu...

FATIME.

Parlez: quelle douleur trop long-tems renfermée...?

LA VEUVE.

Fatime, il est trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour sinistre, où du Gange abandonnant les ports,
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords!
Vaisseau non moins funeste où le sort qui m'accable
M'offrit pour mon malheur un guerrier trop aimable!
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs;
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs:
Malheureuse! pourquoi dans les mœurs malabares
Tous les Européens nous semblent-ils barbares?
Fatime, ah! que mon pere avec un étranger
Sans violer nos lois n'a-t-il pu m'engager?
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée

A former les liens d'un cruel hyménée?

FATIME.

Grands dieux! Et votre époux vous immole aujourd'hui!
Quoi! vous ne l'aimiez point, et vous mourez pour lui!
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années;
Il dévore en un jour toutes vos destinées:
Votre bûcher, dressé sous cet horrible ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel:
Le sort vous en délivre, et sa faveur est vaine!

LA VEUVE.

Ta plainte l'est bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine:
Mais où vit votre amant?

LA VEUVE.

J'ignore son destin;
Mais je sais qu'il m'aima, qu'il desira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Étouffer un amour que je ne pus éteindre;
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille, et trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas! si j'étois née
Je cessois d'être esclave et d'être infortunée;
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras
M'auroit laissée au moins libre par son trépas;
J'aurois eu quelque espoir, fût-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire;
Et cette illusion, soulageant mon ennui,

M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui tout m'accable et tout me désespere;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chere,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai souffert, et ce que j'ai perdu;
Pour celui que j'aimois lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre:
Je meurs; c'est peu, je meurs dans un affreux tourment
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit, Fatime.
Excuse, époux cruel, excuse ta victime;
Ce cœur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé;
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te suffise, hélas!
Que je te sois fidele au-delà du trépas:
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice
Qui de ma mort peut-être égale le supplice;
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

FATIME.

Après un tel hymen, quel étrange partage!

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage;

J'en ai besoin, Fatime, et n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révele point ce funeste entretien:
Ah! j'atteste le ciel que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie,
Et qu'on m'eût vue alors, perdant tout sans retour,
Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie;
Il ne saura jamais, je meurs dans cet espoir,
Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

FATIME.

Ciel! je vois de ce temple avancer un ministre;
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.

SCENE II.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME, *au jeune bramine.*

Eh bien! qu'annoncez-vous? sans doute le trépas,
Le deuil, et la terreur accompagnent vos pas:
Venez-vous réclamer une affreuse promesse?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse?

LA VEUVE.

Laisse-nous.

SCENE III.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

Je reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels et si peu mérités.
Vous me croyez, madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre chef je parois trop sensible:
Ses regards attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel;
Et devant les objets que les cieux lui retracent
Les peines de ce monde et la pitié s'effacent.
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui:
J'obéis à mon cœur, et quand je le consulte
Je ne crois point trahir mon pays ni mon culte.
Mais sur mes sentimens quel douloureux effort!
C'est moi qui dois, grands dieux! vous conduire à la mort;
Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserois plutôt l'autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?

Est-ce à vous dans ce temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces autels celui qui se destine
Prend-il l'engagement sans l'esprit du bramine?
Ou comment, né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître?
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras?
Faut-il avoir sitôt, pour voir votre misere,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de pere?
Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce temple à peine suis-je entré,
Je trouve donc par-tout un usage sinistre;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le ministre.

LA VEUVE.

Eh! qui vous poursuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier
Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier
Tout enfant nouveau-né dont la levre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile:
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité:
J'allois périr! Où vont mes plaintes importunes?
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô ciel! quelle est la destinée!
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Au tems dont vous parlez un des miens, moins heureux
Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux:
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange
Victime au Malabar, comme lui sur le Gange;
Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frere à son aurore, et moi dans mon printems.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frere, madame, il périt au Bengale!
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly! quel rapport!

LE JEUNE BRAMINE.

C'est là que je suis né.

LA VEUVE.

C'est là que pour souffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanassa fut mon pere.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embrasse et reconnois ton frere!

LA VEUVE.

Toi mon frere! ô surcroît de rigueur dans mon sort!
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort!
Où sommes-nous? ah! dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le ciel se manifeste.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colere céleste!
Ah! cruel, dont le sort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici!

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle est ma misere;
Tu dois vouloir ma mort si tu naquis mon frere.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi, vouloir ton trépas? quel délire! ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Si je le suis, commence à me fermer ton cœur:
Le frere exhorte ici la sœur au sacrifice;
Mon honneur et le tien veulent qu'il s'accomplisse:
Ma famille t'attend autour de mon bûcher;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher:
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare;
Ce qui rapproche ailleurs est ce qui nous sépare;
L'ordre de la nature est renversé pour nous;
Et de frere et de sœur les noms toujours si doux
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous, et veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux sont dessillés: je te dois mon secours;
Je ne connois plus rien que le soin de tes jours.
Que m'importent vos lois? que me fait votre usage?
De tout braver pour toi je me sens le courage.
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels
Qui pour hâter ta mort t'assiegent aux autels;
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante;
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mêlée au cri du sang auroit perdu ses droits!
Si l'homme a sur ces bords renversé la nature,
Rétablissons pour nous la loi qu'il défigure:
Non, ce n'est pas à moi sans doute après mon sort
A devoir respecter des coutumes de mort:
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages
Victime comme toi des barbares usages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'insensibilité:
Je ne suis point ce frere inflexible et barbare
Qu'endurcissent nos mœurs, que la démence égare;
Je suis par la nature un cœur simple entraîné,
Je suis le frere enfin que le ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frere!
Le jour plus desirable, et ma fin plus amere:
Crois qu'il m'en coûte assez dans mes vives douleurs
Pour combattre le sang, ma tendresse, et tes pleurs;

Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoie?
J'appartiens à la mort qui réclame sa proie.
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion;
Changeras-tu l'usage, ou bien l'opinion?
Si j'évite la mort, la honte est mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage;
Plus je te suis, et moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laisser mourir:
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oses-tu m'annoncer?

LA VEUVE.

Viens, suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au ciel de t'avoir retrouvée?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frere en me laissant mon sort.

LE JEUNE BRAMINE.

Cesse d'être ma sœur si ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille

Que la guerre ait fixé le sort de notre ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre enfin te puisse être rendu.

LA VEUVE.

Et si l'Européen succombe sous nos armes,
J'aurai donc laissé voir ma foiblesse et mes larmes?
Et pour en avoir cru ta douleur au hasard
Je n'en mourrois pas moins, et je mourrois trop tard!
Si je tarde d'un jour, je perds mon sacrifice;
Au lieu d'un dévouement ma mort n'est qu'un suppli
J'ai promis en un mot; je ne puis désormais
Sans me déshonorer recourir aux délais,
Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh bien! ma sœur, eh bien! terminons ce débat:
Change de destinée en changeant de climat.
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées,
Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos contrées:
Fuyons l'Inde, et si loin que de féroces lois
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix:
Nous n'avons de tes jours pour ne rendre aucun com
Qu'à mettre l'océan entre nous et la honte;
Contre l'opinion dans des climats plus doux
Il est, si tu le veux, des asyles pour nous;
Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées
Que chez tous les humains la nature a gravées,
Ces vrais devoirs sentis, et non pas convenus,

Immuables par-tout, et par-tout reconnus,
Lois que le ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni le tems ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé!
Comment quitter ces bords? l'univers m'est fermé:
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,
Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
Qu'elle n'y reste infâme; empeche sur ce bord
Que ma famille entiere à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, et jamais consolée,
Dans son propre pays ne se trouve exilée;
Que vengeant mon époux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux;
Et qu'une telle image attachée à ma fuite
Ne me suive par-tout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis, respecte encore une homicide loi,
Crains l'époux comme un dieu prêt à tonner sur toi:
Hélas! moi seul des tiens je t'aime, et je te reste;
Je ne te suis connu que de ce jour funeste;
De l'horreur de ton sort ton frere a beau souffrir,
Non, cruelle! il n'a pas le droit de t'attendrir;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur! le mien est de quitter
Ces profanes autels que je dois détester:
J'y vais rester encor pour te sauver la vie;

Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain
Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCENE IV.

LA VEUVE.

Quel est donc son projet? que va-t-il entreprendre?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre?

SCENE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.
Ah! madame, une treve avec ces étrangers
Arrête le carnage, et suspend les dangers:
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée;
Mais j'en ai plus d'espoir plus la treve est bornée:
Dans nos murs la terreur et le trouble est par-tout,
Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le général françois sans dépouiller l'audace
Avec le gouverneur traite devant la place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plutôt
La ville doit se rendre, ou s'attendre à l'assaut.

Et prête à voir changer la loi qui vous accable
Vous précipiteriez votre fin déplorable!
Vous n'en pouvez douter, madame, vous vivrez
Du moment qu'aux François ces murs seront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse et vous domine?
Sans doute l'entretien de ce jeune bramine
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel?

LA VEUVE.

Ah! tu ne connois pas.... cache bien ce mystere;
Fatime, qui l'eût cru? ce bramine est mon frere:
Oui, je l'ai retrouvé dans ce temple de mort;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances?
De vos autres parens les barbares instances
L'emportent dans ce cœur tristement affermi;
Un frere en vain vous aime!

LA VEUVE.

Hélas! j'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frere,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire;
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur:
Telle est ici ma gloire et cruelle et bizarre
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point assez qu'il me fallût bannir

De mon ame attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma misere
La voix de la nature et les secours d'un frere?

FATIME.

Eh! pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs?
Pourquoi désespérer? tout vous presse de vivre,
La treve qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frere retrouvé; le dirai-je? un espoir
Plus cher à votre cœur et qu'il peut concevoir.
Eh! qui sait dans le camp s'ils n'ont pas connoissance
De cet Européen dont vous pleurez l'absence?

LA VEUVE.

Je saurois son destin!... Dieux! quel espoir m'a lui!
Heureuse Lanassa! tu pourrois aujourd'hui!...
Mon ame en ces momens ouverte à l'espérance,
Chancelle en son dessein, et perd de sa constance:
Moi, je m'immolerois quand pouvant être à moi
Il me conserveroit son amour et sa foi?
Moi, libre désormais d'un funeste hyménée,
Maîtresse de ma vie et de ma destinée?...
Fatime, où m'égaré-je? ai-je donc oublié?...
Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié!
A quel espoir trompeur ton zele me rappelle!
Tu veux me consoler, tu m'accables, cruelle!
L'inexorable honneur tient mon cœur engagé;
Pour être suspendu mon sort n'est point changé.

Respecte en ces momens ma constance, ma gloire,
Ma résolution; enfin laisse-moi croire,
Assure-moi plutôt que ce jeune François
A mon amour, à moi fut ravi pour jamais;
Épargne-moi le trouble où son seul nom me jette:
Qu'il ignore mon sort, et je meurs satisfaite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

La treve que je viens d'accorder à la ville
A nos guerriers ici laisse un accès facile;
Hors des murs ce parvis et ce temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux partis:
La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte,
Et la guerre a des lois que par-tout on respecte.

L'OFFICIER.

Je sais que de ce temple à Brama consacré
L'honneur a fait pour nous un asyle assuré;
Mais par le gouverneur la treve demandée
Seulement pour un jour lui vient d'être accordée...
Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou François, victimes du carnage,

Sans sépulture encor sur ce triste rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la treve un terme aussi prochain,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
Je sers les assiégés, et pour eux je profite
Des extrémités même où leur ville est réduite:
Déja de trop de sang ce rivage est baigné;
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelque avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret cependant je vois ce peuple entier
En esclave asservi par le bramine altier;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte:
Je les ai rassurés; ils ont su que mon roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi;
Qu'il n'est rien dans leurs lois qu'il veuille qu'on renverse,
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
Qu'un port où ses vaisseaux partis pour l'Indostan
Puissent se reposer sur le vaste océan.
Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amene;
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne;
Que trois ans sont passés depuis qu'en ces climats
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austere,
Je la vis quelquefois de l'aveu de son pere;
Que je lui plus; qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouser un jour;

Que je vis vers moi seul sa jeune ame entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hyménée;
Qu'en France rappelé par les lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens;
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise
Par qui cette cité nous doit être soumise,
Ce fut encore, ami, pour revoir un séjour
Où j'étois en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter; cours, informe-toi d'elle:
Son nom est Lanassa; j'attends tout de ton zele.

L'OFFICIER.

Mais au sein de ces murs il faudroit pénétrer;
Par les lois de la guerre on n'y sauroit entrer:
Comment puis-je savoir?...

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la ville
Tu peux t'en informer, et c'est un soin facile;
Va, ne perds point de tems pour en être éclairci:
Il suffira pour toi de la nommer ici;
La caste dont elle est dans l'Inde est la premiere,
Et met avec son nom ses destins en lumiere.

(*l'officier sort.*)

SCENE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.

Toi que le ciel dérobe encore à mes regards,

Ma chere Lanassa ! vis-tu dans ces remparts ?
As-tu pu rester libre ? un cruel hyménée
Sous son joug malgré toi t'auroit-il enchaînée ?
Pardonne, ô mon pays ! si je donne en ce jour
Parmi les soins guerriers un moment à l'amour ;
Pardonne, Lanassa, si, troublant ton asyle,
Je viens porter la flamme et le fer dans ta ville !
Plains-moi sans me haïr ; les ordres de mon roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

Hé bien ! quel est son sort, et que viens-tu me dire ?
Sais-tu si Lanassa ?...

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter ?

L'OFFICIER.

Un spectacle d'horreur,
Que du cruel bramine apprête la fureur ;
Le peuple dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

LE GÉNÉRAL.

Comment? explique-toi, parle.

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez-vous? dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une veuve, au gré de leur féroce attente,
Dans des feux dévorans va se plonger vivante:
La coutume l'ordonne et soutient sa vertu;
Elle suit son époux...

LE GÉNÉRAL.

Ah dieu! que me dis-tu?

L'OFFICIER.

Dans le temple déja la victime est entrée:
Cette cérémonie effroyable et sacrée
Est une fête aux yeux de ce peuple insensé
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé;
Les riches ornemens dont la veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or et les diamans, les perles, les rubis
Dont le pompeux éclat releve ses habits,
Offrande à ces autels, et butin du bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine:
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme et de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la religion consacre leur furie!
Nous pourrions, nous François, souffrir leur barbarie?
Elle iroit à la mort, et j'en serois témoin?

L'OFFICIER.

Pardonnez si, par vous chargé d'un autre soin...

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle ;
Ces momens sont trop chers, sont trop sacrés pour elle.
De ma défense, ami, l'infortune a besoin :
Voler à son secours, voilà mon premier soin ;
Et j'atteste le ciel et ce cœur qui m'anime
Que je vais tout tenter pour sauver la victime :
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Eh! que prétendez vous?
Que pouvons-nous pour elle, et quels droits avons-nous?
Comment du fanatisme écarter les injures?

SCENE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses bramines*, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GRAND BRAMINE.

Superbe Européen, quels sont donc ces murmures?
De l'époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne sacrifice est presque suspendu!
Au mépris de la treve on répand des alarmes ;
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes!
Sans respect pour le temple, en ce parvis sacré

En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je les reconnois au vœu qui les enflamme !

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre ?

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.

(*à l'officier françois.*)

Cours, suspends en mon nom les transports des Franç
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Barbare ! il est donc vrai ? ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité !
C'est toi qui les maintiens par ton autorité !
Des temples protecteurs les enceintes tranquilles
Aux malheureux mortels doivent servir d'asyles;
Les ministres des cieux sont des anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits;
C'est par l'heureux emploi de consoler la terre
Qu'ils honorent le temple et leur saint ministere,

Et que le sacerdoce auguste et respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité:
Et toi, honte des dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le ciel que des mains malfaisantes,
Tu fais des cruautés une loi de l'état,
Et l'apanage affreux de ton pontificat!
C'est au pied des autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consument;
Des prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux!
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux!
Ainsi donc d'un œil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme;
Ton oreille entendra les cris de sa douleur!
Je ne la connois point, je connois son malheur,
Je connois la pitié; mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible:
Dans l'excès des tourmens elle est prête à périr;
Contre vos mœurs et toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité:
Montalban sur ces bords fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle est donc ton audace?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi, comme organe des cieux,
Comme un prêtre, un mortel inspiré par ses dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes dieux t'exciteroient à tant de barbarie !

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli
Sur des siecles sans nombre un usage établi ?
Crois-tu déraciner de ta main foible et fiere
Cet antique cyprès qui couvre l'Inde entiere ?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort sera vain ;
Le tems autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur : plus l'usage est antique,
Plus il est tems qu'il cesse, et plus, cœur fanatique,
Tu devrois commencer à sentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
Barbare ! de quel nom faut-il que je te nomme ?
Toi prêtre ! toi bramine ! et tu n'es pas même homme !
La douce humanité, plus instinct que vertu,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tû,
Né dans nous, avec nous, et l'ame de notre être,

Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître!
De quel souffle en naissant fus-tu donc animé?
Quel monstre ou quel rocher dans ses flancs t'a formé?
Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes!
De l'attendrissement jamais senti les charmes!
Il m'a fallu venir sûr ces bords révoltans
Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissans.
Je te rends grace, ô ciel! dont la voix tutélaire
M'appeloit dans ce temple ou plutôt ce repaire!
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains,
Vos infâmes bûchers par moi seront éteints!

LE GRAND BRAMINE.

Eteindras-tu l'amour? éteindras-tu le zele,
Le courage fondé sur la base immortelle
De la religion qui confond dans ces lieux
Le respect de l'époux et le respect des dieux?
Un généreux amour, conservé dans les ames,
De la mort parmi nous fait triompher les femmes;
Si de ce dévouement leur grand cœur est jaloux,
Crois-tu que nous soyons plus indulgens pour nous?
Sais-tu pourquoi je suis le premier des bramines?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines;
J'ai déchiré ce sein de blessures couvert;
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai souffert.
Quant à la loi cruelle où la veuve est soumise,
Autant que la raison l'équité l'autorise:
Les femmes autrefois, ne l'as-tu point appris?
Hâtoient par le poison la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non, je ne te crois pas; ces épouses fatales
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles:
Le crime sur la terre est toujours étranger;
Comme tous les fléaux il n'est que passager;
C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empar
La femme est moins cruelle, et toi seul es barbare.
Écoute : vos bûchers, vos spectacles d'horreur
N'ont que trop justement excité ma fureur;
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre
De l'indignation je n'ai pu me défendre;
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups
Peut-être vont tomber, et la ville être à nous:
Prends un peu de nos mœurs. Si tu n'es pas sensible
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux:
De celles qu'opprimoit votre loi meurtriere
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernier
Que dis-je? applaudis-toi quand je lui tends la main
Laisse là ta coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un pere, un frere? eh bien! de la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure:

A leur exemple ici sois donc moins effrayé;
Ils domtent la nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran! je vois trop que ton ame inflexible
A toute émotion veut être inaccessible;
e vois trop dans ce temple ouvert au préjugé
Ton endurcissement en système érigé:
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractere,
Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire;
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne sauroit employer pour un plus digne usage;
Je jure dans ce temple où tu répands l'effroi
De sauver la victime et d'abolir ta loi.

SCENE VI.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE, UN BRAMINE.

UN BRAMINE.

La veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée;
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!
Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie;
Oui, dès ce moment même il faut que je la voie.

LE GRAND BRAMINE.

Modere ce transport, et quitte cet espoir;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir:
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle;
Et, dans la solitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des soins religieux
Dérobent même encor sa présence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point; malgré ton artifice
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe foible, ah! tu ne sais donc pas
Combien il nous est cher et dans tous les climats!
Nos chevaliers françois, remplis du même zele,
Mille fois en champ clos vengerent sa querelle;
Même sans le lien des amoureux penchans
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout tems.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'est où je t'arrête; oui, c'est sa gloire même
Qui de mourir ici lui fait la loi suprême:
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit
Pour l'intérêt de vivre elle en perde le droit?
Elle a promis sa mort; la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son ame et rien sur sa promesse:
Loin de plaindre son sort, admire son grand cœur;

Ne le soupçonne point de foiblesse ou d'erreur :
L'honneur engage enfin cette épouse fidele ;
Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCENE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

L'OFFICIER.

J'accours vers vous, seigneur ; ah ! savez-vous les vœux,
Les soins du gouverneur et ses complots affreux ?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER.

O superstition ! l'Indien fanatique
Ne demandoit la treve en ces funestes lieux
Que pour favoriser un spectacle odieux,
Pour laisser au bramine impunément barbare
Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprêtois ce triomphe au bramine endurci !
Pour la faire périr on me jouoit ainsi !
Ah ! d'indignation tout mon cœur se souleve.
Retournons vers mon camp, et que la guerre acheve
De purger ces climats d'un peuple aussi pervers ;
Allons : les perdre, amis, c'est servir l'univers...
Mais la treve subsiste, et ma foi n'est point vaine ;

L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa loi tyrannique accable en même tems
L'innocence qui souffre et moi qui la défends.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure;
Que je veuille être humain, il faut être parjure;
Que dis-je? exterminer cette triste cité,
Tout un peuple, est-ce là servir l'humanité?
Non : du lâche bramine et de son artifice
J'ai peine à croire encor le gouverneur complice,
De tant de perfidie il n'a pu se noircir;
Près de lui sans tarder courons nous éclaircir;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime:
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, et prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux, et montrons-nous François.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, *vêtue de lin.*

Voila donc mon destin ! voilà donc mon partage !
J'acheverai de vivre à la fleur de mon âge !
Le ciel me rend un frere, et c'est dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassemens,
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce ;
La nature m'attire et l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme et m'accable à son tour ;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrete flamme,
Ce profond sentiment qui maîtrise mon ame,
Et, la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain.
Il semble à mes douleurs que sa rigueur extrême
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime ;
Il a fait tous mes maux, et je dois aujourd'hui
Paroître heureuse encor de m'immoler pour lui.

Ma destinée entiere est-elle assez cruelle?
O toi que j'adorai, toi qu'en vain je rappelle,
Toi, dont le souvenir si cher à mon amour
M'aida dans mes ennuis à supporter le jour,
De tout ce que j'aimois sans retour séparée,
Par ta fatale absence au désespoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi!

SCENE II.

LA VEUVE, LE GRAND BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

La parole, madame, à vos parens donnée
Ne laisse aucun retour à votre ame enchaînée;
Au sang dont vous sortez votre vertu répond;
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front
Vous chérissez sans doute une promesse austere
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre:
Votre ame a déja pris dans ces devoirs pressans
Un courage au-dessus des révoltes des sens;
Elle s'élance aux cieux où, pure et sans mélange,
Sa source fut cachée avec celle du Gange:
Si vous quittez la vie et ses vaines douceurs,
Vous honorez nos lois, vous consacrez nos moeurs,
Vous en raffermissez les profondes racines,
Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes,

Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers,
Du bûcher vous régnez jusque sur les enfers;
Et si pour expier jusqu'aux moindres souillures
Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachete, et votre dévouement
En un bonheur sans fin va changer son tourment.
C'est peu de joindre ici votre image aux statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues;
Tandis que votre nom sur la terre vivra,
Du pays Malabare aux sommets d'Eswara,
Dans des astres sereins vous rejoindrez ces veuves
Qui de la foi promise ont su donner ces preuves,
Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans savoir par quels biens un dieu juste répare
Les horreurs de la mort que la loi me prépare,
Et sans vouloir chercher par un soin superflu
Quel sera mon destin dans un monde inconnu,
Je me sacrifierai puisqu'enfin tout l'exige,
La loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je?
Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur:
Je ne reproche aux dieux que leur trop de rigueur.
Hélas! en prononçant ma sentence mortelle
Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi
En charger la nature et non pas votre loi.
J'aurois pu différer d'un an mon sacrifice;

Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice;
J'ai craint que l'on n'osât sur ce retardement
Du refus de mourir m'accuser un moment:
Et puisque dans mon cœur j'étois déterminée
A subir cette mort où je suis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abyme,
C'est d'être de l'honneur la derniere victime,
Et que l'humanité, dont il blesse les lois,
Reprenne en ces climats son empire et ses droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter? qu'avez-vous dit, madame?
Etouffez un tel vœu dans le fond de votre ame:
L'humanité! foiblesse, impuissance du bien,
Des mortels corrompus chimérique lien!
Ce vœu trop indiscret dont votre ame est séduite
De votre sacrifice affoiblit le mérite:
Mais je vous connois mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits;
Ces fiers Européens jusqu'en nos esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche systême;
Mais plus ces étrangers nous infectant d'erreurs
Veulent nous inspirer leur doctrine et leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes
Combattre et repousser de funestes maximes:
D'une ame haute et ferme au-dessus de son sort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.

Songez en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCENE III.

LA VEUVE.

Où fuir? où me sauver d'un horrible trépas?
La flamme me poursuit, je la vois sous mes pas,
Je la sens... Que de maux avant de cesser d'être!
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître!

SCENE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'accours vers toi, ma sœur; tu vas changer de sort;
Connois mon espérance et renonce à la mort.
Du chef des assiégeans la généreuse envie
Auprès du gouverneur hautement t'a servie:
Tu vivras, il l'exige; un dieu consolateur
De ce vaillant guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, l'humanité seule et l'inspire et l'anime:
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,

Son indignation éclatoit devant nous!
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une sœur ou sauver une amante.
A de si beaux transports je brûlois d'applaudir;
Mais aux yeux du Bramine à ce point m'enhardir,
C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paroître inhumain!
Hélas! l'Européen, ne pouvant me connoître,
Me voyoit du même œil qu'il voyoit le grand-prêtre!
Ah! combien j'en souffrois! Il court au gouverneur;
A te sauver la vie il a mis son honneur,
Et, sans tes surveillans, dans sa fureur extrême
Il viendroit en ces lieux t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah! détourne ses pas: tu connois trop la loi,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi;
Les yeux d'un étranger souilleroient la victime,
De sa seule présence on me feroit un crime.
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagere le sien:
Il a pris ma défense, il suivoit dans son zele
Un premier mouvement de pitié naturelle;
Mais cet Européen envoyé par son roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi?
Peut-il prendre ma cause et ne pas me connoître?

(à part.)

D'ailleurs puis-je accepter? Un seul mortel peut-être...

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'instant, te dis-je, où pour l'humanité
Des lois de l'honneur même il se fût écarté;
Oui, prêt à tout oser, prêt à rompre la treve,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'éleve:
Aux transports vertueux de sa noble fureur
Je prenois l'Inde entiere et nos lois en horreur.

SCENE V.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

Vous n'avez point, madame, à craindre la présence
Du chef des assiégeans qui prend votre défense;
Et n'ayant pu vous voir ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer.
Mais contre la rigueur d'un usage barbare
Trop hautement pour vous ce guerrier se déclare.
Ce héros dans ces lieux n'est point en sûreté:
J'ai vu le fanatisme et ce peuple irrité;
Le Bramine, jaloux de garder sa victime,
Contre cet étranger lui-même les anime;
Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
L'ennemi de nos lois, l'ennemi de nos dieux:

Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.
(*au jeune Bramine.*)
Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente;
Ou les soins du guerrier qui vous sert aujourd'hui,
Peut-être, vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Eh quoi! malgré la treve, il périroit, Fatime!
J'ai trop tardé sans doute à livrer la victime;
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O ciel! qu'allez-vous faire?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le souffrirois!

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expose;
Il peut perdre la vie, et j'en serois la cause;
Je crains pour moi l'appui qu'il daigne me prêter:
Quel que soit son secours, je n'en puis profiter.
Mais si je me dérobe aux soins de son courage,
Je dois le garantir d'un peuple qui l'outrage,
De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entre eux et lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien: ma sœur, consens à vivre,
Et ce peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux, et je cours à la mort
Autant pour le sauver que pour remplir mon sort;

On ne me verra point en prolongeant ma vie
Favoriser moi-même une aveugle furie:
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien;
Je vole à son secours comme il voloit au mien.

SCENE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne l'abandonnez pas. Pour chercher le grand-prêtre
Le général françois ici va reparoître;
J'attendrai ce guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur et pour lui.
(*Fatime sort.*)

SCENE VII.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes!
Héroïque mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter!

SCENE VIII.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur, où courez-vous? je mérite peut-être...

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le chef des tiens, c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! je differe d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé?
De toi, tout m'est suspect, et jusqu'à la pitié;
Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, seigneur, que mon cœur vous révele

Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle :
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir ;
Je le veux plus que vous et puis vous y servir.
Connoissez en un mot toute ma destinée ;
J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur ! elle ?

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! dieu ! s'il est ainsi,
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je sais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frere engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grace, avec les miens ;
Non, je sais mieux du sang respecter les liens :
Ma sœur prête à périr par des lois inhumaines...
Sur un bûcher ! ah dieux ! son sang crie en mes veines !
Pour un objet si cher je pourrai tout braver :
Je suis Européen dès qu'il faut la sauver ;
Attendez tout de moi, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue ;
Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché;
A son cruel devoir son cœur est attaché;
Devoir d'autant plus dur à son ame asservie
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie
N'étoit point le lien que son cœur eût choisi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit d'un lâche effroi saisi
Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle?
A la mort d'une amante il n'ose mettre obstacle?
Son sort me touche, moi qui lui suis étranger;
Comme homme seulement je viens la protéger;
Le lâche! que fait-il? qu'est-ce qu'il appréhende?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le ciel l'a retenu :
Mais qu'avec mes destins mon cœur vous soit connu;
Autant que je le puis je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la nature;
Loin d'exhorter ma sœur a subir le trépas,
C'est moi qui vous cherchois, c'est moi qui sur vos pas
Venois me joindre à vous pour lui sauver la vie:
J'ai tout tenté près d'elle, et ne l'ai point fléchie;
Mais je suis trop heureux dans ces momens d'effroi
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi;
Vous êtes né sensible, et le ciel nous ordonne
De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne:
Arrachons Lanassa...

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé !
Quel nom !

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, seigneur, vous est donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa la victime !

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous est connue ?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue !
Et j'ignorois mes maux, et je venois si loin
Pour être de sa mort l'infortuné témoin !
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur...

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'instant même :
Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez ? qui ? vous ?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas...
Et la treve interdit, seigneur, la force ouverte ;
Oui, ce seroit courir vous-même à votre perte :
N'allons point rendre vains par d'aveugles transports

Les prodiges qu'un dieu fait pour nous sur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! que peux-tu pour elle en ce péril extrême?

LE JEUNE BRAMINE.

Il est un souterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des lois;
Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente
Où doit s'ensevelir la victime innocente,
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la treve expire et le meurtre la suit:
Si le Bramine altier presse le sacrifice,
Au défaut de la force employons l'artifice;
Moi du sein de ce temple, avec vous au dehors,
Le ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près et si loin d'elle! ah! chaque instant me tue!
Je frissonne d'horreur; mon oreille éperdue
Dans des feux dévorans croit entendre ses cris!

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! seigneur, commandez encore à vos esprits:
Redoutez aujourd'hui ce zele fanatique
D'où sortiroit bientôt la révolte publique:
Avec nous dans ce temple on sait votre entretien;
Les esprits soulevés n'écouteroient plus rien;
Pour sauver Lanassa, quelque soin que je prisse,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice:
Regagnez votre camp pour Lanassa, pour vous;

Dérobez-vous sur-tout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! je veux t'en croire et suis sans-défiance;
Mais de ton zele ici pour premiere assurance,
Viens donc chez le grand-prêtre abjurer devant moi
Le ministere affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous ? non, non ; il me faut au contraire
Feindre encor de garder ce fatal ministere ;
Il seroit aussitôt remis en d'autres mains:
Le délai nous sert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cede à tes raisons ; ton zele me rassure:
Je servirai l'amour ; cours servir la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur me résistoit; mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le grand-prêtre s'avance; adieu, seigneur: je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble:
Adieu ; comptez sur moi.

SCENE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Vas-tu donc la chercher?

Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher?

LE GRAND BRAMINE.

Profane, crois-tu donc que sa vertu constante...

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain retardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que son sort et même ses souhaits...

LE GÉNÉRAL.

Son sort d'elle et de toi dépend moins que jamais.
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime:
Tu ne connoissois pas le prix de la victime,
Cruel! tu l'apprendras. Engagé par ma foi,
De la treve en ces lieux je respecte la loi;
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Épargne la victime, ou je vais tout enfreindre;
Aux transports violens où tu me vois livré
Crois que tout est possible et que rien n'est sacré.
J'aurai les yeux par-tout; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel! tous les tiens, tes autels, tes idoles,
Je n'épargnerai rien; mon bras pour elle armé
Sauvera tout son sexe avec elle opprimé;
Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre
Je l'enleve au travers de cette ville en cendre;
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton temple exista.

SCENE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Quel est donc cet excès de démence et de rage !
Jusqu'au pied des autels l'insolent nous outrage :
De la religion il attaque les droits ;
Pour sauver la victime il veut changer nos lois !
Ne perdons point de tems, écartons la tempête ;
Que dis-je ? l'écarter ; tournons-la sur sa tête ;
Et par sa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos usages, nos lois, et ce temple, et l'état.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le parvis de la pagode des Bramines, entouré de rochers; un bûcher est dressé au milieu de la place: on voit au loin la mer.

SCENE PREMIERE.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

Où portez-vous vos pas, et quel soin vous anime?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime!
Vous avez cette nuit entendu vers le fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le port;
Des traîtres, corrompus par les dons du Bramine,
Sur la flotte ont porté la flamme et la ruine,
Et du camp aux vaisseaux volant à leur secours,
Leur chef dans ce désastre a terminé ses jours;
L'escadre européenne à demi consumée
De ses tristes débris laisse la mer semée,

Et sur quelques vaisseaux tout le camp remonté
D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

FATIME.

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet évènement voyez déja la suite;
Le bûcher est dressé.

FATIME.

Quel spectacle d'horreur!

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma sœur;
Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de sa mort le ministre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment...

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiete
M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
Tant elle a craint mon zele, et sur-tout les secours
De cet Européen qui protégeoit ses jours.
Courez vers elle encor, portez-lui la priere,
La résolution, le désespoir d'un frere;
Fatime, assurez-la que, de tout mon effort,
Aux yeux du peuple entier j'empêcherai sa mort.

SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE.

Dans un si beau dessein cet étranger succombe!
Ma déplorable sœur dans l'abyme retombe !
J'espérois que son cœur, qui me brave aujourd'hui
Balanceroit au moins entre la mort et lui :
Cruelle ! avec transport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre ;
Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un secours que le ciel rend si vain !

SCENE III.

LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE,
PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.
Peuples, soyez en paix, c'est moi qui vous délivre
De ces Européens ardens à vous poursuivre;
Une fois dans la ville entrés victorieux,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chassoient nos dieux
Pour mieux exécuter le dessein que j'acheve
J'ai devancé l'instant qui terminoit la treve ;
Mais si j'étois réduit à cette extrémité,

J'accordois la justice et la nécessité :
Voyez nos citoyens immolés sur ces rives;
C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge et vous sert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine
Au premier bruit semé que d'une main hautaine
Le chef des assiégeans prétendoit arracher
Une fidele veuve aux honneurs du bûcher;
Brama, qui la protege et dont l'Inde est chérie,
Raffermit la coutume en sauvant la patrie;
Il repousse par moi d'audacieux mortels;
Il conserve vos murs, et venge vos autels.

(*au jeune Bramine.*)

C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui? moi? qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je coure la chercher?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher?
Tu violes la treve et ces lois mutuelles,
Ce droit des nations au fort de leurs querelles,
Et, lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrois me paroître un dieu libérateur!
Ah! lorsque ta fureur et ta haine couverte
Du chef de ces François précipite la perte,
Connois-moi tout entier, et sache qu'aujourd'hui
Pour sauver Lanassa je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entends-je? tu formois une trame si noire,
Et m'oses insulter? toi, traître !

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire:
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'autel;
Je l'étois pour sauver d'une mort effroyable
Un sexe infortuné que ta coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié;
Tu livrois ton pays!

LE JEUNE BRAMINE.

J'en sauvois la moitié,
La moitié la plus foible et la plus malheureuse;
Celle que poursuivoit une loi monstrueuse;
Celle qu'en tous les tems d'un si cruel accord
Notre sexe opprima par le droit du plus fort;
Celle pourtant qu'on voit, à nos destins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Par-tout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphême ! outrage inconcevable!
Brama ne tonne point sur ta tête coupable?

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne sais pas encor ce que j'osois ici,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci;

En sauvant Lanassa je servois la nature;
La victime est ma sœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure!

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un usage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux!

LE GRAND BRAMINE.

De nos lois, de nos mœurs tu te faisois le juge;
Tu veux sa honte! un frere!

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge,
Qui brûle de sortir et pour jamais d'un lieu
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.
Oui, barbare, à la mort j'ai voulu la soustraire:
Pour la sacrifier je ne suis point son frere;
Je le suis pour l'aimer, pour être son soutien:
Le ciel me fit un cœur bien différent du tien.
Périsse sur ces bords ta coutume cruelle;
Je connois la nature et je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE.

(*à un Bramine.*) (*au jeune Bramine.*)
Amenez la victime; un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire
C'est d'avoir accepté ce fatal ministere,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté;

Je rougis du respect que je t'avois porté,
De mon humble réserve, et des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos lois, vos solennels forfaits :
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon ame endurcie;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte, et mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie! Ah! Lanassa, condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.
Arrêtez, inhumains qui formez son cortege!
Et par ma foible voix quand le ciel la protege,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas;
Devez-vous plus qu'un frere exiger son trépas?

SCENE IV.

LA VEUVE, *suivie de ses parens*, LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, PEUPLE INDIEN.

LA VEUVE, *égarée*.

Où suis-je? où vais-je? dieux! autour de moi tout change

Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange?
Quel fantôme voilé, ciel! je vois s'approcher!...
Fuyons! il me saisit, il m'entraîne au bûcher;
Il se découvre: arrête, époux impitoyable!

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un guerrier secourable,
Ton appui, ce héros...

LE GRAND BRAMINE.

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoït t'arracher...

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous?

LE GRAND BRAMINE.

D'un chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenseur, d'un guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un guerrier! eh! pourquoi m'offroit-il son secours?
Pour qui s'empressoit-il de conserver mes jours?
Quel est-il ce héros si généreux, si tendre,
Qui ne me connoît pas et qui m'ose défendre,
Que mes malheurs ici touchent si puissamment?
Les François ont-ils tous le cœur de mon amant?

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous? qu'avez-vous osé dire?
Ne sortirez-vous point de ce honteux délire?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer;

Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! tu dois le pleurer !

LA VEUVE.

Le pleurer ! eh, qui donc? ô douleur qui me tue!

LE JEUNE BRAMINE.

Il est mort pour toi seule et presque sous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux, je ne sens plus d'effroi;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi:
A l'aspect du bûcher dont je serai la proie
Le désespoir me donne une sorte de joie;
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle! Ah! quel horrible instant!
Ton frere est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur !

LA VEUVE.

Laisse-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie?

(*les Bramines la séparent de son frere, et elle monte sur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénetre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands dieux?

LE GRAND BRAMINE.

O revers!

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur!

SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *à la tête de ses troupes*, LA VEUVE, *suivie de ses parens*, LE GRAND BRAMINE, LE JEUNE BRAMINE, PEUPLE INDIEN.

LE GÉNÉRAL, *montant sur le bûcher.*

Lanassa dans la flamme!

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant!

LE GÉNÉRAL, *enlevant Lanassa.*

Courons! vivez, madame.

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur!
Lanassa!

LA VEUVE, *jetant un cri de surprise et de joie dans les bras du Général françois avant de le nommer.*

Montalban! toi, mon libérateur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'est vous, seigneur, c'est vous, double faveur célest
Vous vivez, je vous vois, grands dieux! qui l'auroit cru

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru;
Un golfe abandonné nous a servi d'asyle;
Et par le souterrain nous entrons dans la ville
Tandis qu'une autre troupe est maîtresse du fort.
Ciel! un moment plus tard quel eût été mon sort!
Ainsi l'obscur sentier que, dit-on, l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au supplice,
En un même dessein, ici plus noblement
Sert mon roi, les François, ton frere, et ton amant.
Trop heureux sur ces bords d'employer la surpris
Pour épargner le sang dans la place soumise!

(*au grand Bramine.*)

Toi, dont le ciel confond les complots et les vœux;
J'ai su de ta fureur l'emportement honteux:
Ton crime étoit d'un lâche, et n'a rien qui m'étonne;

Mais François je l'oublie, et vainqueur je pardonne:
Je te laisse le jour même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCENE VI.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE, OFFICIERS FRANÇOIS, LE PEUPLE INDIEN, SOLDATS, PARENS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'étoit vous, Montalban, qui preniez ma défense!
C'étoit vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la présence!
Pour sauver Lanassa quel dieu vous a sauvé?
Ah! le jour m'est plus cher par vos mains conservé!
De quel prix me doit être et ma vie et la vôtre!
Je vivrois moins heureuse à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de la mort,
Et le ciel vous devoit la faveur éclatante
De retrouver en elle et sauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban!

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoissance entre ton frere et moi.

Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices:
Des faveurs de mon roi recevez pour prémices
L'entiere extinction d'un usage inhumain;
Louis pour l'abolir s'est servi de ma main:
En se montrant sensible autant qu'il est né juste,
La splendeur de son regne en devient plus auguste.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence, et lui l'humanité.

FIN DE LA VEUVE DU MALABAR.

EXAMEN

DE LA VEUVE DU MALABAR.

CETTE tragédie porte pour double titre l'*Empire des coutumes*, comme le Mahomet de M. de Voltaire prend pour titre premier le *Fanatisme*. On n'auroit jamais pu persuader aux écrivains du siecle de Louis XIV qu'on feroit des tragédies du Fanatisme et de l'Empire des coutumes; comme on ne croyoit point alors que le théâtre fût l'école des mœurs, on n'avoit pas poussé la manie sentencieuse jusqu'à mettre de la morale sur les affiches de spectacles. Laissons le Fanatisme de M. de Voltaire, et cherchons dans l'Empire des coutumes jusqu'à quel point il est possible de fonder une tragédie sur une abstraction.

Si le motif qui porte la veuve à s'immoler sur le tombeau de son mari étoit déterminé; s'il tenoit à l'exaltation que la religion inspire souvent dans l'Inde, et que cette exaltation fût balancée par un amour violent, il y auroit combat dans le cœur de cette femme, et conséquemment elle seroit dans une situation dramatique; mais tous ses desirs sont aussi vagues que ses opinions: un certain respect humain la pousse sur le bûcher sans qu'elle soit bien convaincue qu'elle fait une action louable; tantôt elle ne veut pas qu'on se permette devant elle la moindre réflexion sur son sort, tantôt elle crie à la barbarie, à la superstition;

et l'indécision de son caractere indique suffisamment l'embarras de l'auteur. Il avoit besoin de *fanatiques* et de *philosophes* pour faire des tirades et des amplifications; mais ayant mis tout son fanatisme dans le grand Bramine, toute sa philosophie dans le jeune Bramine et le Général françois, il a été contraint de rendre la Veuve neutre; situation assez singuliere pour le principal personnage d'une action dramatique.

La loi du bûcher, comme dit souvent Lemierre dans sa piece, c'est-à-dire l'usage de se brûler sur le bûcher d'un époux n'est point une coutume générale dans le Malabar. Avant de consulter les livres il faut d'abord consulter le bon sens, qui nous apprendra que s'il y avoit un pays où toutes les femmes suivissent leurs époux au tombeau, tandis que les époux n'y suivroient point leurs femmes, il y auroit bientôt dans cette contrée une inégalité telle dans la population des deux sexes que la coutume tomberoit en désuétude. La loi du bûcher n'est point une loi : voici la traduction littérale de l'article du code des Gentoux sur lequel un pareil usage est appuyé : « Il est *convenable* qu'une femme « se brûle sur le corps de son mari; chaque femme qui « se brûle ainsi restera avec lui dans le paradis trente- « cinq millions d'années : si elle ne se brûle pas, *il faut* « qu'elle conserve une chasteté inviolable; et alors elle « ira en paradis; sinon elle ira en enfer ». On voit que l'observation de chasteté est d'obligation rigoureuse pour les veuves, et que la mort sur le bûcher n'est qu'une affaire de décence : il est permis de croire que l'obligation est plus généralement reçue que l'invi-

tation; aussi, dans l'espace de dix ans, les Anglois ne citent-ils que deux femmes qui aient accompagné leurs époux chez les morts. C'est beaucoup trop sans doute; mais l'empire des sens est si violent dans ces contrées voluptueuses, qu'il est raisonnable de penser que le bûcher paroît moins effrayant à quelques femmes que l'obligation religieuse de vivre dans la solitude du veuvage. On sait qu'à l'époque où les seconds mariages n'étoient point interdits, les Indiennes avoient la réputation d'avancer le trépas de l'époux incommode qui les empêchoit de passer à de nouvelles noces aussi vîte qu'elles le desiroient. Les peuples de ces contrées, pour qui le sang du plus vil animal est sacré, qui poussent la douceur jusqu'à la mollesse, n'ont pu être portés à la cruauté contre eux-mêmes que par des motifs fort extraordinaires: ces motifs étant inconnus pour nous, il paroîtra toujours contre le bon sens de vouloir les juger avec notre philosophie; car c'est aussi un préjugé que de soumettre tous les peuples à la raison d'un seul.

Si la Veuve du Malabar, qui n'aime ni la vie ni la mort, avoit un souvenir vif de l'amour que lui a inspiré Montalban, si ce souvenir étoit appuyé sur des espérances possibles, elle seroit moins monotone; si elle le voyoit au troisieme acte, si du moins elle apprenoit son retour, enfin si elle savoit son amant aussi près d'elle que le bûcher, sa situation deviendroit dramatique: mais ce n'étoit point ainsi que Lemierre avoit combiné sa piece; il vouloit cinq actes pour amener une surprise; et ce qu'il y a de singulier dans

le sort de cette tragédie, c'est qu'aux premieres représentations les cinq actes furent applaudis, et que la surprise fit rire: il est vrai que le bûcher étoit représenté par un petit trou qui lançoit de petites flammes, et que Montalban arrivoit par un autre trou pour empêcher la Veuve de se précipiter; mais lorsqu'à la reprise l'auteur eut obtenu un grand bûcher, lorsqu'on vit Lanassa au milieu des flammes, et un très bel acteur accourir en désordre, monter, prendre la Veuve dans ses bras et l'enlever avec la force qui laisse supposer une grande passion, alors le succès fut complet. Cette pantomime imposante fit oublier les applaudissemens d'abord donnés à la tragédie, et mettre tout le succès sur le compte du dénouement.

Quoique nous pensions que la Veuve du Malabar et Caliste soient les pieces les plus foibles de ce recueil, quoique nous les ayons admises moins comme dignes d'occuper la scene françoise rendue à sa pureté, que comme des monumens du dix-huitieme siecle qui prouveront, la premiere, combien les imitations du théâtre de Londres s'éloignent de la décence si respectée par les écrivains du siecle de Louis XIV; la seconde, combien l'esprit philosophique est opposé aux véritables principes de la littérature; nous sommes loin de convenir que ces deux tragédies soient sans mérite. Caliste, ainsi que nous l'avons dit, est la meilleure de toutes les pieces qui aient été faites dans le genre froid et exalté, deux extrêmes plus rapprochés qu'on ne le croit communément; et nos neveux pourront du moins juger en la lisant combien étoient

mauvaises celles de la même école, qui ne leur parviendront certainement pas. La Veuve du Malabar est un tour de force philosophique, puisque tout y roule sur des sentimens généraux, tels que l'humanité, la bienfaisance, ou sur des opinions, telles que la superstition, le fanatisme; à quoi il faut ajouter la nature, dont les philosophes ont fait un mot qui se prête à tout parcequ'il ne signifie plus rien. Combien d'auteurs ont voulu imiter Lemierre dans ce genre, et n'ont pas réussi comme lui! Cela prouve que sa piece a du moins un mérite qui lui est particulier. Le plan est raisonnablement tracé, ce qui étoit difficile dans un sujet aussi romanesque; la situation d'une jeune femme qui va mourir sur un bûcher porte un intérêt dont on ne peut se défendre; cet intérêt augmente lorsqu'elle retrouve un frere qui l'aime, la plaint et ne peut la sauver; le rôle de ce frere a de la candeur, et lorsqu'il sera joué par un acteur qui saura y mettre plus de sensibilité que de déclamation, il produira de l'effet: Montalban au contraire offre continuellement des tirades qu'il faut faire ronfler; Lemierre a mis dans ce rôle toute la verve dont il étoit possédé; et, de l'aveu de tous les critiques, cet écrivain a une chaleur qui entraîne, sur-tout au théâtre. Que l'on ajoute la belle pantomime du dénouement, et on concevra le succès de cette tragédie, qui, nous le répétons, n'a pu être admise dans un recueil littéraire que comme la meilleure de celles faites entièrement dans le genre philosophique.

FIN DE L'EXAMEN DE LA VEUVE DU MALABAR.

LE COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE

DE LA HARPE,

Représentée pour la premiere fois le 7 novembre 1763.

Aspirat primo fortuna labori.

VIRG.

NOTICE
SUR LA HARPE.

Jean François La Harpe naquit en 1740. Quoiqu'il ait été prouvé plusieurs fois que cet écrivain appartenoit à une famille honorable, nous respecterons le voile qu'il a jeté lui-même sur ses premieres années; il suffit de savoir qu'il fut placé de très bonne heure dans un college de l'Université de Paris, et qu'il annonça dès l'âge le plus tendre des dispositions qui étonnerent ses professeurs. M. Asselin, principal de ce college, eut pour lui des soins particuliers. Soit que les talens précoces du jeune La Harpe inspirassent à ses supérieurs l'affection qu'ils lui témoignerent, soit qu'ils considérassent dans ses succès nombreux aux concours de l'Université le seul intérêt de leur maison, ils ne négligerent rien pour lui donner une instruction vaste et brillante.

Un professeur très ridicule étoit l'objet continuel des plaisanteries des élevés : le jeune La Harpe,

excité sans doute par ses camarades, eut l'étourderie de composer une piece de vers contre lui: il en fut cruellement puni. Quelque tems après il parut un libelle versifié contre M. Asselin : ce qui venoit de se passer le fit attribuer à La Harpe, qui protesta en vain de son innocence, et qui par un ordre supérieur fut mis dans une maison de correction. Il fut prouvé depuis qu'il n'avoit eu aucune part au libelle; mais l'impression que sa punition avoit faite fut longue à s'effacer, et donna l'idée la plus défavorable de son caractere. Ses rivaux en talens ne manquerent pas d'appuyer sur sa prétendue ingratitude envers un bienfaiteur auquel il devoit son éducation; l'anecdote fut répétée même par ceux qui ne pouvoient ignorer qu'elle étoit fausse: exemple fait pour apprendre aux jeunes gens qui courent la carriere des lettres combien ils doivent mettre de mesure dans leurs premiers écrits, de réflexions dans leurs premieres démarches.

Pour un jeune homme dont la vocation littéraire étoit décidée deux carrieres brillantes étoient ouvertes, celle des concours académiques,

et celle du théâtre. Un prix donné par l'Académie françoise, un succès dramatique, suffisoient pour faire connoître un écrivain, pour lui procurer des protections puissantes, et pour le faire admettre dans la haute société. Les premiers travaux de M. de La Harpe réussirent dans l'un et dans l'autre genre. Quoique le mérite de ces ouvrages eût dans tout autre tems suffi pour concilier à l'auteur le suffrage de l'Académie et celui du public, il étoit à cette époque presque indispensable à un jeune écrivain de tenir à la secte dominante; s'il ne s'y soumettoit pas, s'il ne prenoit pas pour ainsi dire l'engagement de propager la doctrine nouvelle, il étoit étouffé en naissant; et le talent le plus marqué n'auroit alors pu prévaloir contre des adversaires si redoutables. Ce motif et sur-tout les encouragemens et les bienfaits de M. de Voltaire entraînerent M. de La Harpe dans ce parti, dont il réfuta souvent les faux principes même lorsqu'il y paroissoit le plus attaché, et qu'il abandonna, lorsqu'éclairé par une philosophie plus élevée, il eut le courage de braver et de souffrir dans sa vieillesse les

persécutions que son abjuration excita contre lui.

Depuis que nous sommes arrivés aux poëtes tragiques de la fin du dix-huitieme siecle cette inexplicable philosophie nous embarrasse; nous voulons la fuir, et nous la rencontrons par-tout: aussi, malgré notre desir d'éviter tout débat avec elle, nous sommes souvent forcés de l'aborder, ne fût-ce que pour la séparer de tout ce qui ne concerne que la littérature.

On peut considérer comme une bisarrerie particuliere à ce siecle que des hommes qui la plupart se détestoient, qui avoient presque sur tout des opinions opposées, se soient désignés mutuellement sous le titre commun de philosophes, et qu'on ait appelé *philosophie*, non un système particulier sur tel ou tel point de morale ou de politique, mais la réunion des systêmes les plus contradictoires. Comme les philosophes modernes ne se rapprochoient réellement que par un mépris superbe pour tout ce que l'on avoit jusqu'alors respecté, il est facile de comprendre pourquoi leur parti s'est augmenté de tous les

amours-propres, de toutes les extravagances, de toutes les passions et de tous les vices : l'époux qui bravoit les bienséances, le fils qui vouloit s'affranchir de l'autorité paternelle, le pere qui sacrifioit à ses plaisirs l'avenir de ses enfans, s'appuyoient sur la philosophie aussi fermement que l'écrivain qui, dans son délire, prêchoit l'accomplissement de tous les devoirs en détruisant la base sacrée sur laquelle en est fondée l'obligation. Les anciens nous offrent plusieurs systêmes variés de philosophie ; mais chaque inventeur de systême formoit une école ; les disciples de Socrate ne se confondoient pas avec les sceptiques ; les partisans de Diogene ne firent jamais cause commune avec les Épicuriens ; les Scholastiques avec les disciples d'Épictete : aussi lorsqu'on parle d'un philosophe ancien la mémoire le représente toujours avec les opinions qui lui étoient particulieres. Il est impossible de distinguer aussi clairement les philosophes de nos jours, dont les opinions forment cependant aux yeux de leurs partisans un corps complet de doctrine. La philosophie athée du baron d'Hol-

back ne ressemble en rien à la philosophie déiste de J. J. Rousseau; le cynisme de Diderot n'a aucun rapport avec le cauteleux scepticisme de d'Alembert; on sait que M. de Voltaire n'étoit pas content du matérialisme d'Helvétius, et que l'amour-propre seul suffisoit pour l'empêcher de convenir qu'il dût son esprit à la conformation de *ses pattes de devant;* Rousseau appeloit le vieillard de Ferney un corrupteur, et celui-ci ne voyoit dans Rousseau qu'un charlatan; Diderot, toujours exalté, prétendoit que le citoyen de Geneve étoit un scélérat: en un mot ils n'étoient d'accord ni entre eux ni long-tems avec eux-mêmes. Cette incroyable confusion de pensées et de doctrines a néanmoins reçu généralement le titre de *philosophie.* La postérité aura peine à comprendre la valeur de ce mot qui, dans le moment où nous écrivons, est repoussé par les uns comme une injure, et réclamé par d'autres comme une qualité des plus honorables.

M. de La Harpe fut philosophe. Si on nous demande s'il a formé une école particuliere, nous répondrons négativement et sans hésiter; si on

nous interroge pour savoir de quelle école il étoit, nous serons fort embarrassés pour trouver une réponse positive; et peut-être nous deviendra-t-il plus facile de dire les torts qu'il n'eut jamais, que de détailler les opinions qu'il adopta.

M. de La Harpe mit toujours beaucoup de décence dans les écrits qu'il destinoit au public; ses plus grands ennemis n'ont jamais pu produire une lettre particuliere de lui dont les expressions blessassent les convenances et la pudeur. D'Alembert, ordinairement si mesuré dans ses ouvrages, se dédommageoit dans sa correspondance avec M. de Voltaire de la contrainte que sa timidité lui imposoit; là il se montre sans aucune retenue; il plaisante indécemment sur tout ce que les hommes ont de plus cher et de plus sacré; il tourne en ridicule les sentimens les plus tendres et les plus respectables, et il se permet fréquemment les mots grossiers que la populace même n'emploie que dans l'ivresse ou dans le désordre: ce qui étonne le plus, c'est que l'intention du philosophe étoit que ces lettres parussent après sa mort; ne craignant que les tracasseries qu'elles

auroient pu lui susciter, il ne s'inquiétoit pas de la tache ineffaçable qu'elles répandroient sur sa mémoire. M. de La Harpe au contraire sut toujours se respecter; dans ses relations épistolaires les plus intimes il n'avilit point son caractere; et l'on ne put lui reprocher ce cynisme trop en vogue dans le dernier siecle, qui fit presque toute la fortune de Diderot, et que M. de Voltaire ne poussa à l'extrême que dans sa vieillesse; erreur que les amis de l'urbanité françoise lui pardonnent d'autant moins que son esprit gracieux et brillant n'avoit pas besoin de cette honteuse ressource.

Les opinions philosophiques de M. de La Harpe se font principalement remarquer dans ses Discours académiques : elles ont pour objet plutôt la politique que la religion; elles consistent en général dans des théories vagues qui peuvent fournir à un rhéteur des développemens oratoires, mais dont on s'apperçoit facilement que l'auteur lui-même ne desire ni ne prévoit l'application; tel est le commencement de la seconde partie de l'Éloge de Charles V, où l'orateur reproduit d'un ton dogmatique quelques idées de Fénélon sur

les devoirs des rois ; telle est cette phrase que l'on est étonné de trouver dans l'éloge d'un de nos plus grands généraux : « Portant dans le métier « des armes la raison d'un philosophe et les sen- « timens d'un citoyen, il ne voyoit dans la guerre « qu'un *crime public* » ; telle est enfin cette opinion que l'auteur attribue à son héros : « Mais « Catinat, que rien ne pouvoit enivrer ni éblouir, « portoit dans son cœur ces principes d'ordre, « d'équité, de bienveillance universelle, *trop ou- « bliés dans son siecle, et plus développés, plus « sentis dans le nôtre.* »

M. de La Harpe avoit trop d'esprit et de jugement pour penser que la guerre soit toujours un crime public, et que le siecle de Louis XIV fût inférieur au dix-huitieme siecle sous les rapports des mœurs et de la gloire nationale. C'étoient des lieux communs de philosophie qu'il falloit absolument placer dans les discours académiques pour en assurer le succès : ils donnoient lieu à des phrases redondantes dont tout esprit sensé ne s'avisoit pas de discuter le fond.

M. de La Harpe n'attaqua jamais la religion

par des plaisanteries ou avec enthousiasme; il s'éleva seulement contre ce qui lui paroissoit des abus. L'institution des vœux monastiques fut presque la seule chose qui le révolta dans toute la discipline de l'église catholique: il dirigea contre cette institution trois ouvrages d'imagination; Mélanie, la Réponse d'un Moine de la Trappe à la lettre de l'Abbé de Rancé, et le Camaldule; mais l'auteur ne parle que contre un véritable abus qui consistoit à contraindre les vœux; il ne cherche point à combattre une vocation libre et exempte de séduction: en général dans ces ouvrages il se sert beaucoup plus des armes du raisonnement que de celles de l'enthousiasme; et l'expérience a prouvé que les raisonnemens les plus hardis, pourvu qu'ils soient d'un style sérieux, entraînent peu de dangers, puisqu'ils ne peuvent séduire que des hommes accoutumés à réfléchir, et que des argumens plus forts ramènent aisément à la vérité; au lieu que les plaisanteries et l'enthousiasme frappent les têtes légeres, les fous et les sots, en un mot cette classe nombreuse qui ne demande qu'à secouer le joug, et sur laquelle ensuite les raisonnemens les plus

irrésistibles n'ont pas de prise. Leibnitz prévoyoit ce danger lorsqu'il écrivoit : « Celui qui voudroit « retirer les gens de la superstition par la rail- « lerie, s'il réussissoit, les feroit devenir impies ». M. de La Harpe fut toujours grave, et cette disposition naturelle de son esprit le sauva de tout ce qui peut déshonorer un écrivain. Sa logique étoit forte ; il vouloit toujours prouver ; il avoit donc besoin d'être lui-même convaincu : cette conviction qu'il portoit en lui le rendit sévere envers les mauvais écrivains, même lorsqu'ils étoient de son parti ; aussi eut-il beaucoup d'ennemis, inconvénient attaché à l'existence de tout critique qui a trop souvent et trop fortement raison. M. de Voltaire est le seul philosophe du dix-huitieme siecle qui ait séduit constamment M. de La Harpe ; et s'il s'est rétracté sur plusieurs ouvrages de ce grand écrivain, ce n'a été qu'en les considérant sous les rapports de la morale ; sous les rapports littéraires, il les a toujours défendus avec chaleur. Il faut en excepter cependant la Pucelle, qu'il traite fort mal dans son Cours de littérature : en effet, lorsqu'on n'est pas soutenu dans la lecture de ce poëme par une

disposition d'esprit libertine, lorsqu'on veut le juger de sang froid, indépendamment de l'inconvenance du sujet, on est blessé à tous momens de la maniere dont les principaux personnages parlent d'eux-mêmes; nulle vraisemblance, nul coloris local, toujours le même ton dans toutes les circonstances: ce n'étoit pas ainsi que l'Arioste jouoit avec la folie.

La philosophie de M. de La Harpe s'étoit concentrée dans un déisme qu'il laissoit plutôt deviner qu'il ne l'affichoit; il ignoroit que le déisme est un sentiment et non une religion; qu'un sentiment intéresse peu la société, que la religion au contraire attache l'homme à l'homme, les hommes à l'état, et l'état à la divinité. Lorsque de profondes réflexions lui rendirent cette vérité sensible, il la défendit avec la même force de raisonnement qu'il avoit employée jusqu'alors contre quelques abus particuliers; abus tels qu'il s'en glisse dans tout ce qui est ancien, et qu'on n'attaque presque jamais sans se préparer des maux bien plus grands que ceux dont on espere s'affranchir.

Après avoir offert une idée des opinions que

M. de La Harpe partagea avec les écrivains de son siecle, nous allons le suivre dans ses travaux littéraires : trop heureux si la philosophie ne vient pas de nouveau se mêler à nos discussions !

L'Académie françoise, fatiguée de ne recevoir que des discours vagues et médiocres sur les sujets qu'elle laissoit au choix des concurrens, résolut de fixer le travail qu'elle leur demanderoit, et d'offrir au concours l'éloge des grands hommes de l'antiquité et des tems modernes. Au premier coup-d'œil ce projet paroît bien conçu ; mais la prétention que montra quelquefois l'Académie de mettre ces ouvrages en parallele avec les oraisons funebres de nos grands prédicateurs n'est fondée sous aucun rapport. Pour s'en convaincre il suffit de réfléchir un moment à la différence de situation d'un orateur chrétien et d'un panégyriste d'académie : le prédicateur est entouré de tous les objets qui peuvent ajouter à l'effet de son discours ; la famille, les amis de celui dont il rappelle les vertus, pleurent sa mort récente ; l'église est en deuil ; le cercueil est près de l'autel, et le néant des grandeurs, les sources

M. de La Harpe de l'enflure qu'on reproche à Thomas, et de la sécheresse que Chamfort ne rencontre que trop souvent en courant après la précision; mais il ne put se garantir entièrement des écueils presque insurmontables, que le genre lui offroit: la nécessité de cacher le défaut d'action par la pompe des expressions se fait remarquer dans l'exorde de l'Éloge de Fénélon; quelquefois aussi il cherche à étonner son auditoire par des résultats nouveaux, des rapprochemens inattendus; plusieurs prouvent son excellente logique; mais il en est quelques uns dans lesquels on reconnoît l'esprit sophistique qui étoit alors à la mode, et qui fit la fortune de Chamfort. M. de La Harpe ayant à parler du caractere de Fénélon, le compare à Henri IV; comme si la douceur et l'aménité du prélat avoient eu quelque rapport avec la franchise et la gaieté du monarque! comme si les spéculations du *quiétisme* pouvoient être mises en parallele avec les grandes vues politiques du prince dont le regne, hélas! trop court, fit la gloire et le bonheur de la France! Dans l'Éloge de La Fontaine

l'orateur fait encore intervenir Henri IV, et rapproche sa *bonhommie* de celle du fabuliste. Il est assez difficile d'imaginer qu'on ait pu comparer au même homme, Fénélon qui avoit poussé si loin tous les raffinemens de l'usage du monde et de la politesse, et La Fontaine, qui ne faisoit excuser ses distractions continuelles que par la supériorité de son génie.

M. de La Harpe débuta dans la carriere de l'éloquence par l'Éloge de Charles V : ce sujet lui offroit une époque célebre dans l'histoire de France. L'orateur avoit à peindre un jeune prince saisissant pendant la captivité de son pere les rênes d'un état déchiré par les factions et envahi par les ennemis, le sauvant par sa fermeté et par sa prudence, portant sur le trône les vertus qu'il avoit déployées pendant sa régence, rétablissant la gloire de la France, par l'habileté de ses négociations et par le succès de ses armes, perfectionnant les lois constitutives de la monarchie, combattant tous les abus, réprimant la licence d'une soldatesque effrénée, protégeant les lettres, et emportant dans le tombeau l'amour et la re-

connoissance des grands et du peuple, dont le regne funeste de Charles VI ne fit qu'augmenter la douleur et les regrets : outre le désavantage de faire l'éloge d'un prince mort depuis quatre siecles, M. de La Harpe eut encore celui d'être obligé de se conformer aux opinions de son tems. Aux yeux des sophistes les plus grands monarques dont la France s'honore n'avoient presque rien fait pour les peuples; leurs réformes n'approchoient point des sublimes théories qui étoient alors à la mode; il falloit donc que l'orateur partît du point où l'on croyoit que la science sociale étoit arrivée, pour examiner et apprécier les actions et la conduite de Charles V : on sent que cette obligation mettoit l'écrivain hors d'état de bien juger ce regne mémorable, et qu'il n'étoit point placé convenablement pour jeter un coup-d'œil impartial sur des opérations dont le résultat n'avoit été justifié que par la plus heureuse pratique. Les défauts qui peuvent résulter de cette combinaison sont moins fréquens qu'on n'auroit lieu de le penser; l'excellente dialectique de M. de La Harpe le sauva de la manie des paradoxes.

La grande difficulté du sujet étoit de parler de Duguesclin sans que sa gloire militaire effaçât celle du monarque. L'orateur a l'art de le placer sur le second plan de son tableau; Charles V domine toujours; sa sagesse et sa prudence font agir le grand général dont il avoit su distinguer le génie, et qu'il avoit préféré aux princes même de son sang. Un des morceaux les plus frappans de ce discours est le portrait du roi de Navarre, prince du sang royal de France, qui fomenta les troubles de l'état pendant la captivité du roi Jean. « Entouré d'ennemis au dehors, dit M. de « La Harpe, Charles en rencontre un dans sa fa-« mille plus dangereux peut-être que tous les « autres. C'étoit un de ces hommes qui, nés sans « aucune vertu, sans amour pour la gloire, et « sans titres pour l'obtenir, sont d'autant plus à « craindre qu'ils peuvent hasarder tout sans « rougir de rien; un caractère vil et faux qui, « dépourvu du talent de s'agrandir, se servoit « de ses vices pour nuire et pour tromper; un « esprit fécond en expédiens, parceque les plus « affreux lui étoient familiers; moins adroit

« qu'audacieux dans ses artifices; entreprenant « tout sans rien combiner; prodigue de sermens, « de parjures, de bassesses et de trahisons; ab- « horré plutôt que craint de ses ennemis, et mé- « prisé de ses complices: tel étoit ce fameux Na- « varrois, nommé si justement *le Mauvais*, qui « sera toujours en horreur à ceux qui crain- « droient de déshonorer la politique en la con- « fondant avec l'art des forfaits ». Ce portrait tracé long-tems avant la révolution, prouve que M. de La Harpe connoissoit les vices horribles qui se déploient dans les tems de désordre et d'anarchie; vices qui deviennent plus funestes et plus désastreux lorsqu'ils souillent des hommes qui par leur naissance et leur dignité influent puissamment sur les destinées d'un état.

Dans l'Éloge de Fénélon, que les philosophes ont voulu déshonorer l'on ne sait trop pourquoi, le seul reproche qu'on puisse faire à M. de La Harpe est d'avoir poussé son admiration pour l'objet de son panégyrique jusqu'à condamner Bossuet d'avoir défendu contre lui la doctrine de l'église: l'indignation de l'orateur s'anime

même au point de soupçonner les intentions de l'évêque de Meaux, et de déprimer ses sublimes talens: « A ce nom justement respecté, dit-il, « à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans « la foule des ennemis de Fénélon, étouffons, s'il « est possible, les idées peu favorables qui s'éle- « vent dans tous les esprits; ne voyons dans la « violence de ses écrits et de ses démarches que « la dureté naturelle à un esprit nourri de con- « troverse, et le zele inflexible d'un théologien « qui craint pour la saine doctrine ». Après avoir ainsi parlé du caractere de Bossuet, l'orateur in- sinue que la jalousie a pu l'animer contre un rival; et il ajoute: « Je veux croire qu'en deman- « dant pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas « révélé plutôt une hérésie encore plus dange- « reuse que le calvinisme, il n'étoit agité que des « saintes terreurs d'un chrétien et d'un évêque, et « non pas animé de l'ambition d'un courtisan « qui vouloit se rendre d'autant plus considé- « rable qu'il flattoit les dispositions du monar- « que, moins blessé peut-être des *Maximes des* « *Saints* que des maximes de Télémaque ». Le

parallele que fait M. de La Harpe des deux prélats est encore plus remarquable par son injuste partialité: « L'un, dit-il, fut l'oracle du dogme, « l'autre celui de la morale ; mais il paroît que « Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, « en foudroyant l'hérésie, n'étoit pas moins *oc-* « *cupé de ses propres triomphes* que de ceux du « christianisme: il semble au contraire que Fé- « nélon parloit de la vertu comme on *parle de* « *ce qu'on aime*, en l'embellissant sans le vou- « loir, et s'oubliant toujours sans croire même « faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi « différens que leurs caracteres. Bossuet, né pour « les luttes de l'esprit et les victoires du raison- « nement, garde, même dans les écrits étrangers « à ce genre, cette tournure mâle et nerveuse, « cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, « ces figures hardies et pressantes qui sont les « armes de la parole: Fénélon, fait pour aimer la « paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur « même dans la dispute, mit de l'onction jusque « dans la controverse, et parut avoir rassemblé « dans son style tous les secrets de la persuasion.

« Les titres de Bossuet dans la postérité sont sur-
« tout ses Oraisons Funebres, et son Discours
« sur l'Histoire; mais Bossuet, historien et ora-
« teur, peut rencontrer des rivaux, le Télémaque
« est un ouvrage unique dont nous ne pouvons
« rien rapprocher. »

M. de La Harpe a bien réparé dans son Cours de littérature l'erreur qui lui dicta ces jugemens inconsidérés. Le critique qui a dit qu'il ne pouvoit lire Bossuet sans être *terrassé* d'admiration ne croyoit pas alors que cet homme extraordinaire pût craindre de rivaux; mais son éloge de Fénélon ayant été réimprimé dans plusieurs éditions de Télémaque, et pouvant égarer les jeunes gens, nous avons cru nécessaire de les prévenir contre l'exagération de l'orateur.

M. de La Harpe paroît avoir emprunté le style de Fénélon pour parler plus dignement de son chef-d'œuvre: « Jamais, dit-il, on n'a fait un
« plus bel usage des richesses de l'antiquité et des
« trésors de l'imagination; jamais la vertu n'em-
« prunta pour parler aux hommes un langage
« plus enchanteur, et n'eut plus de droits à leur

« amour. Là se fait sentir davantage ce genre d'élo-
« quence qui est propre à Fénélon ; cette onction
« pénétrante, cette élocution persuasive, cette
« abondance de sentiment qui se répand de l'ame
« de l'auteur, et qui passe dans la nôtre ; cette
« aménité de style qui flatte toujours l'oreille, et
« ne la fatigue jamais ; ces tournures nombreuses
« où se développent tous les secrets de l'harmonie
« périodique, et qui pourtant ne semblent être
« que les mouvemens naturels de la phrase et
« les accens de la pensée ; cette diction toujours
« élégante et pure qui s'élève sans effort, qui se
« passionne sans affectation et sans recherche ; ces
« formes antiques qui sembleroient ne pas appar-
« tenir à notre langue, et qui l'enrichissent sans
« la dénaturer ; enfin cette facilité charmante,
« l'un des plus beaux caractères du génie qui pro-
« duit de grandes choses sans travail, et qui s'é-
« panche sans s'épuiser ». Il est impossible de ré-
unir à un plus haut degré la délicatessse du goût,
l'élégance et le choix des expressions, l'harmonie
et la grace de la période oratoire. Ce morceau est
le modèle du ton que l'on doit prendre dans les

discours académiques; point d'emphase, point de mots inutiles, un ordre et une clarté aussi propres à flatter le goût qu'à laisser dans l'esprit des impressions durables.

Encouragé par le succès de l'éloge de Fénélon auquel l'académie françoise décerna le prix, M. de la Harpe concourut, en 1775, dans deux genres qui ne s'excluent pas toujours, mais que le même homme porte rarement à un égal degré de perfection. Cette année fut célebre dans la vie littéraire de l'auteur, puisqu'il obtint en même tems le prix d'éloquence et le prix de poésie. Le sujet du discours en prose étoit fixé; c'étoit l'Éloge de Catinat. Il étoit difficile qu'un littérateur absolument étranger à l'art militaire pût réussir à peindre les exploits et les savantes combinaisons d'un de nos plus grands généraux; d'ailleurs M. de La Harpe trouvoit pour concurrent un homme extrêmement protégé à la cour, qui avoit eu quelque succès dans les lettres, et qui avoit fait de la tactique une étude particuliere. L'orateur ne fut pas effrayé de tous ces obstacles: le travail suppléa à son inexpérience dans tout ce qui con-

cernoit le métier de la guerre ; et sa grande supériorité dans le style et dans l'art oratoire lui assurerent le triomphe. De tous les hommes illustres que M. de la Harpe a célébrés, Catinat est celui dont il paroît avoir le mieux senti le mérite et saisi le caractere. En traçant la valeur tranquille, la prudence, et l'universalité des connoissances de son héros, il emploie une diction élégante et sans apprêt; la noble simplicité de Catinat semble interdire à son panégyriste les ressources brillantes de la déclamation. L'orateur peint les campagnes de ce général, les intrigues de cour qui entravoient ses opérations, ses démêlés avec Louvois dont la reconnoissance l'empêchoit de révéler les torts, son habileté à tirer parti des situations les plus difficiles; et il appuie principalement sur cette modestie si rare qui l'empêchoit de faire mention de lui dans ses relations de batailles, sur ce désintéressement qui ne se démentit jamais, et qui dans des tems de malheur, où son traitement cessa de lui être payé, contraignit ce maréchal de France à quitter la capitale où il ne pouvoit plus exister avec la

dignité de son rang. La retraite de Catinat à Saint-Gratien est le morceau le plus touchant de cet éloge; il est difficile de retenir ses larmes quand on voit le héros prêt à se séparer de ses anciens et fideles domestiques qu'il lui est devenu impossible de conserver. Les philosophes modernes avoient représenté Catinat comme un incrédule, parcequ'il n'avoit pas une piété affectée; cette opinion alors répandue assez généralement auroit pu fournir à M. de La Harpe les moyens de soutenir la doctrine nouvelle; mais il eut la sagesse de rejeter des bruits faux et calomnieux. Loin de les appuyer il rappelle des faits incontestables qui prouvent que Catinat croyoit à la religion des Bossuet, des Turenne, et des Condé. « Cet homme « accusé d'impiété, dit l'orateur, mourut en pro« nonçant ces paroles: *Mon Dieu, j'ai confiance « en vous*. Il avoit demandé lui-même les secours « que la religion apporte aux mourans. Son testa« ment commence par des legs pieux et chari« tables à des églises et à des hôpitaux. »

La piece de vers qui fut couronnée à la même époque que l'Éloge de Catinat est loin de pouvoir

lui être comparée ; elle est intitulée, *Conseils à un jeune poëte.* L'auteur, aigri par les critiques injustes que ses rivaux suscitoient contre lui, témoigne dans cet ouvrage beaucoup d'humeur. On n'y trouve point ce coloris agréable, cette délicatesse, cette douce élégance qui caractérisent les pieces de vers détachées de nos grands poëtes, et le ton dogmatique détruit l'effet des conseils.

Si l'on excepte de l'Éloge de Racine, l'exorde dans lequel l'auteur cherche vainement à prouver la supériorité des républiques sur les monarchies relativement aux progrès des arts, et un excès de sévérité en parlant de Pierre Corneille, on trouvera des apperçus nouveaux, d'excellentes réflexions sur le coloris local, et un style qui s'anime et s'éleve sans déclamation et sans faux enthousiasme. Quelques critiques modernes avoient reproché à Racine de la monotonie : « Oui, sans « doute, dit M. de la Harpe, Racine a dans toutes « ses tragédies un trait de ressemblance, une ma« niere qui le caractérise : c'est la perfection. » Dans un autre endroit l'orateur parle des ennemis de Racine que la jalousie portoit à le dénigrer. « Com-

« ment, dit-il, pardonner cette désespérante per-« fection ? et qu'on doit avoir d'ennemis, quand « il est si difficile d'avoir des rivaux ! » Cette expression de *perfection désespérante* appliquée aux ouvrages de Racine a paru si heureuse qu'elle a été souvent citée comme pouvant seule donner une idée du talent de ce grand poëte.

L'auteur devoit être encouragé par tant de succès académiques : il arriva cependant une époque où il fléchit devant un rival qui ne l'emporta sur lui que par le mauvais goût et la partialité des juges. M. Necker avoit un grand attachement pour M. de la Harpe ; voulant, sans blesser sa délicatesse, lui donner des témoignages de son amitié, il fit déposer à l'académie de Marseille une somme assez considérable qu'il ajouta au prix du concours dont le sujet étoit l'Éloge de La Fontaine. Il ne doutoit pas que son ami ne fût couronné ; et il espéroit ainsi concourir en même tems à sa gloire et à son aisance. L'évènement ne répondit point à l'attente de M. Necker ; Chamfort obtint la couronne et la récompense qui y étoit attachée. En comparant les deux éloges on

s'étonne du jugement porté par l'académie de Marseille. En effet Chamfort ne paroît pas avoir saisi le caractere de La Fontaine et le secret de son talent; il s'efforce de donner de l'esprit et des calculs à un homme né poëte, et dominé sans cesse par l'imagination la plus féconde et par l'instinct le plus heureux. La précision rigoureuse qu'affecte l'orateur, la tournure maniérée de ses phrases, son style énigmatique et sentencieux, ne conviennent d'ailleurs nullement à l'objet du panégyrique: il paroît que ces défauts même séduisirent les juges. M. de La Harpe, toujours guidé par le goût, ne néglige aucun moyen de rendre son style simple et conforme au génie de La Fontaine; dès son exorde, il interroge le fabuliste, et lui fait dire: « Vous vous donnez bien de la peine « pour expliquer comment j'ai su plaire; il m'en « coûtoit bien peu pour y parvenir ». Cet éloge doit être considéré comme un excellent morceau de littérature: l'auteur fait aimer le talent de La Fontaine, dont il analyse très bien les nuances les plus délicates.

Les travaux académiques de M. de La Harpe ne se bornent point aux éloges dont nous venons

de parler. Souvent on proposoit des questions oiseuses qui ne pouvoient donner lieu qu'à de froides déclamations : tel est par exemple le programme que l'académie françoise publia en 1767; il étoit ainsi conçu : *Des malheurs de la guerre et des avantages de la paix.* Une discussion de ce genre ne pouvoit être remplie que d'idées communes; M. de La Harpe qui remporta le prix ne fit supporter la lecture de son ouvrage que par la pureté et l'élégance de sa diction : il composa aussi plusieurs discours en vers dont trois furent couronnés; ces discours roulent sur des objets littéraires et philosophiques.

Tant d'ouvrages presque tous justifiés par le succès ouvrirent enfin à l'auteur les portes de l'académie. Appuyé par les philosophes, et principalement par d'Alembert, il fut reçu à la mort de Colardeau, qui avoit remplacé le duc de Saint-Aignan, et qui n'avoit pu prononcer son discours de réception. M. de La Harpe eut donc à faire l'éloge de deux académiciens. Pour imiter M. de Voltaire, qui n'avoit point suivi l'usage établi de renfermer son discours dans les limites étroites de quelques louanges rebattues,

M. de la Harpe dirigea sa harangue vers un but déterminé. Il s'étendit sur les qualités que doit avoir un homme de lettres et sur les avantages et les inconvéniens qu'il trouve dans la société des hommes de la cour que l'institution de l'académie lui donne pour confreres. Vaugelas avoit traité cette question avec beaucoup de sagacité dans l'excellente préface de ses remarques sur la langue françoise, où il observe que la fréquentation des hommes de la cour répand sur les écrits des académiciens les graces de la politesse et du bel usage. M. de La Harpe soutient à-peu-près la même opinion avec plus de développemens et plus d'éloquence.

Pour ne point interrompre la suite des discours académiques de M. de La Harpe, nous avons différé jusqu'à présent de parler de ses tragédies. Longtems avant d'obtenir tant de couronnes, il s'étoit fait connoître très avantageusement par un ouvrage dramatique, Warwick, qu'il fit représenter à vingt-trois ans, et qui annonça dans le jeune poëte un talent distingué pour la tragédie.

La maniere dont l'auteur peignit la grande sensibilité de ce héros et l'inflexibilité de son

caractere, contribua beaucoup au succès de la piece. Nous sommes fondés à croire que cette aptitude à exprimer les passions violentes de l'orgueil irrité et des talens méconnus, ne fut pas dans M. de La Harpe l'effet d'une combinaison passagere, mais qu'elle tenoit à son caractere, que l'injustice avoit aigri. Il eut le malheur d'avoir dans sa jeunesse des ennemis implacables qui s'attacherent à dénigrer ses talens ; loin de les ramener par la douceur, il les anima contre lui par un ton hardi et tranchant ; comme il sentoit très bien ses forces, les persécutions dont il fut l'objet le révolterent, et lui donnerent cette âpreté et cette roideur qui lui furent souvent reprochés. Les sentimens qui résultent de cette situation sont peints dans Warwick avec beaucoup d'énergie. On voit un homme que l'injustice frappe au point qu'elle lui fait oublier toutes ses grandes actions, qu'elle le porte à trahir un prince qu'il a mis sur le trône, et qu'elle lui donne dans cette résolution une opiniâtreté indomtable :

Je recevrai la mort sans en être étonné,
Et je mourrai du moins sans avoir pardonné.

Ces vers caractérisent profondément la passion dont nous parlons: cette passion n'est point héroïque; mais ennoblie par le personnage, rendue avec force, elle rentre dans le domaine de la tragédie, dont le principal objet est de peindre les grandes infortunes.

L'opinion que nous venons d'avancer est justifiée par le succès des productions dramatiques de M. de La Harpe où il a eu l'occasion de tracer des caracteres de ce genre; ses autres pieces, écrites avec soin et sagement conçues, sont loin d'avoir ce coloris original qui étoit particulier à l'auteur. Coriolan chassé de Rome par des tribuns factieux, prenant les armes contre sa patrie ingrate, résistant aux prieres des consuls et des prêtres, et ne cédant qu'avec peine aux supplications de sa mere, étoit un caractere très analogue au talent de M. de La Harpe. Si, comme nous l'avons déja observé *, le poëte n'avoit pas voulu réaliser le plan de La Mothe, il auroit fait une tragédie digne de rester au théâtre; les dé-

* Voyez dans le troisieme volume la Notice sur La Mothe Houdard.

tails du rôle principal sont peut-être ce qu'il a écrit de plus fort en ce genre. Nous en citerons un fragment qui peut servir de modele pour peindre un héros injustement persécuté. Coriolan rappelle à Véturie les affronts auxquels il a été exposé :

Pardonner aux Romains! l'effort est impossible;
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Connoissez-vous ce cœur? avez-vous oublié
Par quel opprobre amer il fut humilié?
Non, vous n'avez point vu mes affronts, mes supplices;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices
Où d'arrogans tribuns disposant de mon sort
Me présentoient des fers, et la honte, et la mort;
Où j'entendois, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires :
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblois en moi ma force et ma constance,
Et dans mon cœur souffrant j'amassois la vengeance :
Je jurois à ce cœur que, ce moment passé,
Rome en vain pleureroit de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

On reconnoît dans ces vers l'indignation d'un héros dont la sensibilité a été vivement affectée.

Coriolan n'omet aucune des circonstances de sa persécution; il les retrace même avec une sorte de complaisance pour avoir de nouveaux motifs d'être inflexible.

Philoctete, un des chefs-d'œuvre de Sophocle, offroit aussi à M. de La Harpe un caractere dans le genre de ceux de Warwick et de Coriolan. Un héros abandonné dans une isle déserte, livré à toutes les horreurs de la souffrance et du besoin, n'obtenant sa subsistance qu'en se traînant sur les rochers pour y ravir sa proie, et nourrissant une haine implacable contre ceux qui ont eu la cruauté de le livrer à tant de maux, pouvoit donner lieu par sa situation à des beautés très bien assorties au talent du poëte moderne. Aussi M. de La Harpe a-t-il excellé dans toutes les scenes où l'indignation de Philoctete se déploie contre Ulysse et contre les Atrides. Jamais il n'a porté le style tragique à un aussi haut degré de force et de véhémence que dans cette belle imitation de Sophocle. L'ironie sur-tout est une figure qu'il emploie de maniere à rappeler quelquefois le style de Corneille. Nous n'en citerons qu'un

exemple: Philoctete après avoir appris la mort de tous ses amis, s'écrie:

Grace au ciel, mon attente est trop bien confirmée!
La mort a respecté le rebut de l'armée;
Les héros ne sont plus; aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer les chemins des enfers;
Aux plus grands des mortels ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant, et Thersyte, sans doute!
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons!

Quand il s'apperçoit que l'armée des Grecs a besoin de lui, sa fureur semble s'augmenter. Il jouit de voir ses ennemis à ses pieds, et il prononce sur eux ces terribles imprécations:

Eh bien! égale donc le supplice à l'offense,
O ciel, dont tant de fois j'implorai la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs! et je me crois guéri.

On voit que M. de La Harpe a principalement réussi lorsqu'il a eu à peindre des héros sentant profondément les injures qu'ils avoient éprouvées. La révolte d'un grand caractere contre

toute espece d'injustice paroît avoir été sa sensation la plus familiere. Elle ne nous indique que trop qu'il fut presque toujours malheureux, et qu'il trouvoit une sorte de soulagement à exhaler dans ses tragédies les mouvemens impétueux d'une ame aigrie par l'infortune et par la persécution. Dans Virginie, il a donné au caractere d'Icilius quelques traits de ce genre; mais cette combinaison y est beaucoup moins bien placée que dans les pieces dont nous venons de parler. L'amant de Virginie, moins orgueilleux, plus occupé de son amour que de l'abaissement où le réduit le décemvir, auroit été plus théâtral et plus intéressant: cependant cette faute légere est rachetée par de grandes beautés. Dans une entrevue d'Icilius et d'Appius, ce dernier se vante d'avoir la force. Le jeune homme lui répond:

La force n'est un droit qu'aux yeux de l'insensé
Qui ne se souvient pas qu'en suivant sa maxime
On peut du même droit le rendre la victime.

Ensuite il peint le sort d'un tyran qui succombe après avoir abusé d'une autorité usurpée:

Ce maître impérieux n'est plus qu'un vil coupable;

Il invoquoit la force, et la force l'accable :
D'autant plus malheureux quand son regne est passé,
Que sur son propre sort lui-même a prononcé;
Que rien en sa faveur ne peut se faire entendre,
Et qu'à la pitié même il ne peut plus prétendre.

Les autres tragédies de M. de La Harpe présentent un caractere moins prononcé; quoiqu'elles fassent peu d'effet à la représentation, on les lit avec plaisir parcequ'elles sont élégamment écrites, et qu'en général les regles et les convenances y sont bien observées. Les Barmécides avoient l'avantage d'offrir des mœurs nouvelles, et de rappeler une des plus brillantes époques de l'histoire des Arabes. L'auteur en recherchant trop les situations extraordinaires, manqua quelquefois ses effets. Le caractere du célebre Aaron-Raschild ne parut pas assez fortement tracé, et l'on trouva une sorte de ressemblance entre le dernier acte de cette piece et le dénouement de Cinna; la générosité du vieux Barmécide parut un peu exagérée : tous ces défauts, qui furent saisis avidement par les ennemis de l'auteur, empêcherent que la piece ne restât au

théâtre. Jeanne de Naples eut plus de succès ; le sujet en est intéressant, et le coloris local y est conservé avec soin. Dans cette tragédie, un vil intrigant a abusé de la foiblesse de la reine pour la décider à consentir à la mort de son époux. Le crime est commis, et la malheureuse princesse ne trouve plus dans son complice les sentimens qu'elle croyoit lui avoir inspirés. Pour comble de malheurs, et par une juste punition d'un attentat si horrible, le roi de Hongrie, frere du monarque assassiné, vient avec une armée pour le venger ; l'appareil du deuil qui couvre ses étendards fait présumer qu'il n'épargnera pas les coupables. Au milieu de cette cour désolée, se trouve un homme dont la vertu et le caractere élevé excitent le respect et l'admiration ; c'est Montescale, grand justicier de Naples. Il a poursuivi les assassins ; mais il a évité de compromettre la reine. C'est dans sa bouche que l'auteur a mis ces deux vers très connus.

Quand le maître au sujet prescrit des attentats,
On présente sa tête, et l'on n'obéit pas.

Le poëte s'est peut-être trompé sur le genre

d'intérêt que peut inspirer Jeanne de Naples; punie justement d'un crime auquel elle a consenti, elle n'est suffisamment excusée ni par une grande passion, ni par de grands remords: le caractere vil de son séducteur contribue encore à donner de l'indifférence pour elle; on s'étonne qu'une reine douée de si brillantes qualités ait pu sentir de l'amour pour un homme tel que le prince de Tarente. L'auteur a vainement cherché à relever le caractere de Jeanne de Naples par le sentiment généreux qui la porte à dévoiler au roi de Hongrie le complot qui est tramé contre lui; cette situation, imitée d'une tragédie de Pierre Corneille, ne produit presque aucun effet. Dans la mort de Pompée elle donne lieu à une très belle péripétie; dans la piece de M. de La Harpe, elle ne fait qu'entraver la marche de l'action. La beauté du rôle de Montescale, le caractere noble et généreux du roi de Hongrie, un style toujours pur et élégant, des détails historiques très intéressans et très bien placés, firent excuser les défauts que nous venons de remarquer: malgré les clameurs des ennemis de M. de

La Harpe cette piece eut plusieurs représentations; mais jusqu'à présent elle n'a pas été remise au théâtre avec succès.

Nous ne nous étendrons point sur les tragédies de Timoléon, de Pharamond, de Gustave, des Brames, etc., qui ne réussirent point aux premieres représentations: M. de La Harpe lui-même a paru y attacher peu d'intérêt, puisqu'il n'a pas essayé de les corriger, et puisqu'il n'a jamais tenté aucune démarche pour les faire remettre. Nous observerons seulement qu'elles furent jugées avec une sévérité sans exemple: à la même époque des tragédies bien inférieures à celles de l'auteur obtenoient la faveur de quelques représentations; l'idée que ses premiers travaux avoient donnée de lui rendoit le public rigoureux à son égard; et ses adversaires implacables contribuoient aussi à faire remarquer ses moindres défauts.

M. de La Harpe a paru regretter qu'une de ses tragédies qui avoit eu du succès à la Cour ne fût pas représentée dans la capitale: nous ignorons quelle intrigue put le priver de cette satisfaction. La piece dont nous parlons est Menzicoff. Les

relations du poëte avec le Grand Duc de Russie, ses liaisons avec les seigneurs de ce pays qui voyageoient en France, lui avoient procuré l'occasion de faire des recherches sur ce peuple curieux à observer, et lui avoient donné l'idée d'essayer sur le théâtre la peinture de ses mœurs. La catastrophe qui paroissoit la plus théâtrale étoit la fameuse disgrace de Menzicoff qui abusa long-tems de sa faveur avec autant d'audace qu'il montra de constance lorsqu'il fut accablé par le malheur. Le poëte le présente relégué dans le fond de la Sibérie où il trouve un homme qu'il a fait autrefois exiler, de la fortune duquel il s'est emparé, et qui depuis un grand nombre d'années nourrit contre son persécuteur une haine implacable; on sent quelle joie cet homme doit éprouver lorsqu'il voit arriver Menzicoff: ce qui comble bientôt ses desirs, c'est qu'il est revêtu presque en même tems de la place de gouverneur de la Sibérie; alors il exerce librement sa fureur sur un ennemi désarmé, et il se sert de son nouveau pouvoir pour consommer une vengeance dont l'idée seule fait frémir. Les moyens qui amenent

ce funeste dénouement manquent de vraisemblance, et sont puisés dans des suppositions romanesques : d'ailleurs n'est-ce pas un tableau plus fatigant que tragique que celui de deux malheureux exilés qui semblent se battre avec leurs chaînes? Réunis dans la même captivité, les hommes les plus violens s'appaisent, leurs passions perdent leur énergie lorsqu'ils n'ont plus devant les yeux les objets qui les avoient fait naître ; et ce n'est pas se conformer aux lois de la tragédie que d'offrir au public ces exceptions rares qui ne peuvent que déshonorer l'espece humaine. Ce défaut de combinaison n'empêche pas qu'on ne trouve dans Menzicoff de grandes beautés de détail. Le favori disgracié montre dans le malheur un calme et une sérénité qui attendrissent vivement sur son sort ; nul mouvement d'orgueil, nul retour sur sa grandeur passée : il s'exprime toujours avec simplicité lorsqu'il parle de sa chûte. Interrogé par un exilé, il lui répond ainsi :

Oui, j'étois Menzicoff : cesse d'être surpris ;
Tu sais ce que je fus, tu vois ce que je suis.

C'est ainsi de nos mains que le bonheur échappe :
On connoît la fortune au moment qu'elle frappe.

On lui demande la cause de sa disgrace : Olgorouki, favori de Pierre II, lui a inspiré de la haine pour son ministre ; et cet homme qui s'étoit jusque-là si bien soutenu contre toutes les intrigues est renversé au milieu d'une fête par un jeune seigneur sans expérience. La maniere dont Menzicoff raconte ces circonstances est pleine de simplicité et de modestie :

De ma fortune enfin l'imposant édifice,
Sapé par tant d'efforts, et toujours triomphant,
Devoit être abattu par la main d'un enfant ;
De ma chûte imprévue il prépara l'ouvrage :
Le czar le chérissoit, ils étoient du même âge ;
Et son pere, en secret dès long-tems mon rival,
Par les mains de son fils porta le coup fatal,
Fit rougir l'empereur d'être en ma dépendance,
Lui rappela les droits de la toute-puissance,
Fit entendre les cris de son peuple indigné :
Le czar cede ; un arrêt par lui-même signé
M'exile à Renembourg, loin de la capitale.

On doit remarquer que dans ce récit Menzicoff

ne se permet aucun reproche contre ceux qui ont causé sa ruine; cette modération lui donne un véritable caractere de grandeur.

Quoique M. de La Harpe se fût souvent élevé contre les drames, il en composa deux. En cédant au goût de son tems il sut du moins se garantir des défauts qui semblent attachés à ce genre: il ne peignit point des malheurs obscurs avec emphase; il ne chercha point à lier des intrigues romanesques; il ne puisa point dans la nouvelle philosophie des sentimens exagérés et contraires à la nature; il n'offrit point des images dégoûtantes, et ne poussa pas trop loin les idées lugubres. Mélanie a joui d'une grande réputation: comme elle entre dans ce Recueil, nous n'en parlerons que dans l'examen qui doit la suivre

Barnevel, second drame de M. de La Harpe, est une imitation d'une piece de M. Lillo, intitulée, *Le Marchand de Londres.* Cette piece n'a jamais été représentée. L'auteur anglois avoit eu pour objet de peindre les excès et les crimes auxquels peut se porter un jeune homme lorsqu'il a le malheur de se lier à une femme corrompue. Les

progrès rapides de la séduction sont tracés dans cette piece avec beaucoup d'art. M. Lillo a présenté sans invraisemblance Barnevel, d'abord rempli de candeur et doué de toutes les qualités aimables de son âge, se livrant sans réserve aux caresses d'une femme perdue, et entraîné par elle jusqu'au crime affreux d'assassiner son oncle et son bienfaiteur: M. de La Harpe a très bien profité des combinaisons de son modele qu'il a souvent embelli; mais il s'est cru obligé, pour ne point blesser la décence de la scene françoise, d'adoucir le caractere de la femme qui séduit Barnevel, et de l'offrir comme une veuve qui a eu une existence honnête, et qui, tombée dans la mauvaise fortune par la faute de son mari, s'est permis de honteuses ressources. Ce changement, dont on ne peut blâmer M. de La Harpe puisqu'il prouve sa délicatesse sur les convenances théâtrales, dénature entièrement le fond de la piece: on trouve peu vraisemblable qu'une femme qui conserve encore une apparence de retenue puisse demander à son amant de l'enrichir par un assassinat; la candeur de Barnevel ne doit-

elle pas être révoltée de cette contradiction entre le caractere qu'il suppose à celle qu'il aime et cette effroyable proposition? Dans l'auteur anglois le jeune homme ne sent presque que l'amour physique; il sacrifie tout à ses desirs effrénés: cette conception a beaucoup plus de vraisemblance. M. de La Harpe a très bien saisi le caractere d'un premier amour: Barnevel, prêt à tomber dans l'abyme, a quelques soupçons sur la sincérité de sa maîtresse; la maniere dont il les lui témoigne est pleine de délicatesse et de candeur:

Ecoute, prends pitié de ce cœur qui t'adore:
On m'a dit... aujourd'hui l'on me disoit encore
Que ton sexe, abusant de nos tendres erreurs,
Nous trompe quelquefois, même en versant des pleurs;
Que la douceur aimable en tous ses traits empreinte
Sert à mieux déguiser l'artifice et la feinte:
Dois-je le croire? Hélas! faut-il s'accoutumer
A craindre des attraits qu'il est si doux d'aimer?
Peut-on lorsque l'on plaît chercher un autre empire,
Lorsque l'on sait charmer, peut-on songer à nuire?
A-t-on, par un contraste aussi vil qu'odieux,
La trahison dans l'ame, et l'amour dans les yeux?
Je ne puis me prêter à cette horrible idée.

L'élégance soutenue de cette piece en rend la lecture attachante ; les défauts ne pourroient se sentir qu'à la représentation.

Lorsque M. de Voltaire vint à Paris pour jouir du triomphe que les philosophes lui avoient préparé, M. de La Harpe, son éleve, se crut obligé de lui rendre un hommage public : il composa une petite piece où, faisant allusion à l'universalité des talens de son maître, il suppose que les Muses sont en rivalité pour lui décerner des honneurs. Ce cadre assez commun est rempli avec esprit : on sent que Melpomene doit obtenir la préférence ; aussi l'auteur lui fait-il passer en revue les tragédies de Voltaire. Il étoit plus difficile de faire parler Thalie : M. de La Harpe se tire fort adroitement de cet embarras ; la Muse de la comédie se borne à dire :

Ce fut par passe-temps qu'il me rendit visite :
Je n'en rendrai pas moins hommage à son mérite.
J'aime les Euphémons, je leur applaudis fort ;
Et mon ami Préville est charmant dans Friport :
Je conserve les fruits de sa plume immortelle.
Je conviens qu'avant moi d'autres doivent passer :

Je vous laisse briguer les palmes les plus belles ;
Mais, Nanine à la main, je prétends l'embrasser.

M. de La Harpe a encore fait une petite comédie pour l'inauguration de la nouvelle salle : on y trouve une gaieté franche et naturelle qui laisse penser qu'il auroit réussi dans ce genre s'il s'y étoit consacré.

On auroit peine à croire que l'auteur, toujours occupé de discussions sérieuses ou de conceptions tragiques, eût pu obtenir des succès dans ces pieces légeres, fruits de l'enjouement et de l'esprit de société; cependant il se distingua par des pieces fugitives où l'on remarque de l'aisance, de la finesse, et ce ton d'aménité qu'il ne conserva pas toujours en écrivant en prose. Il composa aussi de petits poëmes dans lesquels il déploya une imagination riante, et montra cette élégance facile qui paroissoit étrangere à son talent. L'Ombre de Duclos est de ces poëmes celui qui fit le plus de bruit dans le tems. M. de La Harpe voulut attaquer ses ennemis, et tourner en ridicule quelques mauvais auteurs : en exécutant le premier de ces projets il fut injuste envers M. Clément et l'abbé

Aubert, qui ne méritoient pas d'être confondus avec les barbares imitateurs de Shakespear, ni avec les poëtes de coteries qui briguoient de petits succès sur les traces de Dorat. En s'élevant contre ceux qui hâtoient l'époque de la décadence de notre littérature, il fut, comme à son ordinaire, inspiré par la raison et par le goût. Le caractere caustique de Duclos, sa gaieté, sa franchise, qui ne se démentit jamais, fournissoient au poëte des couleurs assorties à son sujet. Il suppose que l'académicien se trouve dans les champs élysées avec l'abbé de Bois-Robert, ce convive aimable dont la principale fonction étoit d'égayer le cardinal de Richelieu : la conversation s'engage entre eux sur les auteurs du dix-huitieme siecle; Duclos propose à l'abbé de lui faire voir une de ces audiences qu'il donnoit aux gens de lettres en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie françoise : Bois-Robert trouve l'idée piquante ; et l'illusion, dont le poëte fait un usage très heureux comme personnage allégorique, facilite à Duclos les moyens de jouer cette comédie :

On voit Duclos sur un grand fauteuil noir

Dans l'entre-sol, sombre et triste manoir
Où doit loger monsieur le secrétaire.
Là fourmilloit tout l'essaim littéraire :
L'un apportoit sa nouvelle grammaire,
L'autre un roman, l'autre des almanacs,
L'un des sermons, l'autre des opéras,
Et celui-ci son recueil d'héroïdes,
Et celui-là ses drames insipides,
Drames en prose, et traduits et vendus
En Allemagne, et des François peu lus,
Mais enrichis de fleurons et d'estampes,
Malgré Voltaire appelés *cul-de-lampes*,
Couverts de points de l'un à l'autre bout,
Points merveilleux qui tiennent lieu de tout,
Points éloquens qui font si bien entendre
Ce que l'auteur n'a pas l'esprit de rendre;
C'est dans les points qu'il faut s'évertuer,
Et le génie est l'art de ponctuer.

Ces derniers vers rappellent la manie des auteurs de drames qui, dans l'impuissance de terminer leurs phrases, mettoient plusieurs points, ce qui aux yeux des amateurs de ce mauvais genre passoit, ou pour des réticences pleines de sens, ou pour des sentimens trop énergiques pour pouvoir être exprimés par des paroles. Cet abus, dont M. de

La Harpe s'est en vain efforcé de montrer le ridicule, a été porté à l'excès par quelques orateurs modernes, qui croyoient ajouter de la force à leurs discours en plaçant au milieu de chaque phrase trois ou quatre points d'exclamation.

Le poëte fait le portrait de Dorat d'une maniere très plaisante : il le représente cherchant vainement à exprimer des passions qu'il ne sent pas ; et en deux vers, aussi frappans par leur précision que par leur tournure piquante, il peint sa gaieté affectée :

> Avec effort sa bouche travaillant,
> S'ouvre pour rire, et se ferme en bâillant.

M. de La Harpe revient ensuite sur les drames modernes et sur les imitations de Shakespear ; Moliere, Despréaux et Racine, en voyant le défenseur de ces monstres littéraires, tombent dans ce rire inexprimable si bien décrit par Homere : le poëte peint l'étonnement de La Fontaine lorsqu'il écoute cette doctrine dont il n'a jamais eu aucune idée.

> Pour le bon La Fontaine,
> Il contemploit ce rare énergumene

D'un regard fixe, immobile, enchanté;
Il jouissoit avec tranquillité,
La bouche ouverte, et la mine ébahie,
N'ayant rien vu de semblable en sa vie.

Ce portrait si frappant et si élégamment tracé peut donner une idée de l'enjouement qui regne dans ce poëme. Le seul homme avec lequel le poëte perd ce ton de gaieté est Linguet, son ennemi implacable. Il faut se rappeler les persécutions dont M. de La Harpe fut l'objet pour excuser ce passage, beaucoup plus dans le genre de Juvénal que dans celui d'Horace. Parmi les poésies fugitives de l'auteur, il en est plusieurs qui sont dignes d'être remarquées, mais que le défaut d'espace ne nous permet pas de citer: on y trouve deux épîtres, l'une au Tasse, l'autre d'Horace à Voltaire, dont l'élégance et la noble aisance rendent la lecture très agréable. Nous n'avons point parlé des odes de M. de La Harpe, quoique quelques unes aient eu du succès dans leur nouveauté; il nous a paru que l'auteur ne possédoit pas l'enthousiasme et la richesse de poésie qui caractérisent ce genre.

M. de La Harpe, voulant mettre en vers françois un poëme épique, choisit la Pharsale, que Marmontel avoit déja traduite, et qui dans un tems de décadence avoit trouvé beaucoup de lecteurs : il paroît que des occupations plus importantes détournerent l'auteur de ce travail; il n'acheva que le premier et le septieme chants. Les suppressions qu'il s'est permis de faire sont dictées par le goût; quelquefois il resserre des pensées trop étendues, quelquefois il développe celles qui ne sont qu'indiquées: le soin constant qu'il met à ne pas interrompre le fil des idées, à suivre la marche du poëte, et à ménager les transitions, produit cet heureux effet que l'on ne s'apperçoit point des changemens qu'il a cru devoir faire. Le poëme de Lucain gagneroit beaucoup si M. de La Harpe avoit pu continuer le travail dont il n'a publié que deux fragmens. La peinture des présages sinistres qui précedent les guerres civiles est une de celles que l'imitateur a le mieux rendues: Lucain, après avoir tracé tous les phénomenes qui menacent Rome de la perte de sa liberté, donne le dernier coup de pinceau

à ce tableau lugubre en faisant paroître Sylla et Marius, qui la premiere fois s'unissent pour déplorer les maux de la patrie : le poëte latin n'emploie que trois vers pour offrir cette image terrible ; M. de La Harpe la présente dans tous les détails de son effrayante beauté.

Les mânes de Sylla dans les champs s'éleverent,
D'une voix lamentable annonçant le malheur :
Du soc de la charrue on dit qu'un laboureur
Entr'ouvrit une tombe, et, saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et, les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir pâle et sanglant sur son tombeau brisé.

Le même goût pour les ouvrages des anciens porta M. de La Harpe à traduire quelques fragmens de Lucrece, et la premiere Élégie de Tibulle. On trouve dans cette derniere piece une poésie douce et élégante : dans le fameux morceau, *Te spectem suprema mihi cùm venerit hora*, le traducteur semble partager la mélancolie de son modele.

M. de La Harpe travailla presque toujours à des journaux littéraires, genre d'occupation

qui fait souvent beaucoup d'ennemis. Dans une pareille position il faut avoir grand soin de ne pas donner prise sur soi: la vengeance est un plaisir que l'amour-propre humilié ne se refuse jamais. Malheureusement pour M. de La Harpe, il fit une traduction de Suetone avec tant de rapidité qu'il n'eut pas le tems de la revoir : il y laissa quelques contresens; ses ennemis ne perdirent pas cette occasion de l'humilier. On examina cet ouvrage avec une exactitude minutieuse, on compara chaque phrase de l'auteur original avec la version, et à force de travail on parvint à y trouver une trentaine de passages mal rendus, ce qui n'eût pas été reproché à tout autre traducteur, sur-tout si son ouvrage eût été aussi bien écrit que celui de M. de La Harpe. Ce dernier avoua noblement son tort; il convint de quelques fautes, et il ne chercha point à les justifier par de mauvais raisonnemens. Malgré une franchise si rare, cet ouvrage négligé nuisit beaucoup à sa réputation; il avoit fourni à ses adversaires des armes contre lui, et ce n'est pas dans ces sortes de luttes que l'on épargne les vaincus. Cependant

cet échec ne lui ayant fait rien perdre de son assurance ordinaire, on se lassa de critiquer sa traduction, et l'on ne se souvint que de ses autres titres à l'estime des connoisseurs. Nous ne parlerons pas de l'Histoire générale des Voyages, spéculation de librairie à laquelle il consentit à donner son nom; l'ordre qu'il a introduit dans cette compilation prouve sa grande aptitude au travail. Nous sommes pressés d'arriver au livre qui a mis le sceau à sa réputation, et qui, de l'aveu de ses ennemis même, lui a valu au commencement du dix-neuvieme siecle le titre de Quintilien françois.

M. Marmontel avoit eu pour objet, en composant ses Élémens de Littérature, de rendre les connoissances littéraires familieres aux femmes et aux gens du monde dont l'éducation avoit été négligée. A cette époque, les études profondes n'étoient plus à la mode; on ne vouloit trouver dans la culture des lettres qu'un amusement et qu'une distraction; les hommes, après avoir passé quelques années dans des colleges où l'enseignement étoit dégénéré, oublioient en entrant dans

la société les choses qu'ils avoient apprises, et ne continuoient pas des travaux auxquels ils ne s'étoient livrés que superficiellement. Cependant il étoit du bon ton de s'ériger en juge de tous les ouvrages d'esprit. Pour donner quelques motifs aux jugemens que l'on vouloit porter, il étoit donc nécessaire de connoître au moins les élémens, et d'avoir une idée des grands modeles, ne fût-ce que pour en faire des objets de comparaison. M. Marmontel recueillit dans son ouvrage tout ce qu'un homme bien élevé ne doit pas ignorer en matiere de littérature. Des détails intéressans, des anecdotes piquantes, beaucoup de précision et de clarté, un style toujours agréable quoique un peu uniforme, lui procurerent un grand nombre de suffrages. Cependant son livre ne conserva point la réputation qu'il avoit acquise d'abord; on le consulta plutôt qu'on ne le lut de suite. L'ordre alphabétique substitué à l'ordre naturel des matieres nuit au travail de ceux qui veulent s'instruire sérieusement; ils sont obligés d'aller sans cesse d'un volume à l'autre pour suivre la filiation des objets dont l'auteur les entretient.

M. Marmontel cherche à justifier cette distribution qui sous l'apparence de l'ordre offre réellement la plus grande confusion, en disant qu'il a voulu ménager les personnes pour lesquelles il a composé son ouvrage, et leur donner sans aucune fatigue les moyens de prendre et de quitter le livre dans leurs momens de loisir. Cette raison manque de justesse, parceque les personnes les plus légeres, lorsqu'elles se décident à lire, cherchent toujours un ordre quelconque qui leur épargne le soin de classer leurs idées, et qui leur fournisse des points de ralliement, quand elles réfléchissent sur ce qu'elles ont lu; or le plan de M. Marmontel ne soulage point leur paresse, et ne leur offre que des résultats partiels et isolés dont il leur est impossible de profiter. Cet ouvrage, que l'auteur vouloit rendre classique, n'est pas d'ailleurs exempt de paradoxes et de jugemens contraires au bon goût.

La carriere dans laquelle est entré M. de La Harpe est beaucoup plus vaste, et beaucoup plus brillante. Il cherche non seulement à donner aux personnes peu instruites les connoissances

indispensables, mais à entretenir les savans des objets de leurs études. Dans son plan, dont l'idée seule annonce une science littéraire immense, il embrasse tous les âges où les lettres ont fleuri : chaque production célebre est examinée, analysée, et discutée ; l'auteur en cite les beautés, en releve les défauts, fait valoir les idées justes, combat les sophismes, et fait sortir les regles de tous les genres de littérature de l'examen raisonné qu'il fait de chaque chef-d'œuvre ; méthode bien supérieure à celle de M. Marmontel, qui, à l'exemple des auteurs de rhétorique, commence par définir séchement la regle dont ensuite il fait des applications. Ce n'est qu'en lisant le Cours de littérature de M. de La Harpe que l'on peut se faire une idée du talent particulier dont il étoit doué pour rendre compte d'un ouvrage littéraire, et pour l'apprécier à sa juste valeur de quelque genre qu'il fût. On n'y remarque jamais ces traces de fatigue et de dégoût que l'on trouve ordinairement dans les livres de longue haleine, où il paroît impossible que l'auteur possede également toute sa matiere :

M. de La Harpe examine la multitude énorme d'ouvrages dont il doit parler, avec la même fraîcheur de goût et d'imagination; on partage le plaisir qu'il semble éprouver en se livrant à des recherches littéraires, objets de sa passion toujours constante. On le suit dans ses études, dans ses jouissances; son admiration est si naturelle, ses critiques si franches, son discernement si juste, que l'on ne peut s'empêcher de prendre part à ses sensations, et d'adhérer à ses jugemens.

Ce qui distingue éminemment M. de La Harpe des auteurs modernes qui ont écrit sur la littérature, c'est qu'il prend toujours le ton des ouvrages dont il rend compte; mérite qu'on ne remarque chez les anciens que dans Cicéron, Quintilien et Longin. S'il parle de l'Iliade d'Homere, vous le voyez emprunter les riches couleurs de ce pere de la poésie pour peindre les impressions que le lecteur reçoit; l'aridité de la critique disparoît, il ne reste que l'effet d'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain sur une imagination poétique; s'il parle de Démosthene et

de Cicéron, tous les grands intérêts d'Athenes et de Rome sont reproduits par une plume éloquente ; vous vous reportez aux circonstances qui ont inspiré ces deux grands orateurs, vous les voyez placés dans leur véritable cadre, et vous admirez leurs discours traduits avec autant de fidélité que d'énergie dans la langue moderne; s'il parle de Tacite, vous êtes tout à coup transporté sous les empereurs, vous entrez dans les mysteres de la politique sombre de Tibere, et vous frémissez au récit des crimes de Néron; le style du critique devient serré et concis comme celui de l'historien romain. M. de La Harpe arrive-t-il aux siecles de François Ier. et de Louis XIV? il badine avec Marot, il s'éleve avec Malherbe, il fait sentir les beautés de l'incomparable Racine, il raisonne avec Pascal, il imite les graces insinuantes de Fénélon, il s'attendrit aux exhortations touchantes de Massillon, et, dans l'impuissance de prendre le ton de Bossuet, il approche du moins par un style plus nerveux et plus soutenu de l'énergie et de la vigueur du plus grand des orateurs chrétiens.

On a fait cependant quelques reproches fondés à l'auteur de ce livre. La littérature ancienne et le siecle de Louis XIV, qui forment un ensemble très régulier, présentent une suite de jugemens avoués par le goût, à l'exception de quelques opinions hasardées sur l'Odyssée et sur l'Enéide, d'une admiration trop forte pour les poëmes lyriques de Quinault, et d'une prévention que M. de La Harpe conserva toujours contre Pierre Corneille. Lorsque l'auteur arrive au dix-huitieme siecle, il n'est pas aussi heureux dans l'économie de son ouvrage: quelques articles ne sont pas assez développés, d'autres paroissent surchargés de détails inutiles. Tels sont, dans ce dernier genre, le jugement sur la préface que Diderot a mise à la traduction de Séneque, et l'analyse des comédies de Fabre d'Églantine. Nous ne nous reportons peut-être pas assez au tems où écrivoit M. de La Harpe pour le juger sous ce rapport. Diderot, l'un des patriarches de la philosophie moderne, avoit une multitude de partisans qui le considéroient comme un homme très éloquent et comme un profond raisonneur; il falloit donc que M. de La

Harpe relevât avec détail ses bévues et ses sophismes, et prouvât que sa prétendue éloquence n'étoit qu'un faux enthousiasme: un jugement moins développé n'auroit convaincu aucun des lecteurs; une discussion approfondie pouvoit seule les faire revenir de leur méprise. Pendant la révolution, Fabre d'Églantine avoit été admiré comme un autre Moliere; son style incorrect, barbare et quelquefois inintelligible, passoit pour être le véritable style de la comédie. Il étoit donc nécessaire que M. de La Harpe analysât ses pieces avec soin pour en faire remarquer toutes les absurdités; et peut-être ces articles ne nous paroissent-ils aujourd'hui superflus que parcequ'ils ont produit leur effet.

Ce livre devenu classique est trop généralement connu pour que nous entrions dans plus de détails; on y remarque des morceaux isolés, dans lesquels l'auteur combat les principes révolutionnaires avec toutes les armes de l'éloquence et de la dialectique; il s'étend aussi sur la religion; il parle des peres de l'église grecque et latine, en les considérant sous les rapports de la doctrine

et de la littérature ; et dans ces discussions intéressantes, il s'éleve quelquefois jusqu'à la hauteur de nos grands orateurs de la chaire.

Cette religion, à laquelle il avoit été rappelé par la réflexion et par le malheur, qu'il a défendue avec tant de zele dans un moment où elle étoit un motif de proscription pour ceux qui la professoient, a été pour M. de La Harpe une source de consolations dans les maux qui ont troublé la fin de sa vie. Accablé d'infirmités, il a souffert avec calme les persécutions et les outrages de ses ennemis: l'impression d'une ancienne correspondance avec le Grand Duc de Russie sembla redoubler leur rage; on ferma les yeux sur une multitude de détails intéressans et utiles pour l'histoire des lettres, et l'on ne remarqua que quelques jugemens trop peu ménagés. M. de La Harpe ne fit aucune réponse aux injures qui furent dirigées contre lui; et ses ennemis s'irriterent encore plus de sa modération qu'ils ne se seroient irrités d'une réplique violente.

En l'accusant d'hypocrisie, ils prouverent qu'ils n'avoient aucune connoissance du cœur humain, et qu'ils pouvoient lire sans compren-

dré. Nous le répétons, la force de logique qui distingue particulièrement tous ses écrits tenoit à une parfaite conviction, même lorsqu'il étoit dans l'erreur : son aversion pour les sophistes va presque jusqu'à la colere ; tout principe faux le révolte en littérature comme en morale, et le peu de ménagement qu'il garde ne laisseroit aucun doute sur la franchise de son caractere, lors même que la clarté de son style ne prouveroit pas combien il étoit éloigné de toute espece de fausseté. Les ennemis de M. de La Harpe n'ont pu nier que son talent n'eût pris de nouvelles forces depuis sa conversion, et dans un âge où l'esprit a plus de disposition à baisser qu'à croître ; or il est contre la nature que l'hypocrisie augmente jamais le talent d'un écrivain : si le contraire pouvoit arriver une seule fois, quelle ressource resteroit-il à la vérité ? M. de La Harpe, par sa conduite, a de nouveau prouvé la profondeur et la justesse de cette grande pensée de Bâcon sur la religion. « Un peu de philosophie en éloigne ; « beaucoup de philosophie y ramene ». D'ailleurs l'hypocrisie a toujours un intérêt qui la porte à tromper les hommes ; sans ce motif il est ab-

surde de concevoir l'existence de ce vice : or quel intérêt M. de La Harpe avoit-il à affecter la piété, au milieu des destructeurs de la religion? quelle jouissance pouvoit-il trouver à être livré à toute sorte de persécutions, quand il auroit pu parvenir aux honneurs et aux emplois en conservant ses anciennes erreurs? Il seroit trop ridicule de chercher à prouver que l'hypocrisie n'a jamais fait de martyrs.

Avec de vastes connoissances et un grand talent M. de La Harpe ne parvint pas à la fortune dans un siecle où la manie des lettres fit à ceux qui les cultivoient tant de protecteurs parmi les grands du jour; mais s'il ne sut pas se faire des partisans zélés sous le regne de la philosophie qu'il professoit, et qui étoit généralement répandue, il trouva des amis dévoués dans les dernieres années de sa vie : s'il falloit une nouvelle preuve de sa sincérité, on la trouveroit dans ce rapprochement. Une certaine roideur de caractere qui ne put être adoucie que par la religion, en le privant des avantages que son mérite devoit lui procurer, ne fit réellement tort qu'à lui-même; les François n'ont pas le droit de la lui reprocher, puisqu'ils

doivent à cette inflexibilité le ton hardi et vrai qui regne dans le Cours de littérature; ouvrage qui rendit aux grands principes leur ascendant; ouvrage qui fera dans tous les tems le désespoir des hommes qui composent leur poétique pour leurs ouvrages, et qui désespérant de pouvoir rivaliser avec les bons écrivains essayent sans cesse de changer les regles du goût pour obtenir des applaudissemens passagers.

Pendant sa proscription M. de La Harpe s'étoit occupé de plusieurs ouvrages: il a traduit une grande partie de la Jérusalem délivrée, commencé un poëme sur la religion, et une histoire du fanatisme révolutionnaire. Le seul ouvrage qu'il ait achevé à cette époque est la traduction du Psautier précédée d'un discours plein d'érudition et de goût.

Sous un gouvernement qui a rendu à la France le repos et la prospérité, M. de La Harpe vivoit dans la retraite avec quelques amis, et travailloit aux ouvrages dont nous venons de parler, lorsqu'une maladie longue et douloureuse l'enleva aux lettres le 11 février 1803.

PRÉFACE.

Le Comte de Warwick a été traduit en plusieurs langues, joué à la Haye en hollandois, et en anglois au théâtre de Drurylane, et il a eu par-tout le même succès.

Je ne parlerai que de la piece angloise, qui est plutôt une imitation qu'une traduction. L'intrigue et la conduite sont absolument les mêmes, à quelques changemens près, et ces changemens, je l'avoue, ne me paroissent pas heureux. Par exemple, Edouard, dans l'auteur anglois, n'apprend qu'au cinquieme acte qu'Élisabeth dont il est amoureux est la maîtresse de Warwick; il en résulte que dans les deux premiers actes il est moins intéressant, parce que ses torts envers son ami et son bienfaiteur étant beaucoup moins graves, il a moins de remords, et que son rôle devient par conséquent beaucoup moins théâtral. Joignez à cela qu'Édouard apprenant que Warwick est son rival s'emporte en plaintes et en reproches très mal fondés, puisque Warwick ne peut avoir eu aucun tort en aimant Élisabeth que le roi n'a recherchée que depuis le départ du comte pour l'ambassade de France.

Autre changement : Édouard, au second acte, reçoit Warwick en plein conseil ; la question de son mariage y est discutée entre les amis du jeune prince et ceux du comte, discussion nécessairement froide devant les deux personnages intéressés qui seuls ont droit d'occuper le spectateur. D'ailleurs Édouard, pressé par Warwick, est obligé de se défendre par des lieux communs sur l'amour, qui seroient tout au plus supportables devant un confident, mais qui sont déplacés et indécens dans un conseil : il paroît que toutes ces convenances de l'art dramatique ont échappé à l'auteur anglois, qui n'a songé qu'à faire une scene d'appareil.

Un changement qui paroîtra encore plus extraordinaire, c'est celui du quatrieme acte. La révolution qui le termine a toujours produit le plus grand effet sur notre scene. L'auteur anglois ne la conserve qu'en partie, ne la décide même pas, et en change les motifs ; ce n'est plus un mouvement de générosité naturelle que Warwick fait éclater devant son ami qui vient le tirer des fers, devant les Anglois prêts à le suivre ; c'est une réflexion politique, un froid *à parte* dont Warwick ne s'avise qu'au moment où son ami Pembroke le quitte : « Arrête, Warwick ; ne te laisse « pas précipiter par la vengeance dans la route

« de la honte. Si ma patrie implore le secours de « Warwick, je dois entendre sa voix et la sau- « ver.... Pembrocke peut avoir des vues étrangeres « à moi, et l'adroite Marguerite aussi.... je ne « puis être d'un autre parti que celui d'Elisa- « beth. O ciel! dirige-moi dans ce que je vais « entreprendre ».

Ainsi des soupçons injurieux à l'ami qui vient de délivrer Warwick, et la foiblesse d'un amant vulgaire qui n'ose désobéir à sa maîtresse, voilà ce que l'auteur anglois substitue à un retour si naturel dans un grand cœur: il a eu ses raisons sans doute; mais il est impossible de les deviner.

A l'égard du style il est totalement différent. Il paroît que le génie anglois exige sur le théâtre même une diction toujours hérissée de figures; mais ce qui est certain, c'est que non seulement ce style est l'opposé du naturel dans le dialogue dramatique, mais que la plupart de ces métaphores sont aussi basses et aussi triviales qu'elles sont déplacées. Je doute que sur notre théâtre on entendît volontiers Marguerite dire à Warwick: *Peut-être que les mets que vous avez préparés ne conviennent pas au goût trop délicat d'Edouard: il dédaigne de goûter un banquet étranger, quelque savoureux qu'il puisse être, et n'aime que les mets de son choix*.... et Warwick dire à Édouard:

Qui a donné de la valeur à ce zéro? Ce zéro, c'est Édouard lui-même. Je ne crois pas que ces figures soient de bon goût, quelque part que ce soit, aux yeux des gens instruits.

N. B. Il y a eu un Warwick de feu Cahuzac, qui n'a eu qu'une représentation, et qui n'a jamais été imprimé. J'ignore s'il s'est conservé dans les dépôts de la police ou de la comédie; mais je ne l'ai jamais vu.

LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Monsieur,

Quoiqu'éloigné du centre de notre littérature, vous en êtes toujours l'ame et l'honneur. Tous ceux qui font quelques pas dans cette carriere où vous avez tant de fois triomphé, vous offrent en tribut les essais de leur jeunesse. En soumettant cet ouvrage à vos lumieres je ne fais que suivre la foule; et si je puis m'en distinguer, ce n'est que par la sensibilité particuliere qui m'a toujours attaché à vos écrits, et dont j'ai osé déja vous donner des témoignages.

Il est donc vrai, monsieur, qu'il vient un tems où tous les hommes s'accordent pour être justes, où le cri de l'envie est étouffé par le cri de l'admiration, où l'on n'ose plus opposer la médiocrité qu'on méprise, au génie qu'on voudroit dégrader, où l'homme supérieur à son siecle est enfin à sa place. Ce sentiment unanime et victorieux qui détruit tous les autres intérêts a quelque chose de sublime; il me fait respecter l'humanité.

Tel est le rang où vous êtes parvenu, monsieur;

tel est l'hommage universel que l'on vous rend aujourd'hui, et que méritent vos chefs-d'œuvre dans plusieurs genres, sur-tout dans le genre dramatique. Permettez-moi de discourir quelque tems avec vous sur cet art que j'aime, et dans lequel vous excellez: quand on écrit à son maître, il faut s'instruire avec lui, lui proposer des réflexions et des doutes qu'il peut éclairer, plutôt que de lui adresser des louanges qui sont toujours fort au-dessous de lui.

Il n'est que trop vrai que le théâtre est depuis long-tems dans ses jours de décadence: vous vous êtes placé à côté de nos maîtres, et tout le reste est bien loin de vous. On a même abusé de vos préceptes pour corrompre et détériorer l'art de la tragédie. Vous nous avez dit que la pompe du spectacle ajoutoit beaucoup à l'intérêt d'une action; vous avez recommandé cet accessoire trop négligé jusqu'à vous. Qu'est-il arrivé? On a fait de la tragédie une suite de tableaux mouvans, on a prodigué les évènemens en représentation, les combats, les poignards, et l'on a fait des ouvrages dont tout le mérite étoit pour l'acteur ou le décorateur: on a voulu oublier ce que vous avez répété cent fois, que sans l'intérêt et le style tous ces ornemens étrangers ne produisoient que l'effet d'un instant, et qu'il ne restoit rien d'un ouvrage de cette espece, quand la toile étoit tombée.

J'entendois demander autour de moi, lorsqu'il s'agissoit d'une piece nouvelle : y a-t-il des coups de théâtre en grand nombre, des tirades pour l'actrice, des maximes, des vers brillans? on se gardoit bien de demander : les personnages disent-ils ce qu'ils doivent dire? l'action est-elle raisonnable? le style est-il intéressant? Ces bagatelles étoient bonnes pour le vieux tems, et l'on disoit tout haut que Britannicus, donné aujourd'hui pour la premiere fois, seroit à peine écouté.

C'est au milieu de tels discours et de tels préjugés, que j'ai osé concevoir et exécute
de la plus grande simplicité. J'ai pensé que les évènemens multipliés ne pouvoient tout au plus intéresser que la curiosité de l'esprit, et non la sensibilité de l'ame; que pour faire éprouver aux hommes rassemblés des émotions durables, il falloit développer devant eux une action simple, qui de momens en momens devînt plus attachante; qu'il falloit imprimer profondément dans leurs cœurs les sentimens divers et successifs des personnages; que la tragédie n'étoit pas seulement le talent de faire agir les hommes sur la scene, mais encore celui de les faire parler. Oui, je ne craindrai pas de le répéter, l'éloquence seule peut animer la tragédie : c'est le caractere distinctif des grands maîtres; c'est le vôtre. Le mérite peut n'être pas bien grand d'arranger une

action vraisemblable; Campistron l'a fait; mais créer des hommes à qui l'on donne des passions qu'il faut peindre; répandre dans les discours qu'on leur prête cet intérêt soutenu, cette chaleur qui donne à l'illusion l'air de la vérité; trouver, saisir ces sentimens qui s'échappent de l'ame, et que l'homme médiocre ne rencontre jamais; voilà le talent rare et supérieur, voilà le génie.

Quel don, monsieur, que l'éloquence! c'est le plus beau présent de la nature; elle fait pardonner tout, même la vérité. Et quel homme sait mieux que vous les réunir? qui mieux que vous a su faire servir à notre instruction la science de plaire et d'attendrir? Combien vous savez adoucir les hommes afin qu'ils vous permettent de les éclairer! Peut-être est-il encore des ames ingrates et dures qui se refusent aux plaisirs que vous leur procurez, et qui cherchent les défauts de vos ouvrages en essuyant les larmes que vous leur arrachez; peut-être même me reprocheront-elles cette expression de ma reconnoissance: pour moi, je la crois due au grand homme qui cent fois a charmé les instans de ma vie, et qui m'a appris encore à pardonner à leur ingratitude.

Je serois trop heureux, monsieur, si le plaisir qu'on goûte à la lecture de vos ouvrages suffisoit pour apprendre à les imiter. Sans prétendre à

cette gloire, je me suis attaché du moins à pratiquer vos leçons; j'ai cherché la clarté dans le style, la simplicité dans la marche; j'ai déployé sur la scene l'ame grande et sensible de Warwick, et j'ai cru qu'avec cet avantage je serois bien malheureux si j'avois besoin de ces ornemens si superflus, et que l'on croit si nécessaires. Ma jeunesse et quelques lueurs de cet ancien goût qui, pour n'être plus suivi, n'est pourtant pas oublié, m'ont fait accueillir du public avec cette indulgence qui récompense les efforts et encourage les dispositions: on a applaudi au genre que j'avois choisi bien plus qu'à mes talens. Il seroit à souhaiter que cet accueil engageât tous ceux qui se disputent aujourd'hui la scené à rentrer dans l'ancienne route qui probablement est la plus sûre, et dans laquelle sans doute ils iroient bien plus loin que moi. C'est à vous, monsieur, qui avez atteint le but, et qui êtes assis sur vos trophées; c'est à vous à les ramener: élevez encore votre voix; proposez-leur de relire Phedre et Cinna; moi, je leur citerai Mérope et ces trois derniers actes de Zaïre, ces actes si admirables, où les développemens d'un cœur tendre et jaloux suffisent pour remplir la scene. J'entends toujours parler de coups de théâtre; mais qu'est-ce que des coups de théâtre? sont-ce des exécutions sanglantes? non. Oreste, dans Andromaque, est

épris d'Hermione; il vient d'obtenir l'assurance de l'épouser, si Pyrrhus épouse la veuve d'Hector: Pyrrhus y semble déterminé; il a refusé de livrer Astianax, il sacrifie tout à sa Troyenne: Oreste nage dans la joie. Arrive Pyrrhus; tout est changé; il est bravé; il revient à Hermione et livre Astianax; il invite Oreste à être témoin de son mariage: Oreste est frappé, et le spectateur avec lui: voilà un coup de théâtre; il est d'un maître.

C'est ainsi qu'il faut que les évènemens d'une piece paroissent toujours le résultat des caracteres, et non une machine fragile dont on voit tous les ressorts dans la main de l'auteur; mais c'est sur le style que nous avons sur-tout besoin de vos leçons. Si vous avez quelquefois placé dans une scene des réflexions rapides, presque toujours fondues dans la situation, on a prétendu dès-lors qu'il falloit, à votre exemple, faire entendre sur le théâtre toutes les vérités morales qu'on a pu dire depuis deux mille ans; on a fait de longues tirades bien traînantes, bien ennuyeuses, et sur-tout bien déplacées; on est convenu d'appeler cela des vers *saillans, des vers à retenir*. Vous ne serez pas surpris, monsieur, quand vous aurez lu cette tragédie, que plusieurs personnes se soient plaintes de n'y pas trouver *de ces vers à retenir:* je crois bien que vous m'en saurez bon gré. Quant à ces personnes dont je vous parle, je suis bien

fâché de ne pouvoir les satisfaire ; mais je leur répondrai, et vous appuierez mon avis sans doute, que des vers de situation profondément sentis valent cent fois mieux que des vers faits par l'esprit pour refroidir l'âme ; qu'enfin il faut préférer le style qui fait vivre un ouvrage, à celui qui fait briller l'acteur.

Combien de gens ignorent le mérite de ces vers simples et faciles, sans inversions, sans épithetes, qui seuls font entendre une tragédie avec une satisfaction continue ! Je dirai plus ; quand cette simplicité est touchante, je la préfere aux plus grandes pensées.

Tout le monde connoît ces vers fameux de Corneille en parlant de Pompée :

> Il (le ciel) a choisi sa mort pour servir dignement
> D'une marque éternelle à ce grand changement,
> Et devoit cet honneur aux mânes d'un tel homme,
> D'emporter avec eux la liberté de Rome. *

Cette pensée est grande sans enflure ; mais j'aimerois bien mieux avoir fait ces vers-ci d'Athalie, où Joad dit en parlant des flatteurs :

> Ainsi de piege en piege, et d'abyme en abyme,

* Observez que Voltaire avoit cité ces mêmes vers comme une pensée fausse et une déclamation. (*Note de M. de La Harpe.*)

Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront bientôt haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.

Quel intérêt de style! que ce ton est naïvement dramatique! et quand je songe que c'est un grand prêtre qui tient ce langage aux pieds d'un roi enfant qu'il va mettre sur le trône, il me semble qu'on n'a jamais offert aux hommes un spectacle plus grand et plus pathétique.

Il faut dire de grandes choses avec des termes simples: tels sont mes principes, monsieur; c'est de vous que je les tiens. J'ajouterai qu'il seroit bien cruel et bien injuste que ceux qui ont des principes contraires se crussent en droit d'être mes ennemis. Je saisis cette occasion de me plaindre à vous publiquement des discours que la haine et la crédulité répandent sur moi: dans un monde où tout est de convention, où l'on marche au milieu de cent petites vanités qu'il faut craindre de heurter, j'ai été juste et vrai; on m'en a fait un crime, et beaucoup de gens m'ont accusé d'être méchant, parceque je n'avois pas la fausseté nécessaire pour l'être: il est également triste et inconcevable d'être haï par une foule de personnes que l'on n'a jamais vues.

Des discussions littéraires, des intérêts d'un jour doivent-ils produire des inimitiés si aveugles?

Quoi! faudra-t-il toujours redire aux hommes: ne haïssez jamais celui qui ne vous est pas connu, et que peut-être vous auriez aimé?

Au reste, monsieur, ces désagrémens attachés aux arts de l'esprit n'affoibliront point l'amour que j'ai pour eux et qui est né avec moi: la reconnoissance que je dois aux bontés du public me donnera de nouvelles forces, et développera peut-être en moi les talens qu'il a cru appercevoir; peut-être ceux pour qui la lecture est un plaisir utile et réel, en lisant ces foibles essais, seront attendris des sentimens honnêtes et vertueux que j'ai su quelquefois exprimer, et leur ame me saura gré d'avoir écrit. La mienne, vous le voyez, monsieur, s'épanche devant vous avec liberté; je suis toutes ses impressions sans songer que j'abuse de vos momens, que je vous occupe d'objets importans pour ma jeunesse, mais que votre expérience regarde d'un œil bien différent. Vous avez prévu ou senti tout ce qui m'étonne ou m'irrite; vous êtes à cette hauteur où tout paroît illusion et vanité: aussi je compte également sur les conseils de votre philosophie et sur les lumieres de votre goût.

Je suis, etc.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

De Ferney, ce 22 décembre 1763.

Après le plaisir, monsieur, que m'a fait votre tragédie, le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, et votre piece justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. Racine (qui fut le premier qui eut du goût, comme Corneille est le premier qui eut du génie), l'admirable Racine, non assez admiré, pensoit comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet, autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflure.

Vous vous applaudissez de n'avoir point de *vers à retenir;* et moi, monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poëte cherche

moins à paroître qu'à faire paroître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce qu'on doit dire : voilà les vers que j'aime ; jugez si je ne dois pas être très content de votre ouvrage.

Vous me paroissez avoir beaucoup de mérite ; attendez-vous donc à beaucoup d'ennemis. Autrefois dès qu'un homme avoit fait un bon ouvrage on alloit dire au frere Vadeblé qu'il étoit janséniste : le frere Vadeblé le disoit au pere le Tellier qui le disoit au roi. Aujourd'hui faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de Cinna. Il y a eu de tout tems des *Fréron* dans la littérature ; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, parceque les rossignols les mangent pour mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime que vous méritez,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

ACTEURS.

ÉDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.

MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri de Lancastre.

LE COMTE DE WARWICK.

ÉLISABETH.

SUFFOLCK, confident du roi.

SUMMER, ami de Warwick.

NEVIL, suivante de la reine.

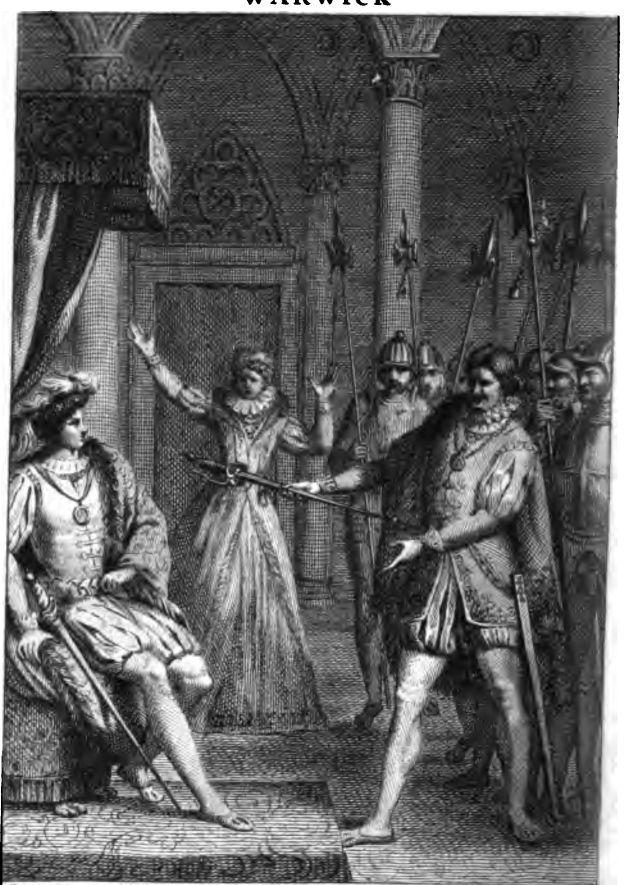
UN OFFICIER.

GARDES.

SOLDATS.

La scene est à Londres.

WARWICK



Peron del. Gault de St Germain direx.

Prends ce fer de ma main, frappe un cœur que tu hais;
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.

Acte III. Sc. III.

LE COMTE DE WARWICK, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorsqu'Édouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite, tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misere affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une ame généreuse,
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Et comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne sont plus ces tems où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglois inquiet abaissoit la fierté,
Le soumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous-même, guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles;
Quand de l'heureux Yorck qui nous opprime tous
Le pere audacieux succomboit sous vos coups.
Hélas! tout est changé: malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage:
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu.
En vain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tomboit de sa main défaillante;
L'ascendant de Warwick acheva vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mere avilie,
Sous les yeux des tyrans son enfance asservie;
Vous-même prisonniere en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer: mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon alégresse éclate.
Apprends ce qu'Édouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour:
Tu sais qu'Élisabeth à Warwick fut promise;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendoit sa main...

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets
Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais;
Et le peuple étonné de sa grandeur soudaine
Apprendra cet hymen en connoissant sa reine.

NEVIL.

O ciel! que dites-vous? Eh! quoi! lorsqu'aujourd'hui
Il brigue des François l'alliance et l'appui;
Lorsque, pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté,
L'imprudent Édouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure.

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal,
Est de son bienfaiteur devenu le rival.

En vain Elisabeth que cet hymen accable
Voudroit en rejeter la chaîne insupportable.
Un pere ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hyménée.
Voilà ce que j'ai su : des amis vigilans
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.
Penses-tu que Warwick tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse ?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours
Sans venger à la fois sa gloire et ses amours ?
Connois-tu de Warwick l'impétueuse audace?
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrace,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le sort des souverains,
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible:
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité;
Et signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirans du parti des Lancastres,
Écraser Édouard après l'avoir servi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi;

Ou bien si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins le plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste,
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore!
Vous allez tout braver pour servir un époux
Indigne également et du trône et de vous!

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abyme.
Le sceptre qu'il portoit a fatigué son bras:
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,
Il paroît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa foiblesse abjure.
Eh! que dis-je? mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son pere,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à sa mere.

De combien de périls j'ai su le garantir!
Ce jour, ce jour, hélas! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule et dans les forêts précipitant ma fuite,
Égarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De momens en momens j'attendois le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie.
Il est prêt à frapper; je restai sans frayeur:
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur.
Sans guide, sans secours, en ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je, (en lui montrant mon fils
Qu'à peine soutenoient mes bras appesantis),
Ose sauver ton prince, ose sauver sa mere.
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire.
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veilloit alors sur mon fils malheureux,
Ou bien le front des rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
Suivez-moi, me dit-il; et le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraye un chemin,
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Sembloit en me sauvant égaler mon courage.

NÉVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,

Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappans fait connoître un mortel
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en étoit un sans doute alors qu'au fond des bois
Un brigand conserva l'héritier de nos rois.
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Édouard craint un nom chéri dans ces climats:
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Édouard : je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.
Son cœur ne connoît point la fraude et l'artifice;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice:
Yorck a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône, et je dois l'en punir.
Édouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,
Ces droits tant contestés et jamais éclaircis;
Je défendrai les miens, mon époux, et mon fils:
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
J'irai chercher Warwick aux rives de la France;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.

Peut-être son courroux... Mais Édouard s'avance.
Laisse-nous.

SCENE II.

ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLCK,
GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis, paroissant devant toi,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon sujet : j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le destin l'a voulu : jouis de sa faveur.
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les lois, sans te demander grace;
Je sais, sans m'avilir, céder à ma disgrace.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garans du traité
Qu'à la cour de Louis Warwick a dû conclure;
Tu dois les accorder, ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.

Mon aspect dès long-tems a dû t'importuner.
Il trouble les douceurs d'un regne illégitime:
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-tems Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres:
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Et de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritiere
Devroit s'occuper moins du trône d'Angleterre;
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangere illustre, et non pas une reine:
D'un titre qui n'est plus cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusque-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes,

Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la foiblesse
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien :
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare ;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon pere malheureux a trouvé le trépas.
Par des tributs sanglans j'ai pu le satisfaire :
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissans éclats
Qui consolent le foible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils;
Allez, son entretien va vous être permis:
Peut-être en le voyant votre reconnoissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets,

M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCENE III.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux:
Tu l'as connu long-tems et noble et vertueux,
Peut-être il l'est encore; et fait pour toujours l'être...
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?
Cet amour jusqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir; tu sais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillerent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable,
Ces mouvemens soudains d'un penchant indomtable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.
Hélas! sans la domter on connoît sa foiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait; j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.

J'ai frémi de me voir, confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen; j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir;
Et ce cœur qui long-tems trembla près de l'abyme,
Pour finir ses combats, précipite son crime.

SUFFOLCK.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets hasardeux.
L'amour excuse tout, alors qu'il est extrême.
Votre ame en s'y livrant se condamne elle-même;
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux, doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Élisabeth, au printems de son âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusqu'ici dans sa timidité
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté.
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevois pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chere flamme
Ait surpris sa jeunesse et me ferme son ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre;
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.

C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets:
Je songe à son courroux et plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence;
Je l'expose lui-même au mépris de la France;
Et qui sait, dans l'ardeur de ses ressentimens,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportemens?

SUFFOLCK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre.

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés
Ont fait couler le sang des peuples écrasés;
L'Anglois environné du meurtre et des ravages,
A compté jusqu'ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos,
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux!
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide.
Vole et préviens Warwick; ne lui déguise rien:
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien.
Peins-lui tout mon amour et toute mon ivresse;
Et si son amitié pardonne ma foiblesse,
Qu'il éleve ses vœux à l'hymen de ma sœur;
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa premiere idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Elisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,

Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre.
A des nœuds plus brillans son orgueil va prétendre:
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLCK.

Mais Louis irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres états,
Il n'ira point donner le signal des combats.
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le sein de la paix
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends sans rançon lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de tems.

SCENE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive;

On veut voir ce héros trop long-tems attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(*l'officier sort.*)

Il suffit. Laissez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrai-je lui dire, et que dois-je résoudre?
Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons; à ses regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudroit être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint, et qui l'aime,
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même;
Et que parmi les maux qui causent mon effroi
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas: ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités:
Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri dans la langueur tombé presque en naissant,
Et d'une épouse altiere esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines
Ma prudence du moins a suspendu les haines.
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur
Édouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer, et je me vois

L'arbitre, la terreur, et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore.
L'hymen d'Élisabeth promis à votre ardeur...

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette union si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigne d'elle.
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient. C'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Élisabeth: mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCENE II.

ÉDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits,
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds; une illustre princesse
Digne, par les vertus dont brille sa jeunesse,
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis, et votre ami fidele,
Warwick est trop heureux de vous prouver son zele
Par des soins vigilans autant que par son bras,

Et dans la cour des rois comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance
A ce zele constant qui fonde ma puissance.
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je serai, sans former cette chaîne étrangere,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frere.

WARWICK.

Comment!... daignez du moins m'expliquer ce discours
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? et la France offensée
Verra-t-elle?...

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée.
Je ne puis à ce point forcer mes sentimens.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos sermens,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis et je le lui rendrai.
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée
Établit ses projets sur un autre hyménée:
Il n'y faut plus penser.

WARWICK.

Et quels nœuds aujourd'hui

Vous peuvent assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile?...

ÉDOUARD.

Eh! quoi! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique;
Et des lois qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux!
Je déteste ces lois et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je? est-ce l'amour qui vous rendroit parjure?
Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur?
Édouard écoutant de frivoles tendresses
S'est-il déja permis de sentir des foiblesses?
Et parmi les périls renaissans chaque jour
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître.
Non, je ne le crois pas, et sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flamme,
J'ose au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame,
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines
Et des feux mal éteints des guerres intestines,

Je ne me livre point à ces égaremens
Des princes amollis lâches amusemens.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance:
Votre seule amitié me rend quelque espérance.
Warwick! ah! si pour moi... vous saurez mes desseins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCENE III.

WARWICK.

O ciel! à ce retour aurois-je dû m'attendre?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi!
Me trompé-je? La reine avance ici vers moi:
Quoi! de son ennemi cherche-t-elle la vue?

SCENE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur.
Mais un motif pressant auprès de vous m'amene.
Je vous vois revenu des rives de la Seine,
Et sans doute vos soins achevent le traité.

M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse?
Aux intérêts nouveaux à vous seul confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés?

WARWICK.

Vous saurez votre sort: il dépend de mon maître;
Mais ce traité, madame, est incertain peut-être.
Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Édouard pourroit-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposoit à la France?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter;
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,
Devoit s'unir bientôt par un nœud plus prospere
Au plus grand des guerriers qu'ait produits l'Angleterre,
A qui même Édouard doit toute sa grandeur;
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfaiteur;
Que pour prix de son zele et d'une foi constante
Il lui ravit enfin sa femme et son amante:

Ce sont là ses projets, ses vœux, et son espoir,
Et c'est Élisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Élisabeth! ô ciel!... Non, je ne le puis croire.
Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire.
On n'est pas à ce point lâche, perfide, ingrat;
Il ne veut point se perdre et lui-même et l'état:
Il sait ce que je puis, il connoît mon courage:
Édouard jusque-là n'a pas poussé l'outrage.
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés.
Bientôt...

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramene;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confusion, le trouble d'Édouard...
De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connoît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.

Adieu. Dans peu d'instans vous pourrez reconnoître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace aux destins: oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance;
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi,
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCENE V.

WARWICK.

Je rejette un soupçon peut-être légitime.
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penser, quand j'allois le servir,
Que mon roi, mon ami fût prêt à me trahir.

SCENE VI.

WARWICK, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Élisabeth...

WARWICK.

Arrête... ah! je crains de t'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...

Eh bien! Elisabeth?... acheve... je frémis.

SUMMER.

Elisabeth, seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Édouard veut ce soir devenir son époux;
Et son pere, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide,
Et je veux qu'Édouard... je l'aimois le perfide.
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur.
Peut-on pousser plus loin la fourbe et la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime.
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWICK.

Que d'affronts réunis! étoient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un pere impitoyable
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable;
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de son roi:
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.
Mais que plus criminel et plus lâche en effet,

Édouard sans rougir... il le veut, c'en est fait.
O toi! par tant d'amour à mon sort enchaînée,
O chere Élisabeth, à mes vœux destinée!
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé;
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCENE VII.

WARWICK, ÉLISABETH.

WARWICK.

Ah! madame, venez enflammer mon courroux;
Mon amour, ma vengeance, avoient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme;
J'ai su tous ses projets, et je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour alloit vous immoler;
Mais je suis près de vous: c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore, et vous allez connoître

Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux, ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon pere, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie,
Et mon cœur, loin de vous, vous adressoit, hélas!
Des regrets impuissans que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwick: dans mon impatience,
Ma voix vous appeloit des rives de la France,
Et votre Élisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick eût imploré la mort.
Enfin je vous revois; vous essuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.
Je crains que le transport de ce cœur indomté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Édouard ignorer les tendresses:
Les maîtres des humains cachent-ils leurs foiblesses?
Toujours des yeux perçans sont ouverts à la cour.
Croyez qu'instruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets (vous en avez sans doute)
Veulent sur vos débris se frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi foible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi! garder le silence! et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?

Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,
Infidele à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver, ni venger sa maîtresse!
Je rougis d'y penser: non, non, je puis encor
Disposer de l'état et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Édouard et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick! ah! cher amant! hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse;
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos;
Eh! connoît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Édouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule?...

WARWICK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?

Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourmens d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? Comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légèreté;
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu: qui choisit-il enfin pour m'outrager?
Non, sans frémir encor je ne puis y songer;
C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet, il faut qu'il soit terrible;
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible.
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits.
Je paroîtrai dans Londre, on entendra ma voix;
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Édouard aux grandeurs porté par ma vaillance,
Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité
Cacheroit sa misere et son obscurité.

Ce peuple est généreux, il m'aime et l'on m'offense ;
Entre Édouard et moi pensez-vous qu'il balance ?

ÉLISABETH.

Écoutez-moi, Warwick, votre cœur ulcéré
Dans ses emportemens est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Édouard inflexible :
A la gloire, aux vertus vous l'aviez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant seroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un pere.
J'ai craint de trop braver les traits de sa colere,
Si devant Édouard j'eusse attesté nos nœuds ;
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,
Et que fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler : on saura mes promesses ;
J'avouerai sans rougir l'excès de mes tendresses ;
J'avouerai que l'instant où j'irois à l'autel,
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir ?
Édouard, croyez-moi, n'a point ce caractere.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire ;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.

Que Warwick modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Édouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être dès long-tems je lui portois ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chûte au peuple anglois.
Mon absence aux complots ouvroit un libre accès;
De ceux qu'on a formés je reconnois la trace :
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrace.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer :
Décheoir du premier rang, c'est tomber au dernier.
A de pareils revers la faveur est soumise,
Et peut-être déja ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu ;
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglois indépendant, et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave;
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie;
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop : ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage;
Mais sous ces vains respects consacrés par l'usage,

Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver ;
Il les sert à genoux, mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut : que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes !
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus.
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien ! vous le voulez, et pour quelques momens
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentimens ;
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire.
Mais si n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire
Edouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connois plus, et je cours me venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déja la haine éclate.
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus; je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Edouard: ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace.
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter;
Je veux qu'il le détruise, au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fiere imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,
Un souffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Cet orgueilleux sénat qui veut parler en maître,
Mais qui du plus heureux suivant toujours la loi,
Trembloit devant Warwick en proscrivant son roi,
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi s'il me voit triomphante.
Le farouche Écossois que l'on veut opprimer,
Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts contre un joug qui l'offense
Lutte et défend encor sa fiere indépendance,
Ce peuple qu'en secret je souleve aujourd'hui,
A mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglois fatigué de discorde et de guerre...

MARGUERITE.

L'Anglois ne peut goûter qu'une paix passagere.
Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits dont la guerre civile
A depuis si long-tems épouvanté cette isle.

Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux.
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte :
Ou d'un pere ou d'un fils chacun pleure la perte.
Tous nés pour la vengeance en nourrissent l'espoir,
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin ? le sang et le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,
Et par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc de Warwick si long-tems ennemie,
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie.
Votre cœur engagé dans ses nouveaux projets
Auroit-il oublié les maux qu'il vous a faits ?

MARGUERITE.

Non, j'ai par le malheur appris à me contraindre ;
Je sais cacher ma haine, et ne sais pas l'éteindre.
Si l'inconstant Warwick aigri contre son roi
Veut relever Lancastre et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'état avili bravant toutes les lois,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire :
Édouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent,
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.

Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi !...Viens, Nevil, évitons sa présence.

SCENE II.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu:
Par des emportemens Warwick t'a répondu.
Tout sert à m'irriter, et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer... Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne sur-tout Warwick... Ciel!

SCENE III.

ÉDOUARD, WARWICK, SUFFOLCK, GARDES.

WARWICK.

Le voici.
Je ne m'attendois pas, sire, que la fortune
Dût vous rendre sitôt ma présence importune;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser, je n'ai pu le comprendre;
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé.

Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services.
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste, et ces champs malheureux,
Où du destin cruel éprouvant la colere,
Sur des monceaux de morts expira votre pere.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours;
Je volai; jusqu'à vous je me fis un passage;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage,
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse;
« C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
« Sois mon guide et mon pere, et je serai ton fils.
« Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis;
« Viens, combats, et sois sûr que ma reconnoissance
« Te fera plus que moi jouir de ma puissance ».
Tels étoient vos discours; je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible;
J'acquis en vous servant le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits;
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autre
Je frémirois ici de retracer les vôtres;
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié,

Ingrat! et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense.
Vantez-moi vos exploits, j'en connois l'importance;
Mais sachez qu'Édouard, arbitre de son sort,
Auroit trouvé sans vous la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter; vous devez me connoître.
Et quels sont donc enfin les torts de votre maître?
Je vous promis beaucoup, vous ai-je donné moins?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance,
Sont-ils de vains effets de ma reconnoissance?
Il est vrai, j'ai cherché l'hymen d'Élisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse?
Que me reprochez-vous? suis-je injuste ou cruel?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel?
Je me suis comme vous efforcé de lui plaire;
Je me suis appuyé de l'aveu de son pere;
J'ai demandé le sien; et s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.
Laissez-moi jusque-là me flatter que ma flamme,
Que mes soins empressés n'offensent point son ame,
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux,
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,

Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissans sur vous
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé, je le vois; mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre,
Je dois en convenir; mais je puis le défendre.
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Elisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé;
Et si d'une amitié qui me fut long-tems chere
Le souvenir encor n'arrêtoit ma colere,
Vous en auriez déja ressenti les effets:
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez point à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ses droits blessés,
Et fût-il votre ouvrage, il est roi, c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure:
Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure.
Mais du moins...

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà! gardes, à moi.

WARWICK.

Lâches! n'avancez pas, craignez Warwick; et toi,
Toi qui me réservois cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de pere.
Prends ce fer de ma main, frappe un cœur que tu hais;
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

il jette son épée aux pieds du roi.

SCENE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je? ô ciel! ô jour funeste!
Hélas! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,
Écoutez-moi, seigneur; c'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurois dû plutôt, vous découvrant mon ame,
Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme;
Et si l'amour, hélas! vous soumet à sa loi,
Ah! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage.
Mon cœur dans ce penchant par vous-même affermi,

Dans cet illustre amant chérissoit votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame;
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudroit accabler son triste bienfaiteur;
Il voudroit à l'autel vous traîner sur ma cendre;
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu. (*il sort.*)

SCENE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Suivez ses pas, allez, et qu'on l'arrête.
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête!
Qu'allez-vous ordonner? qu'allez-vous faire? ô ciel!
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel?

ÉDOUARD.

Non, je veux prévenir une révolte ouverte;
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;

Le mien est pour vous deux tour-à-tour déchiré.
Bravé par un sujet et haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême;
Peut-être j'aurois dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisoit à mon rang.
Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce:
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce,
Et dans les mouvemens dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, madame, et du moins votre maître,
S'il n'est aimé de vous, étoit digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah! Warwick à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui;
Osez lui pardonner: pour punir une offense
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire,
Au-dessus de Warwick éleve votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chere loi
D'adorer mon amant et d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui? moi! lorsqu'un sujet me brave et me menace,

J'irois récompenser sa criminelle audace !
Moi ! je pourrois ici...

SCENE VI.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté ;
Même en obéissant il gardoit sa fierté.
Ses regards menaçans appeloient la vengeance :
Il a suivi mes pas dans un morne silence.
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paroissoit murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD, *à Elisabeth.*

Eh ! bien, vous l'entendez, et le sort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.
(*à Suffolck.*)
J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi,
Si Londres se souleve, il connoîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes,
Et que de ce palais ils occupent les portes.
(*à Elisabeth.*)
L'audacieux Warwick espere vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent :
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître,

Qui remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez ce moment est terrible.
Laissons là cet amour fait pour vous aveugler ;
Un plus grand intérêt me force à vous parler.
C'est celui de l'état : une reine ennemie,
De vos divisions déja trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins ;
Elle attise les feux allumés par vos mains.
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfans
Sont prêts à la servir dans ses ressentimens ;
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leur berceau le cri de la vengeance.
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur ?
Réunir Marguerite à son fier oppresseur ?
N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre ;
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre,
Des spectacles affreux et des scenes d'horreur ;
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes
Que déja vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwick a trop sans doute écouté son courroux ;
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous ;
Et dans l'emportement d'une ame fiere et tendre,

Le cri de l'amitié sembloit se faire entendre.
Je cours auprès de lui, je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard est son maître :
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvoient rien gagner,
Par vous deux de l'état la perte se consomme ;
Mais j'attends d'un grand roi la grace d'un grand homm

SCENE VII.

ÉDOUARD.

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi !
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence !
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance ;
Il verra qu'Édouard instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amans, défendra ceux des rois.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

La scene est dans la prison.

SCENE PREMIERE.

WARWICK.

Jour affreux! jour d'opprobre! après vingt ans de gloire!
Quoi! je suis dans les fers! ah! l'aurois-je pu croire
Qu'Édouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposeroit ainsi son trône et son état?
Que dis-je? il connoît mieux ce peuple et sa foiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zele s'intéresse?
Vient-il briser mes fers? m'a-t-il vengé du roi?
Londre autant qu'Édouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être avec plus de puissance...
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes voeux;
Et mes cris en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.

Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain!
Quel changement! ô ciel! et quels jeux du destin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible!
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné,
Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asyle.
Hélas! dans son malheur il est calme et tranquille.
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCENE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? se peut-il? et quel bonheur extrême!
Qui t'amene en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant: Elisabeth en pleurs
Faisoit parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace;
« Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
« Allez l'y préparer ». — Je n'ai point su, seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connois ce cœur, et je sais qu'on l'outrage;
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.

Élevé près de vous, nourri dans les combats
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous, ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.
J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport;
Aux yeux d'un prince ingrat, forfait inexcusable;
Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi, jusqu'à ma liberté:
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déjà le désespoir dont mon ame est saisie,
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide et si chere à mon cœur
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah! comble cet espoir qui console mon ame;
Cher ami, remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme.
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Et comment ces Anglois, pour moi si pleins de zele,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins : elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens
Echauffent par degrés le cœur des citoyens,
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues
Dans ces murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglois
Un repos nécessaire et l'espoir de la paix,
Qu'il attire sur eux les armes de la France,
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet...

WARWICK.

Ah! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis, pénetre cette enceinte.
Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Édouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déja, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire : « Ingrat qui m'as trop offensé,
« Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connoître
« Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon maître
« Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
« Et reconnois Warwick en mourant par sa main ».
Mais je t'arrête trop et la fureur m'entraîne.

L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez, va, cours, vole.

SCENE III.

WARWICK.

Ah! du moins
Si le sort secondoit et mes vœux et ses soins!...
J'écoute trop sans doute une fougue inutile.
Ce peuple est inconstant et sa faveur fragile.
Hélas! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avoit consolé.
O ciel! lorsque chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout-puissant je revoyois ces bords,
Aurois-je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers?

SCENE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, UNE SUIVANTE.

WARWICK.

Quoi! madame, c'est vous! le tyran qui m'outrage

Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en est pas jaloux!... C'en est fait, je le vois:
Vous venez me parler pour la derniere fois;
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,
Et puisque je vous vois, mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non, d'un sort plus heureux j'apporte le présage,
Pourvu que fléchissant ce superbe courage...

WARWICK.

Arrêtez: votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible!
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité:
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
J'excusois d'un amant l'altiere impatience;
J'ai réclamé l'honneur et la reconnoissance,
Les nœuds qui dès long-tems sont formés entre nous;
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous.
J'ai demandé la mort: il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,

En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colere éclatoit à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer, et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie
Menaçant ses états d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWICK.

Ah! j'en attends l'effet! qu'il est lent à paroître!
Je respire un moment, je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il auroit dû prévoir,
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes.
Moi je déteste, hélas! ce funeste secours;
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Edouard jusqu'ici craint, malgré sa colere,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.
Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque, à qui vous insultez,
Pourroit frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;

Et vous le menacez!

WARWICK.

Je suis en sa puissance,
Il est trop vrai; mon sang, je ne puis le nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh! pardonnez, cruel! à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvan
Quand je veux vous sauver...

WARWICK.

Que servent vos douleurs?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime.
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide?
Et n'avons-nous pas vu dans l'horreur des combats,
Marguerite, portant son fils entre ses bras,
Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi:
Égalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante occupée à trembler pour ma vie,

Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?
Allez, et des Anglois ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie.
Tu les perds tous les deux: ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire?
La crois-tu résolue à te garder sa foi?
Elle qui n'eût jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour-à-tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portoit sur ses parens son bras ensanglanté,
Et mêloit la grandeur à la férocité?
Quoi! désormais Lancastre est ta seule espérance!
Toi, du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!
Changer à tous momens d'amis et d'adversaires,
Combattre et soutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légereté dont tu devrois rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix: tu le rends plus auguste.
C'est en vain qu'Édouard eut des torts envers toi:
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,

Et lui vouant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir:
T'abaisser devant lui ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flamme:
Un roi fait le premier cet effort sur son ame;
Et le sujet balance!

WARWICK.

Et qu'a-t-il fait enfin?
A son indigne amour il a mis quelque frein:
Le sacrifice est grand; mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour-à-tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance;
Peut-être l'on préfere avec quelque plaisir
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir:
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller, comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage, et je hais sans retour.
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait, et ton ame barbare

En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare!
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs ne peuvent rien sur toi:
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtriere;
Tu voudrois de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang, va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel! va chercher des triomphes coupables;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables;
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux, de carnage fumante.
La mienne loin de toi va finir mes malheurs,
Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait, et je veux, à mon heure suprême,
Maudire en expirant Édouard et toi-même,
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête... O toi qui sais ce que mon cœur endure,
Qui devrois adoucir sa profonde blessure,
Toi-même, Elisabeth, viens-tu l'empoisonner?
Hélas! quand tous les maux semblent m'environner,
Écrasé sous leurs poids lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire!
C'est là le dernier trait de mon affreux destin;
C'est ma derniere épreuve, et j'y succombe enfin.

Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche: le sort remplit mon espérance.
Ou m'apporte la mort.

SCENE VII.

WARWICK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'apporte la vengeance.
Ami, prenez ce fer, soyez libre et vainqueur.

WARWICK.

Tout est donc réparé! cher ami, quel bonheur!...

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, et la reine et moi-même,
Tout range sous vos lois un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord à votre nom rassemble les Anglois;
Je me joins à ses cris; tout s'émeut, tout s'empresse;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiege Édouard alarmé,
Avec Élisabeth au palais renfermé.
Paroissez: c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit!
De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité... marchons... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête!
Écraser sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Édouard, quand il est sans défense?...
Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instans l'instant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire;
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire.
Le destin d'Édouard ne dépend que de moi;
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi;
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre;
Je lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets,
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage;
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglois, c'est Warwick qui vous guide.
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi
Et combattre Lancastre et sauver votre roi.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

La scene est au palais.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH.

Ciel! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourans... O sort! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas: hélas! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être et plus affreux encore,
Et le ciel que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime.
Elle a su malgré moi traîner dans cet abyme
Deux amis, deux héros, l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre.
Warwick, de ses projets trop aveugle ministre,

Combat pour son époux après l'avoir vaincu.
A servir une femme il est donc descendu!
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cede en gémissant à ton fatal génie.
Il est de ton destin d'accabler mon pays.
Eh bien! verse le sang, marche sur nos débris.
Mais du moins quelque jour pour venger l'Angleterre,
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs!
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton asyle,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant ta vie et ton trépas!

SCENE II.

ÉLISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.

Où courez-vous, Suffolck? venez-vous...

SUFFOLCK.

Ah! madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre ame;
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas:
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.

Quoi ! Warwick... achevez.

SUFFOLCK.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déja de ses succès Marguerite enivrée
Croyoit à son parti la victoire assurée;
Quand le nom de Warwick par cent voix répété
Suspend des combattans l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
« Amis, où vous emporte une aveugle furie?
« Anglois, quel ennemi poursuit votre courroux?
« C'est ce même Édouard jadis choisi par vous,
« Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même
« Qui de vos propres mains reçut son diadême.
« Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
« Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
« Partagez avec moi cette gloire si belle.
« O! mes braves Anglois! c'est moi qui vous appelle.
« Reconnoissez ma voix ». Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglois,
Le feu de ses regards, cette ame grande et fiere,
Cette ame sur son front respirant tout entiere,
Cet empire suprême et ces droits si certains
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits: tout obéit, tout change.
Du côté d'Edouard tout le peuple se range,

Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observois Édouard : je cherchois à connoître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendoit son cœur,
Et pourroit à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne.
Dans l'ame de Warwick il sembloit voir la sienne.
Il n'étoit qu'attendri, sans être confondu,
Et devant le héros le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes;
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes;
Enfin dans tous ses droits Édouard affermi
Retrouve sa vertu, son trône, et son ami.

ÉLISABETH.

O! Warwick! ô! mortel qu'a choisi ma tendresse!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'alégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il?...

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir sembloient déterminés.
Warwick le fer en main les frappe et les renverse,
Leur foule devant lui succombe et se disperse,

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie;
De fideles amis ont servi ma furie;
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé:
Toi seul es plus heureux; toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable.
Qu'il me servît ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueilleux secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger, et tu peux méconnoître
Les droits des souverains; tu n'es pas né pour l'être.

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?

SCENE V.

ÉDOUARD, WARWICK, *apporté par des soldats,* ÉLISABETH, MARGUERITE, SUFFOLCK, SUMMER, GARDES, SOLDATS.

ÉLISABETH, *courant à Warwick.*

Warwick! cœur noble et malheureux!

ÉDOUARD.

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,

Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime:
Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bientôt...

WARWICK.

Écoutez moins de vains ressentimens.
Renvoyez à Louis cette reine cruelle;
Il pourroit la venger... ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima la déteste aujourd'hui.
Qui m'a donné la mort ne peut régner sur lui.
Pleurez moins mon trépas: ma carriere est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie;
Ma voix a fait encor le destin des Anglois,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Élisabeth ne pourra te survivre;
J'ai vécu pour t'aimer, je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.

(*à Edouard.*)

Soyons vrais; de nos maux n'accusons que nous-même;
Votre amour fut aveugle et mon orgueil extrême;
Vous aviez oublié mes services; et moi,
J'oubliai trop, hélas! que vous étiez mon roi.
Nous en sommes punis... mes forces s'affoiblissent.
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent.
Ma chere Élisabeth! adieu... séchez vos pleurs.

Je ressens à la fois la mort et vos douleurs.
Hélas ! il est affreux de quitter ce qu'on aime !
(à Edouard.)
Réparez, s'il se peut, son infortune extrême.
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami... ne l'oubliez jamais.
(il meurt.)

FIN DU COMTE DE WARWICK.

EXAMEN

DE WARWICK.

En exposant dans toute sa simplicité le trait d'histoire sur lequel M. de La Harpe a fondé sa tragédie, nous donnerons au lecteur le moyen de connoître par lui-même les ressources que l'auteur n'a dues qu'à son imagination.

Dans les sanglantes et longues querelles des Yorck et des Lancastre, querelles qu'on ne put terminer qu'en confondant les prétentions des deux maisons, Edouard IV dut bien réellement la couronne au comte de Warwick. Pour rendre sa domination plus stable, ce prince résolut de contracter alliance avec la France, en épousant Bonne de Savoie, sœur de la reine femme de Louis XI : Warwick fut chargé de cette importante négociation. Pendant qu'il la suivoit, Edouard devint amoureux d'une jeune veuve nommée Elisabeth Wideville : entraîné par la passion la plus violente, il l'épousa. A son retour, le fier Warwick se plaignit d'avoir été joué par son maître ; et le mécontentement qu'il éprouvoit augmenta en voyant les faveurs dont le roi combloit les parens et les créatures de la reine. Il se réconcilia avec Marguerite d'Anjou, et reporta pour quelque-tems le foible et malheureux Henri VI sur le trône ; mais la bataille de Barnet décida du sort

des deux monarques : Warwick y fut tué en combattant contre Edouard IV.

M. de La Harpe a très bien jugé que le ressentiment de Warwick ne seroit pas assez dramatique s'il n'étoit causé que par l'ambition et le dépit ; il a donc supposé que le héros aimoit Elisabeth, qu'il en étoit aimé, et qu'elle lui étoit promise ; ainsi l'amour, la jalousie, l'honneur même donnent un nouveau ressort à l'amour-propre irrité : cette combinaison est heureuse. En présentant Warwick prêt à prendre les armes contre Edouard, et se décidant, par un retour de vertu, à courir le défendre contre Marguerite, M. de La Harpe s'est permis un changement bien plus important ; cette fidélité que n'eut pas le comte ajoute beaucoup à la grandeur de son caractere théâtral ; le moment où il conçoit ce projet généreux est le plus dramatique de toute la piece. Plusieurs critiques ont reproché à l'auteur cette altération d'un fait historique généralement connu ; mais on doit observer qu'elle donne lieu à de grandes beautés, qu'elle n'est pas en contradiction avec le caractere du héros, et que ces sortes de changemens sont permis lorsqu'on peint des époques peu célebres dans l'histoire générale ; or le regne d'Edouard IV est de ce nombre, puisque les sanglantes discordes des Lancastre et des Yorck n'influerent pas sur la politique du reste de l'Europe. A toutes ces raisons, il en est une autre que nous croyons sans réplique : les Anglois seuls intéressés, sont aussi les seuls juges des altérations que le poëte a pu se per-

mettre, et sur le théâtre de Londres on a représenté Warwick en suivant exactement le plan de M. de La Harpe.

Il n'a pas été aussi heureux en traçant le caractere de Marguerite d'Anjou; cette princesse si célebre par son courage, sa persévérance, son incroyable aptitude à trouver dans les plus grands revers des ressources inespérées, l'auteur la présente à la cour d'Edouard comme une intrigante, il en fait un personnage secondaire; c'est le défaut le plus marquant de cette tragédie; heureusement, ce défaut n'est bien senti que par ceux qui connoissent à fond l'histoire d'Angleterre: les spectateurs qui ne s'intéressent qu'au héros, et qui sentent que Marguerite d'Anjou ne nuit jamais à l'ensemble et à la marche de l'action, s'inquiettent peu du rang qu'elle occupe dans la mémoire des hommes instruits.

La grande difficulté du sujet étoit de donner de la dignité à Edouard IV qui, par la maniere dont l'intrigue est conçue, se trouve entièrement sacrifié à Warwick: cette difficulté est surmontée avec art dans le troisieme acte où le roi s'expose, sans s'abaisser, à l'audace et à la fureur d'un sujet trop puissant. En général, la raison supérieure de M. de la Harpe se fait sentir dans toutes les combinaisons de sa piece: peut-être même seroit-il possible de prouver que son action seroit plus dramatique s'il eût osé rendre ses personnages un peu moins raisonnables; presque toujours il arrête l'effroi prêt à se glisser dans l'ame des spectateurs.

A la fin du premier acte, Edouard dit à son confident :

> Ce cœur,
> Qui de sa passion voudroit être vainqueur,
> Qui respecte Warwick, qui le craint, et qui l'aime,
> N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même,
> Et que parmi les maux qui causent mon effroi,
> Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

Cette disposition raisonnable d'Edouard calme la crainte que doit nécessairement inspirer la possibilité prochaine d'une rupture entre un roi, et un sujet assez puissant pour faire et détrôner des rois.

Dans le troisieme acte, Edouard offensé, Edouard qui a fait arrêter Warwick, n'est pas un amant furieux : c'est un prince juste qui avertit lui-même qu'on ne doit pas redouter sa vengeance.

> Peut-être j'aurois dû dans son coupable sang,
> Laver l'indigne affront qu'il a fait à mon rang.
> Mais mon cœur frémiroit d'un transport si féroce ;
> L'amour ne m'apprend pas cette vengeance atroce,
> Et dans les mouvemens dont je suis combattu
> Je sais entendre encor la voix de la vertu.

Rien de plus juste que ces sentimens ; mais l'amour qui n'apprend point à se venger d'un rival, l'amour qui n'empêche point d'entendre la voix de la vertu, garantit trop aux spectateurs que Warwick n'est pas en danger.

Au quatrieme acte, on craint du moins que Warwick, plus passionné que son maître, ne porte jusqu'au crime la vengeance d'un affront reçu ; mais à peine est-il libre, à peine a-t-il saisi des armes, qu'il s'écrie :

> Warwick, arrête ;
> Tu vas à Marguerite assurer sa conquête !
> Ecraser sans effort un rival abattu !
> Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?

Ce mouvement est beau, il produit beaucoup d'effet, car on a tremblé au moment où Warwick s'est trouvé libre et armé ; mais il n'en est pas moins constant que ces deux rivaux ne veulent jamais pousser les choses à l'extrême ; disposition qui n'est point dramatique. Warwick est tué, mais par les partisans de Marguerite ; et cette action qui décide le dénouement, fait mieux sentir combien l'auteur étoit intéressé à donner à cette princesse une partie de l'importance qu'elle a dans l'histoire. On n'aime pas à voir le héros d'un drame tomber sous les coups d'un personnage subalterne. Au reste, quand on réfléchit que cette tragédie est l'ouvrage d'un homme de vingt-trois ans, on est bien surpris de ne trouver à reprocher à ses personnages que d'être trop d'accord avec la raison.

M. de La Harpe admirateur sincere de Racine, l'a pris pour modele, sinon pour la grace, du moins pour la pureté et la simplicité de son style ; souvent aussi il l'a

imité, et avec le plus heureux succès. Warwick parle du parti qu'il veut opposer à Edouard :

On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck comptant les lâchetés;
Et de l'autre on verra confus en ma présence
Edouard aux grandeurs porté par ma vaillance,
Qui sans moi dans l'exil et la captivité
Cacheroit sa misere et son obscurité.

Le mouvement de cette tirade se trouve dans ces vers admirables que Racine met dans la bouche de la mere de Néron :

On verra d'un côté le fils de l'empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre l'on verra le fils d'Enobarbus,
Appuyé de Séneque et du tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappelés par moi-même
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

On demandoit à M. de La Harpe quelque tems avant sa mort, comment il auroit parlé de ses tragédies dans le Cours de littérature, s'il avoit été obligé de s'expliquer sur les auteurs vivans : il répondit qu'il auroit pu se rendre cette justice, que s'il n'avoit pas contribué aux progrès de l'art dramatique, on ne pouvoit pas du moins l'accuser d'avoir avancé sa décadence : Il est impossible de se juger avec plus de vérité et de modestie.

FIN DE L'EXAMEN DE WARWICK.

PHILOCTETE,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

DE LA HARPE,

Représentée pour la premiere fois
le 16 juin 1783.

Sophocleo *quæ* carmina digna cothurno?
VIRG.

PRÉFACE.

Il est sans doute bien honorable pour la mémoire de Sophocle, qu'en voulant trouver le chef-d'œuvre de l'ancienne tragédie, il faille choisir entre deux de ses ouvrages; Oedipe roi, et le Philoctete. Il paroît que l'opinion du plus grand nombre s'est déclarée pour le premier: j'avoue que mon sentiment inclineroit pour le second. Il y a dans l'un, il est vrai, un plus grand intérêt de curiosité; il y a dans l'autre un pathétique plus touchant. L'intrigue de l'un des deux sujets se développe et se dénoue avec beaucoup d'art: c'est peut-être un art encore plus admirable d'avoir pu soutenir la simplicité de l'autre; peut-être est-il encore plus difficile de parler toujours au cœur par l'expression des sentimens vrais, que d'attacher l'attention, et de la suspendre, pour ainsi dire, au fil des évènemens. D'ailleurs, on pourroit, ce me semble, faire à la tragédie d'Oedipe des reproches plus graves qu'à celle de Philoctete; car telle est la condition de l'humanité, qu'il y a des fautes même dans les chefs-d'œuvre. Sans parler des défauts essentiels reconnus dans l'Oedipe, tels que celui du sujet même, qui a quelque

chose de révoltant, puisque l'innocence y est la victime des dieux et de la fatalité; celui des invraisemblances de l'avant-scene, puisqu'il n'est gueres probable qu'Oedipe ni Jocaste n'aient jamais fait aucune recherche sur la mort de Laïus; sans relever d'autres fautes qui tiennent à la nature du sujet, il y en a une dans la texture de la piece, et qui n'appartient qu'à l'auteur: c'est la querelle d'Oedipe avec Créon, qui occupe une grande place, et qui est à la fois sans intérêt et sans motif. Le roi de Thebes accuse son parent avec une témérité et une précipitation inexcusables. Je sais bien que cet incident sert à remplir la piece grecque, et que dans l'Oedipe françois Voltaire s'est servi d'un épisode pareil; mais le besoin d'un remplissage est un défaut, et non pas une excuse; et Sophocle dans Philoctete, sujet encore plus simple que l'Oedipe, s'est passé de cette ressource. On n'y peut remarquer qu'une scene inutile, celle du second acte où un soldat d'Ulysse, déguisé, vient par de fausses alarmes presser le départ de Pyrrhus et de Philoctete; ressort superflu, puisque celui-ci n'a pas de desir plus ardent que de partir au plutôt. Cette scene ne sert donc qu'à alonger inutilement la marche de l'action, et j'ai cru devoir la retrancher; mais, à cette faute près, si l'on considere que la piece faite avec trois personnages dans un désert, ne

languit pas un moment; que l'intérêt se gradue et se soutient par les moyens les plus naturels, toujours tirés des caracteres qui sont supérieurement dessinés; que la situation de Philoctete, qui sembleroit devoir être toujours la même, est si adroitement variée, qu'après s'être montré le plus à plaindre des hommes dans l'isle de Lemnos, il regarde comme le plus grand des maux d'être obligé d'en sortir; que ce personnage est un des plus théâtrals qui se puisse concevoir, parcequ'il réunit les dernieres miseres de l'humanité aux ressentimens les plus légitimes, et que le cri de la vengeance n'est chez lui que le cri de l'oppression; qu'enfin son rôle est d'un bout à l'autre un modele parfait de l'éloquence tragique : on conviendra facilement qu'en voilà assez pour justifier ceux qui voient dans cet ouvrage la plus belle conception dramatique dont l'antiquité puisse s'applaudir.

On a regardé comme un défaut, du moins pour nous, l'apparition d'Hercule qui produit le dénouement. Cette critique ne me paroît pas fondée: certes, ce n'est point ici que le dieu n'est qu'une machine. Si jamais l'intervention d'une divinité a été suffisamment motivée, c'est sans contredit dans cette occasion; et ce dénouement qui ne choque point la vraisemblance théâtrale puisqu'il est conforme aux idées religieuses

du pays où se passe l'action, est d'ailleurs très bien amené, nécessaire, et heureux. Hercule n'est rien moins qu'étranger à la piece; sans cesse il y est question de lui; la possession de ses fleches en est le nœud principal; le héros est son compagnon, son ami, son héritier: Philoctete a résisté et a dû résister à tout: qui l'emportera de lui ou de la Grece? et qui tranchera plus dignement ce grand nœud qu'Hercule lui-même? De plus, ne voit-on pas avec plaisir que Philoctete, jusqu'alors inflexible, ne cede qu'à la voix d'un demi-dieu, et d'un demi-dieu son ami? C'est bien ici qu'on peut appliquer le précepte d'Horace, qui peut-être même pensoit au Philoctete de Sophocle, quand il a dit:

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Art poet.

Quant à moi, j'ai osé croire que ce dénouement réussiroit parmi nous, comme il a réussi chez les Grecs, et je ne me suis pas trompé.

Brumoy s'exprime très judicieusement sur ce sujet, et en général sur les différens mérites de cette tragédie, qu'il a très bien développés.

« Les dieux, dit-il, font entendre que la vic-« toire dépend de Philoctete et des fleches d'Her-« cule; mais comment déterminer ce guerrier

« malheureux à secourir les Grecs qu'il a droit de « regarder comme les auteurs de ses maux ? C'est « un Achille irrité qu'il faut regagner, parcequ'on « a besoin de son bras ; et l'on a dû voir que Phi« loctete n'est pas moins inflexible qu'Achille, et « que Sophocle n'est pas au-dessous d'Homere. « Ulysse est employé à cette ambassade avec Néop« toleme *; heureux contraste, dont Sophocle a « tiré toute son intrigue ; car Ulysse, politique « jusqu'à la fraude, et Néoptoleme, sincere jusqu'à « l'extrême franchise, en font tout le nœud, tan« dis que Philoctete, défiant et inexorable, élude « la ruse de l'un, et ne se rend point à la géné« rosité de l'autre ; de sorte qu'il faut qu'Hercule « descende du ciel pour dompter ce cœur féroce, « et pour faire le dénouement. On ne peut nier « qu'un pareil nœud ne mérite d'être dénoué « par Hercule ».

On peut se rappeler que j'ai balancé long-tems à risquer sur la scene françoise cette tragédie, imprimée deux ans avant d'être représentée. C'étoit sans doute une nouveauté assez piquante et assez digne d'attention ; c'étoit la premiere fois qu'on alloit voir sur le théâtre de Paris une piece grecque, telle à-peu-près qu'elle avoit été jouée sur

* Pyrrhus ou Néoptoleme est le même personnage sous différens noms.

le théâtre d'Athenes. Nous n'avions eu jusqu'ici que des imitations plus ou moins éloignées des originaux, plus ou moins rapprochées de nos convenances et de nos mœurs ; et je pensois depuis long-tems que le sujet de Philoctete étoit le seul de ceux qu'avoient traités les anciens, qui fût de nature à être transporté en entier et sans aucune altération sur les théâtres modernes, parcequ'il est fondé sur un intérêt qui est de tous les tems et de tous les lieux, celui de l'humanité souffrante. Mais quand je songeois d'un autre côté que j'allois présenter à des François une piece non-seulement sans amour, mais sans rôle de femme, j'étois loin d'être sans inquiétude, et je sentois qu'il y avoit là de quoi effaroucher bien des gens. La seule tentative qu'on eût faite en ce genre, soutenue du nom et du génie de Voltaire dans toute sa force, n'avoit pas réussi de maniere à encourager ceux qui voudroient la renouveler. La Mort de César, si estimée des connoisseurs, n'avoit pu encore s'établir sur notre théâtre. C'est en vain que les étrangers nous reprochoient, et avec raison *, cette préférence trop exclusive que

* Lorsque M. de La Harpe a écrit cette préface, il étoit d'usage de juger notre littérature par l'opinion des étrangers ; depuis, nous avons de même jugé nos lois. Ce ridicule philosophique est heureusement passé de mode. (*Note des Editeurs.*)

nous donnons aux intrigues amoureuses, et d'où naît dans nos pieces une sorte d'uniformité dont l'auteur de Mérope, d'Oreste et de la Mort de César s'est efforcé de nous affranchir. Ce grand homme dont le goût étoit si exquis et si exercé, avoit senti tout le mérite de cette antique simplicité, devenue même aujourd'hui d'autant plus recommandable qu'elle peut servir d'antidote contre l'extrême corruption du goût. Mais comment accréditer ce genre de nouveauté au milieu de la contagion générale, lorsqu'atteints de la maladie des gens rassasiés, nous voudrions au contraire rassembler tous les tableaux dans un même cadre, tous les intérêts dans un drame, tous les plaisirs dans un spectacle; transporter l'opéra dans la tragédie, et la tragédie sur la scene lyrique? De là cette perversité d'esprit qui précipite tant d'écrivains dans le bizarre et le monstrueux: on ne songe pas assez qu'il faudroit prendre garde de ne pas user à la fois toutes les sentations et toutes les jouissances; ménager les ressources, afin de les perpétuer; admettre chaque genre à sa place et à son rang, n'en dénaturer aucun; ne rejeter que ce qui est froid et faux, et sur-tout éviter les extrêmes, qui sont toujours des abus.

Pour me rassurer contre ces réflexions, j'essayai

la lecture des deux premiers actes de Philoctete, dans une séance publique de l'académie françoise, et l'effet qu'il produisit me détermina à faire jouer la piece. L'évènement fit voir que la belle et simple nature ne perd jamais ses droits; et le succès de cet ouvrage, qui a reparu souvent depuis sa nouveauté, a toujours été le même.

Mais c'est principalement au petit nombre de lecteurs versés dans les Lettres grecques et dans l'étude de l'antiquité que j'offre cette traduction fidele de l'un des plus beaux ouvrages que l'on ait écrits dans la plus belle des langues connues. C'est sur-tout à cette classe de juges choisis que je dois rendre compte de mon travail qu'eux seuls peuvent apprécier: ils se souviendront sans doute que lorsqu'un poëte traduit un poëte, la véritable fidélité de la version consiste à rendre, s'il se peut, toutes les beautés plutôt que tous les mots; et ce principe, reçu même dans la prose, est d'un usage incontestable quand il s'agit de vers. Ce que je puis assurer, c'est qu'autant que me l'a permis la différence des langues et le caractere de notre versification, j'ai suivi non seulement les idées et le dialogue, mais même les tournures et les constructions du texte grec: persuadé qu'en traduisant un écrivain tel que Sophocle, plus on se rapproche de lui,

plus on est près de la perfection, parceque les mouvemens de son style sont toujours ceux de la nature. C'est ce que n'a pas assez senti le P. Brumoy, homme éclairé et écrivain pur, qui connoissoit le mérite des anciens, mais qui ne s'étoit pas assez rempli du génie de leur composition: il semble se faire une loi de ne conserver que le sens de son auteur, et de substituer d'ailleurs les tournures modernes à cette expression simple, énergique et vraie de la poésie antique: souvent il paraphrase Sophocle, et quelquefois le défigure. Mais on lui pardonneroit plus aisément quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans toute traduction, que la disproportion continuelle où il est à l'égard de son original. Peut-être aussi aura-t-on quelque peine à pardonner à son goût et à son jugement la singuliere comparaison qu'il fait de Philoctete avec Nicomede, et qui est le résultat de réflexions d'ailleurs sages et instructives. Voici comme il les termine: « A suivre « le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher à « cette tragédie aucun défaut considérable; tout « y est lié, tout y est soutenu, tout tend directe- « ment au but; c'est l'action même, telle qu'elle a « dû se passer. Mais à en juger par rapport à nous, « le trop de simplicité et le spectacle dominant « d'un homme aussi *tristement malheureux* que

« Philoctete, ne peuvent nous faire un *plaisir*
« *aussi vif* que les malheurs plus brillans et plus
« variés de Nicomede dans Corneille. »

Ces dernieres lignes offrent un rapprochement bien étrange. Quant au *trop de simplicité par rapport à nous*, cette opinion assez probable ne pouvoit être démentie que par le succès. Il n'en est pas de même du rôle de Philoctete, que Brumoy trouve *si tristement malheureux*. Si j'ai bien compris dans quel sens ces mots peuvent s'appliquer à un personnage dramatique, il me semble qu'ils ne peuvent convenir qu'à celui qui seroit dans une situation monotone et irremédiable: c'est alors que le malheur afflige plus qu'il n'intéresse, parcequ'au théâtre il n'y a guere d'intérêt sans espérance. Mais Philoctete n'est nullement dans ce cas; et ni l'un ni l'autre de ces deux reproches ne peuvent tomber sur ce rôle reconnu si éminemment tragique. Enfin, de tous les ouvrages que l'on pourroit comparer au Philoctete de Sophocle, Nicomede est peut-être celui qu'il étoit le plus extraordinaire de choisir. Quel rapport entre ces deux pieces, quand le principal mérite de l'une est d'abonder en pathétique, et que le plus grand défaut de l'autre est d'en être totalement dépourvue? On peut assurément, sans manquer de respect pour le génie de Corneille,

s'étonner du *plaisir vif* que procure, selon Brumoy, le drame qui est en effet le moins tragique de tous ceux où Corneille n'a pas été absolument au-dessous de lui-même ; ouvrage dans lequel il y a quelques traits de grandeur, mais pas un moment d'émotion. *

Le grand intérêt du rôle de Philoctete n'avoit pas échappé à l'un des plus illustres éleves de l'antiquité, Fénélon, qui du chef-d'œuvre de Sophocle a tiré le plus bel épisode du sien : c'est encore un des morceaux du Télémaque qu'on relit le plus volontiers. Fénélon s'est approprié les traits les plus heureux du grec, et les a rendus dans notre langue avec tout le charme de leur simplicité primitive, et en homme plein de l'esprit des anciens, et pénétré de leur substance. Mais il faut observer ici une différence très remarquable entre la tragédie grecque et l'épisode du Télémaque : c'est que dans l'une, Philoctete ne parle jamais d'Ulysse qu'avec l'expression de la haine et du mépris ; et dans l'autre ce même Philoctete, racontant, mais

---

* Dans la Notice sur M. de La Harpe nous lui avons reproché plusieurs de ses jugemens sur Corneille ; c'est avoir répondu d'avance à ce qu'il dit ici de la tragedie de Nicomede. (*Note des Editeurs.*)

long-tems après, tous ses malheurs au fils d'Ulysse, semble condamner lui-même ses propres emportemens, et représente Ulysse comme un sage inébranlable, et un digne citoyen qui faisoit tout pour sa patrie. Rien ne fait plus d'honneur au jugement et au goût de Fénélon, et ne fait mieux voir comme il savoit appliquer ces principes lumineux et féconds sur lesquels doit être fondé l'ensemble de tout grand ouvrage, et qui sont aujourd'hui si peu connus. Il sentoit combien l'unité de dessein étoit une chose importante; que dans un ouvrage dont Télémaque étoit le héros, il ne falloit pas avilir son pere ; et que d'ailleurs Philoctete, dont les ressentimens devoient être adoucis par le tems, pouvoit alors être capable de voir sous un point de vue plus juste la sagesse et le patriotisme d'Ulysse.

Racine le fils, à qui son pere avoit appris à étudier les anciens et à les admirer, mais qui n'avoit pas hérité de lui le talent de lutter contre eux, a essayé, dans ses Réflexions sur la Poésie, de traduire en vers quelques endroits de Sophocle, et en particulier de Philoctete. Je ne crains pas qu'on m'accuse d'une concurrence mal entendue : tel est mon amour pour le beau, que si sa version m'avoit paru digne de l'original, je l'aurois sans balancer substituée à la mienne. Mais ceux qui entendent le grec, verront aisé-

ment combien le fils du grand Racine est loin de Sophocle : ses vers ont de la correction et quelquefois de l'élégance; mais ils manquent le plus souvent de vérité, de précision et d'énergie; ses fautes même sont si palpables, qu'il est facile de les faire appercevoir à ceux qui ne connoissent point l'original. Je me bornerai à un seul morceau fort court, mais dont l'examen peut servir à faire voir en même tems combien les anciens étoient de fideles interpretes de la nature, et combien Racine le fils, qui les aime et qui les loue, les traduit infidèlement. Je choisis l'entrée de Philoctete sur la scene : voici la version en prose littérale :

« Hélas! ô étrangers, qui êtes-vous, vous « qui abordez dans cette terre, où il n'y a ni « port ni habitation? quelle est votre patrie? « quelle est votre naissance? A votre habit, je « crois reconnoître la Grece qui m'est toujours « si chere; mais je voudrois entendre votre voix; « et ne soyez point effrayés de mon extérieur fa- « rouche, ne me craignez point; mais plutôt ayez « pitié d'un malheureux, seul dans un désert, sans « secours, sans appui. Parlez; si vous venez comme « amis, que vos paroles répondent aux miennes: « c'est une grace, une justice que vous ne pou- « vez me refuser. »

Voilà Sophocle; ce langage est celui qu'a dû

tenir Philoctete : rien d'essentiel n'y est omis, et il n'y a pas un mot de trop; c'est la perfection du style dramatique. Voici Racine le fils :

Quel malheur vous conduit dans *cette isle sauvage*,
Et vous force à chercher *ce funeste rivage?*
Vous que sans doute ici la tempête a jetés,
De quel lieu, *de quel peuple êtes-vous écartés?*
Mais quel est cet habit *que je revois paroître?*
N'est-ce pas l'habit grec *que je crois reconnoître?*
Que cette vue, ô ciel! chere à mon souvenir,
Redouble en moi l'*ardeur de vous entretenir!*
Hâtez-vous donc, parlez: qu'il me tarde d'entendre
Les sons qui m'ont frappé dans l'âge le plus tendre,
Et cette langue, hélas! que je ne parle plus!
Vous voyez un mortel qui de la terre exclus,
Des hommes et des dieux satisfait la colere :
Généreux inconnus, *d'un regard moins sévere*
Considérez *l'objet de tant d'inimitié*,
Et soyez moins saisis d'horreur que de pitié.

Ces vers, considérés en eux-mêmes, ont de la douceur, et en général ne sont pas mal tournés : mais jugez-les sur l'original et sur la situation, et vous serez étonné de voir combien de fautes pires que des solécismes, combien de chevilles, d'inutilités, d'omissions essentielles.

D'abord, quelle langueur dans les huit premiers vers qui tombent tous deux à deux, et se

répetent les uns les autres ! quelle uniformité dans ces hémistiches accouplés, *cette isle sauvage, ce funeste rivage, que je revois paroître, que je crois reconnoître !* Ce défaut seroit peut-être moins répréhensible ailleurs ; mais ici c'est l'opposé des mouvemens qui doivent se succéder avec rapidité dans l'ame de Philoctete, et que Sophocle a si bien exprimés. Où sont ces interrogations accumulées, qui doivent se presser dans la bouche de cet infortuné qui voit enfin des hommes :

> Quel malheur vous conduit *dans cette isle sauvage*,
> Et vous force à chercher *ce funeste rivage ?*

Supposons un souverain dans sa cour, recevant des étrangers, parleroit-il autrement ? Ce tranquille interrogatoire ressemble-t-il à ce premier cri que jette Philoctete ? *ἰὼ ξένοι, τινὲς ποτ'*, etc. Hélas ! ô étrangers ! qui êtes-vous ? Ce cri demande du secours, implore la pitié, et peint l'impatience de la curiosité : rien ne pouvoit le suppléer ; et les deux premiers vers de Racine le fils sont une espece de contre-sens dans la situation.

> *De quel peuple êtes-vous écartés ?*

Ailleurs cette expression pourroit n'être pas

mauvaise : ici elle est d'une recherche froide, parceque tout doit être simple, rapide et précis: quel est votre nom ? quelle est votre patrie? Voilà ce qu'il falloit dire : tout autre langage est faux.

Mais quel est cet habit ?

Que ce *mais* est déplacé ! et pourquoi interroger ici hors de propos, quand la chose est sous les yeux? Sophocle dit simplement : « Si j'en crois « l'apparence, votre habit est celui des Grecs». Et qu'est-ce que *l'ardeur de vous entretenir?* Il est bien question *d'entretien!* c'est le son de la voix d'un humain, c'est la voix d'un Grec que Philoctete veut entendre; Sophocle le dit mot pour mot, φωνῆς δὲ ἀκοῦσαι βούλομαι, je veux entendre votre voix : quelle différence !

Qu'il me tarde d'entendre
Les sons qui m'ont frappé dans l'âge le plus tendre,
Et cette langue, hélas ! que je ne parle plus !

Ces vers ne sont pas dans le grec, mais ils sont dans la situation ; ils sont bien faits : cependant il eût mieux valu ne pas ajouter ici à Sophocle, et le traduire mieux dans le reste. Ce qu'on lui donne ne vaut pas ce qu'on lui a ôté ; il eût mieux valu ne pas commencer par mentir à la nature, ne pas omettre ensuite ce mouvement si vrai et

si touchant : « Ne soyez point effrayés à mon as« pect, ne me voyez point avec horreur ». C'est qu'en effet dans l'état où est Philoctete, il peut craindre cette espece d'horreur qu'une profonde misere peut inspirer. Le traducteur a reporté cette idée dans le dernier vers; mais une idée ne remplace pas un mouvement de l'ame, ne remplace pas ce beau vers :

> καὶ μὴ μ' ὄκνῳ
> δείσαντες ἐκπλαγῆτ' ἀπηγριωμένον.
> *Généreux inconnus, d'un regard moins sévere*
> Considérez *l'objet de tant d'inimitié.*

Tout céla est vague et foible, et n'est point dans Sophocle; Philoctete ne les appelle point *généreux*, car il ne sait pas encore s'ils le seront; et tout ce qu'il dit peint la défiance naturelle au malheur; et si leur *regard* est *sévere*, pourquoi les suppose-t-il *généreux*? Ce sont des chevilles qui amenent des inconséquences. Pourquoi leur parle-t-il *de tant d'inimitié*? Toutes ces expressions parasites ne vont point au fait, ne rendent point ce que dit et ce que doit dire Philoctéte: « ayez pitié d'un malheureux abandonné dans un « désert, sans secours et sans amis. »

Cette analyse peut paroître rigoureuse : elle n'est pourtant que juste; elle est motivée, évi-

dente, et porte sur des fautes capitales. C'est en examinant dans cet esprit la poésie dramatique que l'on concevra quel est le mérite d'un Racine et d'un Voltaire, qui, dans leurs bons ouvrages, ne commettent jamais de pareilles fautes; c'est ainsi que l'on concevra en même tems pourquoi il n'est pas possible de lire une scene de tant de pieces applaudies un moment par une multitude égarée, et dont les succès scandaleux nous ramenent à la barbarie.

Ce n'étoit pas un barbare que Châteaubrun qui emprunta des Grecs sa tragédie des Troyennes, piece touchante en quelques endroits, malgré les défauts du plan et les inégalités du style; mais s'il a réussi à imiter quelques situations d'Euripide, il n'a pas été aussi heureux en traitant le sujet de Philoctete après Sophocle. Sa diction, qui a du naturel et de l'intérêt, quoique souvent foible et incorrecte, s'éleve rarement à l'énergie du plus grand des tragiques grecs. Son plan est fort loin de la sublime simplicité de Sophocle; son Philoctete est entièrement moderne: il y a mêlé une intrigue d'amour; Pyrrhus devient tout d'un coup amoureux d'une fille de Philoctete, qu'il n'a fait qu'entrevoir; et l'on sent qu'une passion si subite, qui ne sauroit être d'un grand effet au théâtre où il faut que tout

soit préparé, ne sert qu'à partager l'intérêt qui doit se réunir sur Philoctete. D'ailleurs Châteaubrun a-t-il pu penser que ce fût la même chose pour ce malheureux prince, d'être seul dans l'isle de Lemnos, ou d'y être avec sa fille? Est-il vraisemblable encore que Sophie soit venue joindre son pere, et que depuis dix ans le pere de Philoctete et sa famille entiere l'aient abandonné? Un autre inconvénient de la piece françoise, c'est que l'auteur, en rejetant le dénouement de Sophocle, a été obligé de faire d'Ulysse son principal personnage et le héros de sa tragédie. C'est lui dont l'éloquence finit par vaincre la haine de Philoctete; et pour préparer cette révolution il a fallu affoiblir beaucoup le caractere de ce dernier, et fortifier et embellir celui d'Ulysse; ce qui est contraire à la nature du sujet, et ce qui ne suffit pas même pour justifier le dénouement; car si Philoctete peut être fléchi, est-ce bien par Ulysse, celui de tous les mortels qu'il doit le plus abhorrer? S'il peut résister à Pyrrhus qu'il aime, comment cede-t-il à Ulysse qu'il déteste? Un changement si peu ordinaire au cœur humain, ne peut pas être amené par des discours: il faut des ressorts plus puissans.

En suivant cette marche nouvelle, non seulement Châteaubrun s'est privé des plus grandes

beautés du poëte grec, mais même il a très peu profité de celles dont il auroit pu faire usage. Par exemple, combien n'a-t-il pas affoibli la belle scene du poison, si déchirante dans Sophocle? Voici à quoi elle est réduite dans l'auteur françois:

PYRRHUS.

Partons.

PHILOCTETE.

Ciel! je me meurs.

PYRRHUS.

Et quelle horreur subite,
Quel trouble s'est saisi de votre ame interdite?

PHILOCTETE.

Ah! dieux!

PYRRHUS.

Vous gémissez, vous implorez les dieux,
Et de vives douleurs sont peintes dans vos yeux.

SOPHIE.

Mon pere! Ciel! reçois ma vie en sacrifice,
Et fais tomber sur moi son injuste supplice!

PHILOCTETE.

Pyrrhus, que mes tourmens ne vous rebutent pas.

PYRRHUS.

Votre malheur me touche, et m'attache à vos pas.

PHILOCTETE.

Oui, je puis... hâtons-nous d'atteindre le rivage.
Non, restons... le poison *se déploie avec rage.*

SOPHIE.

Ah! seigneur, vous voyez l'horreur de son destin.

PHILOCTETE.

Dieux! quel feu dévorant *se glisse* dans mon sein!
Pyrrhus, tranchez des jours si remplis d'amertume;
Qu'un bûcher allumé m'embrase et me consume.
(*il rentre dans sa caverne.*)

Retrouve-t-on là ces gradations si bien ménagées dans le Philoctete grec, ce mélange de douleur, de désespoir et d'effroi, ces efforts qu'il fait pour cacher ses tourmens, cette inquiétude si naturelle et si intéressante qui lui fait craindre sans cesse que l'horreur de son état ne rebute la pitié de Pyrrhus; ces supplications qu'il lui adresse, ces sermens qu'il lui demande; enfin tous ces grands développemens qui portent jusqu'au fond du cœur l'intérêt d'une situation dramatique?

Ce n'est pas qu'il n'y ait des beautés dans l'ouvrage, et qui même n'appartiennent qu'à l'auteur; tels sont ces deux beaux vers de Philoctete parlant à Ulysse et aux Grecs:

Un oracle fatal vous a glacés d'effroi;
Vous vous trouvez pressés entre les dieux et moi.

Tel est encore cet endroit de son récit:

Loin des hommes cruels, injustes et sans foi,
Quelquefois mon désert eut des attraits pour moi:
Les bienfaits n'avoient pu m'attacher les Atrides;
Je sus apprivoiser jusqu'aux monstres avides.

Mais ailleurs on voit avec peine les lieux communs du bel-esprit moderne, comme des parures de nos jours qu'un peintre mêleroit dans un sujet de l'antiquité. Pyrrhus, en considérant le sort de Philoctete, s'exprime ainsi dans un monologue :

Quel contraste, grands dieux! dès la plus tendre enfance
On étale à nos yeux la superbe opulence;
On écarte de nous jusqu'à l'ombre des maux,
On n'offre à nos regards que de rians tableaux;
Pour ne point nous déplaire, on nous cache à nous-mêmes;
On ne nous entretient que de grandeurs suprêmes;
On ajoute à nos noms des noms ambitieux;
Autant que l'on le peut, on fait de nous des dieux.
Victimes des flatteurs, malheureux que nous sommes,
Que ne nous apprend-on que les rois sont des hommes?

Il est clair que l'auteur, ne songeant qu'au tems où il écrivoit, a oublié que dans les tems héroïques, tels qu'ils sont décrits dans Homere, les rois n'étoient pas élevés comme ils l'ont été depuis dans le luxe et la corruption des grands empires; que l'éducation qu'Achille avoit reçue de Chiron, ne l'avoit pas amolli, et que le fils d'Achille n'avoit pas besoin de voir Philoctete à Lemnos, pour savoir *que les rois sont des hommes.* Ces vers, qui pourtant furent applaudis à cause des *rois* et des *hommes,* ne sont donc qu'une

vaine déclamation qui auroit paru bien déplacée sur le théâtre d'Athenes.

Je m'explique sur cet objet avec d'autant plus de liberté, que je ne crois pas qu'on m'attribue la prétention de lutter contre le Philoctete de Châteaubrun : son ouvrage, au sujet près, est à lui; le mien est tout entier à Sophocle; car je compte pour rien le très petit nombre de vers que j'ai été obligé d'ajouter à ma traduction : et je dois même exposer le motif de ces légeres additions.

Dans la premiere scene, je fais dire à Pyrrhus, au moment où il cede aux raisons d'Ulysse :

Je dois venger un pere et soutenir son nom;
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion;
J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
A Philoctete au moins je puis, sans artifice,
Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore
Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je cede à regret.

Ces vers ajoutés ont pour but d'instruire le lecteur que Pyrrhus, dans tout ce qu'il raconte ensuite à Philoctete, ne lui dit que la vérité, et ne le trompe qu'en lui faisant croire qu'il abandonne les Grecs, et qu'il retourne à Scyros. So-

phocle n'avoit pas besoin de cette précaution avec des spectateurs instruits comme lui de ces évènemens; mais elle étoit nécessaire pour des lecteurs françois, qui sans cela pourroient ne pas distinguer dans la scene suivante ce qui est conforme à la vérité, et ce qui ne l'est pas. Par la même raison, j'ai fait dire à Pyrrhus, au troisieme acte, en parlant de la Grece:

. . . . . . Je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur, qui s'en plaignoit, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'état l'affront que j'ai reçu;
Imitez mon exemple.

Le monologue qui ouvre le second acte, est aussi entièrement de moi; il étoit nécessaire pour préparer l'aveu que Pyrrhus va faire à Philoctete, et annoncer l'impression qu'a faite sur lui le spectacle des douleurs de cet infortuné. Ce changement est indiqué dans le grec, lorsque Philoctete quitte la scene, et que Pyrrhus reste avec le chœur: retranchant ce chœur, ainsi que tous les autres, il a fallu y suppléer par un monologue, puisque la piece n'a point de confidens.

On sait ce qu'étoient les chœurs chez les Grecs: des morceaux de poésie lyrique, souvent fort beaux, qui tenoient à leur système dramatique,

mais qui ne servoient de rien à l'action, et quelquefois même la gênoient. Je les ai supprimés tous, comme inutiles et déplacés dans une traduction françoise qui pouvoit être jouée. Je n'en ai conservé qu'un, dont j'ai mis les paroles dans la bouche de Pyrrhus, au premier acte, parce-qu'il exprime des idées et des sentimens analogues à la situation et au caractere de Pyrrhus.

Cette suppression des chœurs, quoiqu'indispensable, n'a pas laissé que de choquer beaucoup un *amateur des anciens*, qui m'en fit dans le Mercure une verte réprimande, quelque tems après l'impression de ma piece, et se plaignit encore de quelques autres torts qu'il prétendoit que j'avois faits à Sophocle. Je ne répondis point alors à cette diatribe; mais aujourd'hui qu'elle me fournit l'occasion de joindre à cette préface quelques nouveaux éclaircissemens sur le théâtre des anciens comparé au nôtre, je vais discuter en peu de mots les observations de l'*amateur anonyme*, le tout pour l'amusement de quelques autres *amateurs* nos confreres.

L'anonyme prétend que *je n'ai pas des idées tout-à-fait justes sur la simplicité des anciens drames: sans doute* (dit-il) *ils étoient simples, mais non pas nus et sans action.*

Pour que ce reproche fût fondé, il faudroit

que j'eusse dit, ou insinué quelque part, que *les drames grecs étoient nus et sans action*; mais comme je ne l'ai jamais dit ni pensé, je prierai le critique de vouloir bien, pour s'en assurer, jeter les yeux sur mon *essai sur les tragiques grecs*. Il verra que j'établis une différence très grande entre Eschyle et ses deux successeurs, précisément parceque les pieces du premier étoient dénuées d'action et d'intrigue, et que les deux autres, plus savans dans l'art, ont mis dans leurs ouvrages ce qui manquoit à ceux d'Eschyle. J'ai ajouté, il est vrai, que les chœurs tenant une grande place dans les tragédies grecques, et ne pouvant avoir lieu chez nous, ces pieces fidèlement traduites ne pouvoient fournir aux modernes que trois actes; et j'ai avoué que nous avions porté plus loin que les anciens l'art de la contexture dramatique, et mieux connu les ressources nécessaires pour soutenir une intrigue pendant cinq actes. Si j'ai parlé dans un autre endroit de cette *simplicité si nue* de Philoctete, assurément cela ne vouloit pas dire qu'il fût *sans action*; car une piece *sans action* est essentiellement mauvaise, et ne mérite ni d'être traduite, ni d'être jouée. J'ai voulu dire que Philoctete étoit la piece la plus simple des Grecs, qui n'en ont que de très simples; et qu'il n'y en a pas une dans Euripide ni dans Sophocle,

où l'on ne trouve des incidens plus variés, plus de personnages agissans, et plus de spectacle.

A l'égard des chœurs supprimés, je pourrois trancher la question en un mot, en m'appuyant sur l'usage établi parmi nous, et rappelant au critique ce que tout le monde sait, qu'une piece avec des chœurs ne seroit pas jouée, et que si les comédiens vouloient exécuter ces chœurs, le public se moqueroit d'eux: c'est précisément ce qui arriva à la premiere représentation de l'Oedipe de Voltaire. Il avoit, par complaisance pour le savant Dacier, laissé subsister un chœur qui ne disoit que quatre vers : le public se mit à rire; et il fallut retrancher au théâtre les quatre vers que l'auteur a conservés dans toutes les éditions:

O mort! nous implorons ton funeste secours, etc.

mais le critique, qui paroît un peu difficile, ne voudra pas se rendre à l'autorité de l'usage; il demandera des raisons: eh bien! il faut lui en donner; et il suffira de lui présenter deux observations qui lui paroîtront décisives, s'il les soumet à un examen impartial et réfléchi.

D'abord il faut se rappeler que la tragédie et la comédie chez les Grecs ne fut, dans la premiere origine, rien autre chose que ce que nous

appelons un *chœur*. La scene et le dialogue ne furent inventés que dans la suite, et ce fut à Eschyle qu'on en eut l'obligation. C'est ce que Boileau a si bien exprimé dans l'art poétique:

Eschyle dans le *chœur* jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages, etc.

Mais comme rien n'est plus naturel aux hommes de tous les pays qu'un grand respect pour toute origine antique, il est probable que l'on conserva les chœurs, parcequ'ils étoient anciens, et qu'on les crut de l'essence de la tragédie; quoiqu'il soit facile de démontrer que s'il y a des occasions où l'on peut admettre un chœur sur la scene, il y seroit le plus souvent très déplacé. Quant à nous, dont les premieres pieces ont été dialoguées, nous n'avons pas eu la même vénération pour les chœurs; et de plus, une raison péremptoire et prise dans la nature des choses, a dû les bannir de notre théâtre: c'est que l'exécution en est impossible.

Comment l'anonyme ne s'est-il pas souvenu que chez les anciens les chœurs étoient chantés? Or qui ne voit que dans ce cas, assujettis à l'harmonie et à l'unité d'effet, ils pouvoient produire un plaisir de plus; au lieu que des chœurs parlés ne peuvent former qu'une confusion de sons, une cacophonie ridicule et désagréable, essen-

tiellement contraire aux lois du théâtre, où rien ne doit blesser les sens?

Examinons maintenant ce que dit l'anonyme des fonctions du choeur chez les anciens et ce qu'il voudroit que j'en eusse fait dans Philoctete.

« Le choeur contribuoit beaucoup au spectacle « et à remplir la scene ». Oui; mais plus souvent encore il la gênoit en blessant la vraisemblance.

« C'étoit un des personnages de la piece; il en « faisoit une partie intégrante, et il ne pouvoit « en être séparé ».

On vient de voir pourquoi; il n'en est pas ainsi parmi nous, chez qui la tragédie n'est point chantée; et je ne vois pas ce qu'on peut répondre. L'anonyme cite le vers d'Horace:

> Actoris partes Chorus officiumque virile
> Defendat, etc.

Il n'avoit qu'à continuer à transcrire tout ce morceau de l'*art poétique*, qui regarde le choeur; il n'en faut pas davantage pour prouver ce qu'il avoit de défectueux, et combien nous sommes fondés à ne pas l'admettre sur un théâtre perfectionné. Voici donc ce que dit Horace: « Que le « choeur tienne la place d'un personnage, et en « remplisse les fonctions; qu'il ne *chante* rien « entre les actes, qui ne tienne au sujet; qu'il « favorise les bons et leur donne des conseils

« utiles; qu'il réprime la colere et encourage la « vertu ; qu'il loue la frugalité, l'équité, conser- « vatrices des lois qui assurent la tranquillité des « états; qu'il garde les secrets confiés; et qu'il prie « les dieux de secourir les malheureux, et d'hu- « milier les superbes. »

Assurément cette morale est excellente; mais n'est-il pas évident que ce personnage moraliste est à-peu-près étranger à la piece, puisqu'il ne partage ni les intérêts, ni les passions d'aucun personnage, et que lui-même n'en a d'aucune espece? Or rien n'est plus contraire à tout système théâtral bien entendu. Aussi le chœur chez les Grecs ne dit-il le plus souvent que ce que diroit le spectateur s'il adressoit la parole aux personnages, ou qu'il se mît à raisonner sur ce qu'il voit. Je ne veux pas m'étendre en citations qui me meneroient trop loin. Il n'y a qu'à ouvrir le théâtre des Grecs, l'on jugera de la vérité de ce que j'avance. Mais un seul exemple peut faire voir quels étoient les inconvéniens de ce chœur que l'on n'osoit jamais bannir de la scene. Phedre, devant un chœur de femmes, se livre à tous les emportemens d'une passion qu'elle a tant de peine à avouer à sa nourrice. Il n'y a guere d'invraisemblance plus forte; et voilà ce que peut produire l'habitude et le préjugé chez les nations les plus éclairées.

Venons aux critiques de détail. « Après la scene « d'Ulysse et de Pyrrhus (qui ouvre le premier « acte), celui-ci reste seul; et le monologue qu'on « lui prête ne vaut pas assurément l'entretien « qu'il auroit pu avoir avec ses compagnons qui « seroient restés avec lui. »

Ceci peut présenter la question sous un nouveau jour. Peut-être l'anonyme auroit-il desiré que j'eusse conservé les chœurs, non pas dans les entre-actes pour les y faire parler tous ensemble, mais dans les scenes où ils se seroient mêlés au dialogue, apparemment par l'organe d'un seul interlocuteur. Voilà sans doute la supposition la plus favorable que je puisse prêter à l'anonyme. Je réponds que, dans cette supposition, je n'aurois rien gagné ni pour le spectacle, ni pour l'action: pour le spectacle, parce qu'une poignée de soldats grecs, toujours en scene, n'offre ni pompe ni variété; pour l'action, parceque cet interlocuteur supposé n'auroit été qu'un confident ordinaire; et quand une scene de confident n'est pas nécessaire à l'exposition des faits, ou au développement des situations, c'est un défaut réel qu'il faut soigneusement éviter sur notre théâtre où l'on ne craint rien tant que la langueur. Ici, par exemple, après l'entretien d'Ulysse et de Pyrrhus, une scene de confident, qui ne pouvoit être absolument qu'une répétition foible

de ce qui précede, auroit été insupportable ; c'est par la même raison que dans toute la piece je n'ai fait usage d'aucun interlocuteur subalterne, parceque j'ai vu qu'il n'y avoit pas un seul moment où ils pussent faire autre chose que répéter ce qu'avoient dit les principaux personnages.

« Un soldat vient annoncer *froidement* que « Philoctete approche. »

Je ne vois pas comment il l'auroit annoncé *chaudement.*

« Cela vaut-il ce cri confus et lamentable qu'on « doit entendre dans l'éloignement, et qui doit « faire frissonner le spectateur ? »

Je me suis bien gardé de faire entendre ce *cri*: quel effet auroient produit ensuite les cris que pousse Philoctete dans l'accès de douleur qui le saisit? *non bis in idem.* Il ne faut pas employer deux fois le même moyen. Si l'on veut montrer Philoctete souffrant à la fin de la scene, il ne faut pas le montrer tel en arrivant, car il n'y auroit plus de progression. Voilà ce que l'étude réfléchie des effets du théâtre, observés depuis cent cinquante ans, a pu enseigner aux modernes; voilà cette perfection des accessoires et des détails qu'ils ont ajoutée, comme je l'ai dit ailleurs, à ce bel art qu'ils ont appris des anciens; et voilà, en un mot, ma justification pour tous les chan-

gemens et retranchemens que l'anonyme me reproche. Il dit en finissant, *qu'il n'a aucune connoissance de notre théâtre.* Qu'il me permette de lui observer que cette connoissance étoit absolument nécessaire pour juger ce qu'avoit dû faire un auteur qui transportoit une piece grecque sur le théâtre françois. Ce que je sais en ce genre est fort peu de chose, mais cependant suffisoit pour voir ce que la scene françoise pouvoit admettre ou rejeter. Plus j'admirois Sophocle, plus je me suis cru obligé de faire ce qu'il eût fait, s'il eût travaillé pour nous. Son dernier acte, tel qu'il est, n'auroit jamais pu réussir, et l'anonyme lui-même veut bien approuver quelques uns des changemens que j'y ai faits. Il y en a un dont il ne parle pas, et qui étoit assez important. Après que Philoctete, par un mouvement naturel et irrésistible, s'est jeté sur ses fleches pour en percer Ulysse au moment où il l'apperçoit, Sophocle prolonge en dialogue une scene qui ne comporte plus que de l'action, et Ulysse et Philoctete se parlent long-tems avant qu'Hercule paroisse. Ici cette faute ne seroit pas excusée. J'ai réuni ces deux momens, et j'ai fait paroître Hercule précisément lorsque l'action est dans son point le plus critique, lorsque Philoctete n'a plus rien à entendre, et qu'Ulysse n'a plus rien à dire; lors-

que, malgré les efforts de Pyrrhus, la fleche fatale est près de partir ; c'est alors que le tonnerre gronde, et que l'intervention nécessaire d'un dieu arrête la vengeance et la main de Philoctete. C'est ainsi que ce dénouement, qui sembloit hasardé sur notre scene, a paru former un spectacle frappant, et un coup de théâtre d'un grand effet.

L'anonyme regrette les adieux de Philoctete: « ces adieux touchans, qui terminent si bien la « piece, et que l'auteur du Télémaque n'a eu « garde d'omettre. » Vraiment je les regrette aussi; et si j'avois fait un poëme, je ne les aurois pas retranchés. Mais quand le nœud principal est coupé, quand le spectateur n'attend plus rien, des apostrophes accumulées à la lumiere, à la caverne, aux nymphes, aux fontaines, à la mer, au rivage, etc. peuvent fournir des vers harmonieux, et n'être pour nous qu'un lieu commun qui alonge inutilement la piece. *Omne supervacuum, etc.*

Je crois inutile de vouloir démontrer de nouveau l'inutilité absolue de la scene du soldat déguisé en passager, dont j'ai parlé ci-dessus. Je ne saurois me résoudre à prouver l'évidence.

Je ne veux pas non plus m'appesantir sur le sens contesté du παγυ χυθεντος. Le critique trouve ma version fort *déraisonnable*; mais comme rien

n'est moins étrange que de boire de l'eau qui a été glacée, sur-tout lorsqu'on n'en trouve pas d'autre, je ne renoncerai point, par complaisance pour l'anonyme, à ces deux vers toujours applaudis :

Des glaçons dont l'hiver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.

Et même, s'ils n'étoient pas de moi, je lui dirois qu'ils sont assez beaux.

Mais si je persiste à justifier les changemens et les suppressions que j'ai cru devoir faire dans l'ouvrage de Sophocle, je me crois encore plus obligé de le défendre lui-même contre les critiques injustes. On a reproché au fils d'Achille de se plier à la dissimulation, et même de savoir à son âge trop bien dissimuler. Mais que l'on songe qu'il avoit ordre de suivre en tout les conseils d'Ulysse ; et que s'il ne les suit pas, il perd toute espérance de prendre Troie et de venger son pere. Sont-ce là de foibles motifs pour Pyrrhus? Les leçons d'Ulysse sont si bien tracées, qu'il ne faut pas une grande expérience pour les suivre ; et avec quel plaisir on voit ensuite ce jeune homme revenir à son caractere qu'il n'a pu forcer qu'un instant, et se rendre à la pitié, après avoir cédé à la politique! Que le moment où il rend les fleches à Philoctete, est noble et attendrissant! et

que c'est bien là le tableau de la nature ! Je crois que Sophocle a marqué aussi beaucoup de jugement en s'écartant de la tradition reçue, qui attribuoit la blessure de Philoctete à l'une de ses fleches terribles qui tomba sur son pied, pour le punir d'avoir violé son serment, en révélant le lieu de la sépulture d'Hercule. Sophocle a bien fait, ce me semble, de rejeter cette tradition, comme peu honorable pour son héros, et d'y substituer le serpent du temple de Chrysa.

A l'égard de son style, tout ce que j'en puis dire, est que j'aurois été assez payé de mon travail par ce seul plaisir que l'on ne peut goûter qu'en traduisant un homme de génie. Il est doux d'être soutenu par le sentiment d'une admiration continue, et c'est alors que l'on jouit de ce qu'on ne sauroit égaler.

ACTEURS.

PHILOCTETE.
ULYSSE.
PYRRHUS.
HERCULE, *dans un nuage.*
UN GREC.
SOLDATS.

La scene est à Lemnos.

PHILOCTETE.



Perin del. *Gault de St Germain direx.*

Ulisse ! attends, mes traits vont punir cet outrage.

Acte III. Sc. IV.

PHILOCTETE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers; mais la grotte de Philoctete est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette isle sauvage
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctete.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.

Il le falloit: frappé par quelque dieu vengeur,
D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troubloit de ses cris la paix des sacrifices,
De son aspect impur blessoit leur sainteté,
Et souilloit tout le camp de sa calamité.
Mais laissons ce récit: le tems, le danger presse:
Je veux rendre aujourd'hui Philoctete à la Grece.
S'il sait que dans cette isle Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu:
Je dois fuir ses regards. Vous, dont le noble zele
Promit à mes projets l'appui le plus fidele,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour:
Par une double issue il est ouvert au jour;
Un ruisseau, si le tems n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'un roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnoître à ces traits
L'asyle qu'il habite: observez-en l'accès;
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et sur-tout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du théâtre.*

Au premier de vos soins je vais donc satisfaire.
Oui, je crois voir déja ce sauvage repaire,
Cette grotte...

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré.

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'apperçois, c'est un lit de feuillage,
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage...

ULYSSE.

Ce sont là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés...
Quelques lambeaux épars que le sang a souillés.
Ah! dieux!

ULYSSE.

C'est sa retraite: à nos yeux tout l'atteste.
Sans doute il n'est pas loin; sa blessure funeste
Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
Pourroit-il s'écarter? hélas! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remede aux tourmens qu'il endure.
(*aux soldats.*)
Vous, d'un œil attentif observez tout, soldats;
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse sur-tout qu'il voudroit pour victime.
(*les deux soldats s'éloignent.*)

PYRRHUS.

Il suffit. On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grece
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'état n'a point ici besoin de votre bras,
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractere.
Quoi qu'on exige enfin de notre ministere,
Pour servir la patrie il faut nous réunir;
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctete.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette;
Mais n'importe, écoutez : il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette isle?
Dites-lui sans détour : je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez aux lieux où vous prîtes naissance,
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance;
Les Grecs qui, supplians, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ses murs conduit votre courage,
Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,
De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,

Et préférant Ulysse, ont à votre priere
Refusé l'héritage et l'armure d'un pere.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paroisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie ;
Et vous la trahissez si Philoctete enfin
Échappe au piege adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas, sans les fleches d'Hercule
En vain vous nourrissez l'espérance crédule
De renverser les murs du superbe Ilion ;
Oui, pour marquer le jour de sa destruction,
Il faut que Philoctete aille aux remparts de Troie,
Et des fleches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs vous pouvez aujourd'hui,
Sans crainte et sans danger, paroître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine ;
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne ;
Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits non plus qu'à son malheur.
Mais s'il savoit qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ses traits dont les coups sont certains ;
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connois votre cœur, il feint mal-aisément ;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement.

Mais le prix en est doux, seigneur: c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire.
Osez tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austere loi;
Sachons en respecter les bornes légitimes;
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour; désormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours:
Achille ne m'a point instruit à ces détours:
A son sang, comme à lui, la fraude est étrangere,
Et ce n'étoient point là les armes de mon pere.
S'il nous faut entraîner Philoctete aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Foible et seul contre tous, où seroit sa défense?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence;
Mais, dût-on m'accuser de foiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur;
J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois,
Sans peur dans les dangers, dans les conseils sans voix,
Je crus que la valeur seule pouvoit tout faire.

Aujourd'hui que le tems me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut sur-tout, pour régir des états,
Que la tête commande et conduise le bras.

PYRRHUS.

Mais quoi! c'est un mensonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le mensonge est léger; la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force! ce mortel est-il donc indomtable?

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité! le peut-on sans bassesse?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grece.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper! moi, seigneur! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh! comment rougit-on de servir son pays?

PYRRHUS.

Quoi! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie

ULYSSE.

A Philoctete enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusoit lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi ce triomphe étoit dû;
Et mon cœur, que flatta son erreur et la vôtre,
S'enivroit d'un honneur réservé pour un autre!

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

Eh bien, des immortels il faut remplir l'oracle;
A leurs profonds desseins qui pourroit mettre obstacle
Je dois venger un pere, et soutenir son nom;
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.
J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
A Philoctete au moins je puis sans artifice
Me plaindre des affronts dont je fus indigné;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore
Qu'offensé par les Grecs Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je cede à regret.

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage,
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... on le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis?
Puis-je compter sur vous?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctete en ces lieux.
Je vous laisse un moment; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire!
Adieu.

SCENE II.

PYRRHUS.

La pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctete abattu
Traîne depuis dix ans sa vie infortunée!
Sa misere en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remede, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.

Ignorant la douceur des soins compatissans,
Il n'a point de soutien de ses jours languissans,
Pas même ce plaisir si cher aux misérables
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables:
De l'aspect des humains privé dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
Quel sort! et cependant, illustre dans la Grece,
Egal à tous nos chefs en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il sembloit destiné:
A cette épreuve, hélas! les dieux l'ont condamné!
Nos jours sont leur présent; nos destins leur ouvrage:
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur que du moins leur faveur
Eloigna des dangers qui suivent la grandeur!
Mais un soldat revient.

SCENE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Philoctete s'approche.
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche,
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu: sur mes pas sans doute il va paroître.

SCENE IV.

PHILOCTETE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS.

PHILOCTETE.

Hélas! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Etrangers que les vents dans cette isle ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités?
Et quel est votre nom? quelle est votre patrie?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnoître des Grecs l'accent et le langage.
Ah! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre: ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grace que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait: nous sommes Grecs.

PHILOCTETE.

O ciel!
Après un si long tems d'un exil si cruel,
O que cette parole à mon oreille est chere!
Quel dessein, ou pour moi quel vent assez prospere,
A guidé vos vaisseaux et vous mene en ces lieux?
Parlez, et contentez mes desirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus : je suis le fils d'Achille;
Je suis né dans Scyros, et retourne à cette isle.
Vous savez tout.

PHILOCTETE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé!
O du vieux Lycomede et l'éleve et la joie!
De quels bords venez-vous?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTETE.

Comment! vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ses remparts marcherent les premiers?

PYRRHUS.

Vous même en étiez-vous?

PHILOCTETE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paroître.

PYRRHUS.

(*à part.*) (*haut.*)
Il faut dissimuler. D'où puis-je le savoir?
Pour la premiere fois nous venons de vous voir.

PHILOCTETE.

Quoi! mon nom, mes revers, ma funeste aventure...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTETE.

O comble de l'injure !
Eh bien ! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné ?
La Grece de mes maux n'est pas même informée;
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;
Et quand le mal affreux dont je suis consumé
Devient plus dévorant et plus envenimé,
Mes lâches oppresseurs, dans leur secrete joie,
Insultent aux tourmens dont ils m'ont fait la proie.
O mon fils ! vous voyez délaissé dans Lemnos
Ce guerrier, autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctete, en un mot; que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette isle ont jeté,
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels !... De Chrysa vers les bords phrygiens
La victoire appeloit leurs vaisseaux et les miens;
Nous touchons à Lemnos: fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part;
On part, en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés pour sécher ma blessure,
Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains:

Puisse Atride éprouver de semblables destins!
Quel réveil! quel moment de surprise et d'alarmes!
Que d'imprécations! que de cris et de larmes!
Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaisseaux
Que loin de moi les vents emportoient sur les eaux!
Lorsque je me vis seul sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide!
Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas! et le malheur,
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage!...
Le tems accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours.
Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir; et lorsqu'un trait rapide
Faisoit du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me falloit, pour aller le chercher,
D'un pied foible et souffrant, gravir sur le rocher,
Me traîner en rampant vers ma chétive proie;
Il falloit employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux, et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisoient jaillir.
Des glaçons dont l'hiver blanchissoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.
Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,
Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux voyageurs ouvert,

N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.
On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et depuis si long-tems errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents descendre sur ces bords,
Je n'en obtenois rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,
Des secours passagers, ou de vieux vêtemens;
Mais, malgré ma priere et mes gémissemens,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misere,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon pere.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, Ulysse ainsi m'ont attaché
A ce supplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les pieges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux: que les dieux les leur rendent!

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs:
J'y reconnois la main d'Ulysse et des Atrides;
Eh! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides?

PHILOCTETE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé!

Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycenes,
A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTETE.

De grace, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits!
Quand la Parque d'Achille eut borné la carriere...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? Achille est mort!

PYRRHUS.

Oui, seigneur; mais mon pe[re]
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTETE.

O mort digne en effet d'un héros invincible!
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible!...
Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu;
Aux mânes d'un ami cet hommage étoit dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes;
Mais pour d'autres que vous, vous reste-t-il des larmes?

PHILOCTETE.

O mon fils!... poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurois ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,
Alléguant un oracle et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grece,

M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenoit l'honneur de détruire Ilion,
Que Pyrrhus héritoit des grands destins d'Achille.
De me persuader sans doute il fut facile.
Le desir d'embrasser les restes précieux
D'un pere que jamais n'avoient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étoient point enfermées;
L'ardeur de le venger; le dirai-je? l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil;
Tout entraînoit mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte au second jour touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau, je me vois entouré
De tout un camp, de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à la fois qu'on voit revivre Achille:
Hélas! il n'étoit plus!... d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs;
Et l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
Je me présente aux chefs, et ma juste priere
Réclame devant eux l'héritage d'un pere.
Quelle fut leur réponse! « Oui, ces biens sont à vous;
« Disposez-en, seigneur, et les recueillez tous:
« Mais ses armes d'un autre ont été le partage,
« Ulysse les possede ». Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulerent de mes yeux:
« Ces armes sont à moi; j'en atteste les dieux,
« (Dis-je alors.) De quel droit une main étrangere
« M'a-t-elle osé ravir une armure si chere?

« Je l'obtins, dit Ulysse; et ce don m'étoit dû:
« C'est le prix du service à la Grece rendu,
« Quand je sauvai l'armée et votre pere même ».
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,
Et menace les Grecs de partir à l'instant,
Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilege.
« Jeune homme, me dit-il, tu n'étois point au siege;
« Tu n'as rien fait pour nous, et menaces encor!
« Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor:
« Tu ne l'auras jamais ». Les chefs, amis d'Ulysse,
Se déclarent pour lui, protegent l'injustice;
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros, loin de ces rois perfides,
Et plus qu'Ulysse encor j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchans avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes;
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel! que l'ennemi de ces rois odieux
Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux!

PHILOCTETE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que, loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grace aux dieux, conduit dans ce séjour.
De Sysiphe en effet le rejeton profane

Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe;
De l'adroite imposture il aiguise les traits;
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais, de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence:
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grece en deuil.

PHILOCTETE.

Dieux! Ulysse respire! Ajax est au cercueil!
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnoit de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'ame de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse;
Il gémit d'être pere: il survit à son fils.

PHILOCTETE.

Antiloque?...

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTETE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi! tous ceux que j'aimois ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi?...
Et d'Achille du moins, ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiroient le courage?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin: Mars, dans ses jeux sanglans,
Moissonne les vertus et fait grace aux méchans.

PHILOCTETE.

Grace au ciel, mon attente est trop bien confirmée.
La mort a respecté le rebut de l'armée;
Les héros ne sont plus! aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des enfers;
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant!... et Thersite, sans doute.
Voilà, voilà les dieux; et nous les adorons!

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux;
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colere!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTETE.

Vous partez!

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah! par les immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mere,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma priere:
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir;
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misere
M'a long-tems séparé de la nature entiere:
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas: l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté: toi seul en étois digne;
Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable: il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour:
Jusqu'aux vallons d'Oeta le trajet est d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la pouppe, à la proue, où tu voudras: n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux:
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma foiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourmens;
Accorde cette grace à mes gémissemens.

Mene-moi dans l'Eubœe, ou bien dans ta patrie;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmans, et pour moi depuis long-tems perdus!
Mene-moi vers Pœan: rends un fils à son pere.
Et que je crains, ô ciel! que la Parque sévere
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours!
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours.
Mais il est mort sans doute, ou ceux de qui le zele
Lui devoit de mon sort porter l'avis fidele,
A peine en leur pays, ont bien vîte oublié
Les sermens qu'avoit fait leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside;
Sois mon libérateur, ô Pyrrhus, sois mon guide!
Considere le sort des fragiles humains:
Eh! qui peut un moment compter sur les destins?
Tel repousse aujourd'hui la misere importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrois-je être insensible?
Non, vous m'avez rendu le refus impossible.
Je cede à vos desirs: venez sur mes vaisseaux,
Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance!

PHILOCTETE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,

O Grecs! dans les transports de mes sens attendris
Que ma reconnoissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctete, abandonnant ce lieu,
A cet asyle encor dise un dernier adieu.
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connoissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir:
Et la nécessité, des lois la plus sévere,
M'a rendu bien souvent cette caverne chere.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose point à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTETE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possede?
Des plantes de ces bords, seul et foible remede,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les fleches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avoit infectées.

PHILOCTETE.

Oui, je n'ai point d'autre arme; et que puissent les cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux!

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées?
Puis-je les regarder d'un œil religieux?

PHILOCTETE.

Ah! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma priere timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTETE.

Ta piété me charme: hélas! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi;
Qui daignes sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misere à tes pieds abattue?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis;
J'étois mort en ces lieux; tu parois, je revis.
Prends sur moi désormais une entiere puissance:
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnoissance.
Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits, te sera confié.
Tu dois à tes vertus ce noble privilege;
Nul n'y porta jamais une main sacrilege;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher:
Viens; toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... Ciel!... ô douleurs!

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte?

PHILOCTETE.

Rien... je te suis... Ah! dieux!

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous?

PHILOCTETE.

De nous ouvrir la route et de veiller sur nous.
Dieux !

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse.

PHILOCTETE.

Non, je reviens à moi; pardonne à ma foiblesse.
Marchons... ah ! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment?

PHILOCTETE.

Il n'est plus tems
De te cacher encor de si cruels tourmens.
Non, c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines.
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs;
Tranche, tranche mes jours; frappe, dis-je... je meurs,
Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon ame intimidée
De cet horrible état...

PHILOCTETE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure: hélas !
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... ma blessure fatale
Produit ces noirs accès calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui! moi,
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi!
Venez, et rappelant votre force premiere...

PHILOCTETE.

J'implore, mon cher fils, une grace derniere.
Le mal qui m'a surpris finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.
Maintenant abattu, trop foible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctete se livre.
Viens dans ma grotte, viens; je mets en ton pouvoir
Ces fleches que tes yeux ont souhaité de voir;
Mais prends garde sur-tout que la force ou l'adresse
N'enleve ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout si jamais...

PYRRHUS.

Non, soyez rassuré:
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTETE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste:
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide et pour moi.

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira; nous marchons sous sa loi:
Puisse-t-il nous frayer une route prospere!

PHILOCTETE.

Il n'exaucera point tes vœux et ta priere.
L'indomtable venin, passant jusqu'à mon cœur,

Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah! ne me quittez pas! amis, que je vous voie!...
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
(*à part.*)
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il ton sein!
C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides!
A vous seuls qu'étoient dus ces tourmens homicides.
O mort! dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort que toujours j'appelle et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asyle?
(*à Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette isle;
Mets-moi sur le bûcher comme jadis mes mains
Oserent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas: je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus; où donc es-tu, cher Pyrrhus?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTETE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive;
Ta bouche l'a promis, ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espere qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTETE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux; recevez-en ma foi.

PHILOCTETE.

Ah! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh quoi! de mes secours voulez-vous vous défendre?

PHILOCTETE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.
Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos!
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.

(*il tombe évanoui sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS, *aux soldats grecs.*

Aidez-moi, chers amis, portons-le en son asyle.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourmens.

(*ils soutiennent Philoctete, et l'emmenent hors du théâtre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, *tenant à sa main l'arc et les fleches d'Hercule.*

Les voilà donc ces traits par qui la destinée
Doit marquer d'Ilion la derniere journée,
Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort!
Philoctete en mes mains ainsi les abandonne!
On veut les lui ravir; et c'est lui qui les donne!
Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
Il est loin d'y penser, et tout prêt à me suivre,
A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
Et je le trahirois! non, ce retour affreux
Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
Il faut lui dire tout; c'est trop en croire Ulysse,
Trop contre Philoctete employer l'artifice,
Abuser contre lui de son horrible état:

Tromper un malheureux est un double attentat.
Mais il vient.

SCENE II.

PHILOCTETE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS.

PHILOCTETE.

O réveil ! ô jour qui me ranime !
Pyrrhus, est-il bien vrai ? ta bonté magnanime
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter !
Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter !
Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraie,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie !
Achille t'a transmis sa générosité.
Les Atrides ainsi ne m'avoiènt pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage.
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je ? hélas !

PHILOCTETE.

Tu balances !... ô ciel !

PYRRHUS, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel ?

PHILOCTETE.

La pitié que d'abord tu m'avois annoncée,
Du poids de mes malheurs seroit-elle lassée ?

PYRRHUS.

O combien la vertu souffre à se démentir !

PHILOCTETE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir ?
Les secours que de toi j'attends dans ma misere,
Ne feront point rougir les mânes de ton pere.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable si je parle, et vil si je me tais.

PHILOCTETE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose:
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non; mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant si je vous trahissois?

PHILOCTETE.

Toi !... que veux-tu me dire? explique ce mystere.

PYRRHUS.

Eh bien! sachez donc tout: je ne puis plus rien taire.

PHILOCTETE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTETE.

Qu'as-tu dit? juste ciel!

PYRRHUS.

Daignez entendre...

PHILOCTETE.

Eh quoi?
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire;
Vous guérir, et bientôt partager avec nous
Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à vous.
Sous vos coups, sous les miens ils feront tomber Troie

PHILOCTETE.

Ce sont là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le ciel qui m'envoie,
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTETE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux?
Pyrrhus, est-il bien vrai? rends-moi, rends-moi mes ar

PYRRHUS.

Je ne le puis, seigneur; et la Grece en alarmes
Ne sauroit aujourd'hui voir changer ses destins
Que par ces traits puissans remis entre mes mains.
Je lui dois obéir, et je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
Mon cœur qui s'en plaignoit ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'état l'affront que j'ai reçu.
Imitez mon exemple.

PHILOCTETE.

O trahison! ô rage!
Quoi! tu me préparois cet exécrable outrage!

Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours!
Et lorsque tu trahis la foi qui m'étoit due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue!
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds!
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés.
Tu ne peux les garder, c'est mon bien, c'est ma vie;
Et ma crédulité doit-elle être punie?
Rougis d'en abuser... au nom de tous les dieux...
Tu ne me réponds rien! tu détournes les yeux!
Je ne puis te fléchir!... O rochers! ô rivages!
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages!
(Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas!
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas),
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats;
Il jure qu'à mon pere il conduira mes pas;
Et quand il me flattoit de cette fausse joie,
Le perfide! c'étoit pour me conduire à Troie.
Il consoloit un cœur qu'il cherchoit à frapper;
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper!
Il ose me ravir mes fleches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolens Atrides!
Il triomphe de moi comme s'il m'eût domté!
Il ne s'apperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue!
Oh! devant que ma force en ces lieux fût perdue,

S'il m'avoit attaqué !... même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise... Ah ! Pyrrhus ! ah ! mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractere,
Sois semblable à toi-même et semblable à ton pere.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain.
Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.
Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure;
J'en avois fait ma proie et serai leur pâture;
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux,
Pour avoir cru Pyrrhus sincere et généreux !...
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance,
N'a point aux immortels demandé la vengeance;
Tu peux changer encore et céder à mes vœux :
Tremble d'y résister, crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctete, la Grece,
Les sermens que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah ! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros!

PHILOCTETE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers aurois-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la foiblesse?
Tu n'es pas né méchant: quelque autre te conduit;
Par de lâches conseils je vois qu'on t'a séduit.

Le crime t'entraînoit : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel!

SCENE III.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE, SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTETE.

C'est Ulysse, grands dieux!

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTETE.

Ciel! où suis-je? Ulysse dans ces lieux!
Ah! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes sont à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas : c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTETE.

Tu me menaces, traître !... O Lemnos, mon asyle,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette isle !
Vous, mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas !

ULYSSE.

Jupiter est leur maître ; et c'est lui qui m'amene.

PHILOCTETE.

Ainsi, tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité !

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom : suivez leur volonté.

PHILOCTETE.

Penses-tu donc traiter Philoctete en esclave ?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie et triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte :
Venez : le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTETE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir ; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, *aux soldats.*

Gardez qu'il n'en approche ;

Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.
(*les soldats environnent Philoctete.*)

PHILOCTETE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
O bras jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
Lâche, qui ne connois ni remords, ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur.
Son ame noble et pure, et semblable à la mienne,
N'étoit pas faite, hélas! pour imiter la tienne:
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa foiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne put échapper;
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper.
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je suis délaissé,
Du nombre des vivans dès long-tems effacé!
Ah! que puissent les dieux!...que dis-je? misérable,
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse.
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice!
Ma douleur fait ta joie; et ta prospérité

Est un affront de plus à ma calamité.
Va, va-t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux,
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance;
Ils m'ont abandonné: voilà ma récompense;
Du moins, tu les chargeois de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? Pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctete?
Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis-je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étoient là tes discours... Barbare, si les dieux
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux...
Et je vois qu'ils le sont, je vois qu'ils vous punissent:
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si long-tems refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violens d'une aveugle furie,
Je n'oppose qu'un mot: j'ai servi la patrie.

C'est là mon seul honneur; c'est là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir;
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer; et je vous cede: un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits;
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colere;
Habitez cette rive à votre cœur si chere:
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,
M'accorderont un prix qu'ils destinoient pour vous.

PHILOCTETE.

Toi, posséder mes traits et mon arc homicide?
Armes que si long-tems porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains,
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi! tu te montrerois à la Grece étonnée,
Paré de ma dépouille à ce point profanée?

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien: je pars.

PHILOCTETE.

Et toi, Pyrrhus?
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la foiblesse.

Si vous ne me suivez, vous trahissez la Grece.
Venez sans lui parler ; sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma priere
Accorder sans danger cette grace derniere ;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctete, abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre ; il peut se repentir...
(*aux Grecs.*)
Vous, au premier signal, soyez prêts à partir.

SCENE IV.

PHILOCTETE, SOLDATS.

Eh bien ! à tant d'horreurs il faut que je succombe:
Lemnos fut ma demeure ; elle sera ma tombe.
Tout espoir est perdu ; tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté.
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte;
Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'at
Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés :
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.
Moi, j'irois secourir des ingrats, des perfides !
Non : périssent les Grecs, périssent les Atrides !

C'en est donc fait, hélas ! je mourrai loin de vous,
O patrie ! ô mon pere !... Il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore !
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre ;
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitté :
Ma mort en est le prix... je l'ai bien mérité.

(*il rentre dans la caverne.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, seigneur? quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque, fidele aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livroit à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous ! comment ?

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice
Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié ;
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE.

Juste ciel ! ce dessein qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir ? vous lui rendrez ses armes ?
Ah ! de grace, songez....

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu ?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose ?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera ?

ULYSSE.

Qui ? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi.
Quand je fais mon devoir, je ne saurois rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir ! croyez-vous, seigneur, ne point l'enfreindre ?

Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avoient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix:
Mais l'équité l'emporte; et j'accomplis ses lois.

ULYSSE.

Ainsi donc, laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée?

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi : la mienne est prête: allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-tems défié leur puissance;
Et la peine du moins suivra de près l'offense.

(*il sort.*)

SCENE II.

PYRRHUS.

Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur,
Que d'avoir plus long-tems à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctete.
Je l'ai fait avertir.

SCENE III.

PHILOCTETE, PYRRHUS, SOLDATS GRECS.

PHILOCTETE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer ? que voulez-vous enfin ?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin ?
Ah ! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.
(*il s'assied sur un banc de pierre.*)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, seigneur ; soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTETE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie...

PYRRHUS.

Eh bien ! au repentir n'est-il aucune voie ?

PHILOCTETE.

C'est avec ces discours que tu m'avois séduit,
Que dans un piege affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connoîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux ;

Si vous êtes toujours à vous-même contraire ;
Si rien de ce dessein ne sauroit vous distraire ?
De grace, répondez.

PHILOCTETE.

Oui, j'y suis résolu,
Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas ! j'aurois voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence ;
Mais, si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTETE.

Tu parlerois en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi !
Va, trop indigne fils du plus illustre pere,
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misere,
Tu m'offres des conseils ! ôte-toi de mes yeux ;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux ;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connoissez-mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTETE.

Est-ce un piege nouveau qui me seroit tendu ?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû ;

Ne craignez rien de moi quand je viens vous le rendre:
Me punisse le ciel si je veux vous surprendre!

PHILOCTETE, *se levant avec joie et reprenant ses fleches.*

Je reconnois ton sang à ce noble retour;
Ce n'est pas un Sisyphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chere,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton pere.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma foiblesse.
Eh bien! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.
Seigneur, il est des maux dont une loi sévere
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature et la fatalité:
Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre ame est inflexible, elle aigrit sa blessure:
Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
Tous les soins sont perdus: le plus fidele ami,
S'il veut vous appaiser, vous semble un ennemi.
Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre

L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophete sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre sa vie
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que profanant l'asyle inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe,
Qu'en cherchant parmi nous les enfans d'Esculape,
Qu'en prenant Ilion : la céleste faveur
De sa chûte entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,
Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire?
Ils vous offrent, seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire, et la fin de vos maux.

PHILOCTETE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie,
Que le ciel dès long-tems devroit m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir!
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révere,
M'adresse cependant une vaine priere!
Pyrrhus, épargne-moi; cesse de m'accuser:
Va, mon dernier malheur est de te refuser.

Mais, que demandes-tu ? quelle est ton injustice ?
Veux-tu que Philoctete à ce point s'avilisse ?
Qu'il reparoisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés ?
Où porter désormais ma honte volontaire ?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctete auprès d'Ulysse assis ?
Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils ?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance ?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour ?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'ame et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime ?
Je dois te l'avouer, je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs, après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils ;
Et ton bras s'armeroit contre leurs ennemis !
Garde, garde plutôt le serment qui te lie ;
Remene Philoctete aux bords de Thessalie ;
Et toi-même à Scyros, tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misere ;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton pere ;
Et tu n'as plus la honte aux yeux de l'univers
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, seigneur, que votre voix prononce.
Le ciel veut vous guérir; sa clémence l'annonce:
Le remede est certain, et vous le rejetez!

PHILOCTETE.

Laisse-les-moi ces maux; je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTETE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrois me traîner au camp de ces perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir...

PYRRHUS.

Il les vit commencer; il les verra finir;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTETE.

Ne parle plus des Grecs, ne parle plus de Troie.
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourmens;
Je ne te dis qu'un mot: j'ai reçu tes sermens.
Veux-tu les accomplir?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grece en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTETE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les fleches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc! suivez-moi.

SCENE IV.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE, SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas,
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTETE.

Ulysse! attends: mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah! gardez-vous d'en faire un si funeste usage.
Vous les tenez de moi.

PHILOCTETE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper...

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux!...
(*le tonnerre gronde.*)
Écoutez, leur voix parle, entendez le tonnerre:
Leur pouvoir se déclare!

PHILOCTETE.

Oui, leur juste colere
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCENE V.

PHILOCTETE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE, *dans un nuage lumineux;* SOLDATS.

HERCULE.

Arrête, et reconnois Hercule et ton ami.
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle.
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé:
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide:
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grece sur tes pas conduira ses guerriers;
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.
Sa vie est dévouée aux fleches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si long-tems retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie;
Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans OEta le prix de ta valeur,
Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices;
A mes fleches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grace aux immortels qui t'auront protégé.

Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage.
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage ;
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

(*il remonte dans son nuage.*)

PHILOCTETE.

O voix auguste et chere, et long-tems attendue !
O voix avec transport de mon cœur entendue !
Je vous obéirai : tous mes ressentimens
Doivent être effacés dans de si doux momens.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTETE.

EXAMEN

DE PHILOCTETE.

M. de La Harpe a suivi dans cette tragédie le plan de Sophocle avec beaucoup d'exactitude. En supprimant le chœur, il a donné plus de rapidité au dialogue, et plus de mouvement à l'action. Il a très peu ajouté à ce chef-d'œuvre; quelques transitions, quelques développemens nécessaires à la scene françoise, sont les seuls détails qu'il ait cru devoir hasarder: loin de déparer cette tragédie, ils concourent à la régularité de l'ensemble.

Nous ne voyons pas la raison qui a décidé le traducteur à supprimer une scene que Sophocle avoit destinée à faire ressortir le caractere artificieux d'Ulysse. Dans la tragédie grecque, le roi d'Ithaque craignant que l'ingénuité de Néoptoleme ne fasse échouer son projet, lui envoie, lorsqu'il est avec Philoctete, un de ses soldats qui passe pour un habitant de l'isle de Pépa-rethe, et qui, par un mensonge adroit, cherche à presser leur départ: il nous semble que cette scene auroit été très bien placée dans le premier acte de la tragédie françoise. « L'invention de ce personnage, dit M. Ro-« chefort, qui vient répandre de faux bruits dont « Philoctete seul est la dupe, est d'autant plus impor-« tante, qu'elle montre Ulysse agissant toujours, même « lorsqu'il ne paroît pas. »

Quelques amateurs de l'antiquité ont regretté le chœur : on peut leur faire observer que cette tragédie est une des pieces grecques où il paroît le moins nécessaire, et que d'ailleurs M. de La Harpe a eu l'art de fondre dans le personnage de Pyrrhus tous les sentimens de pitié que le chœur témoigne pour les souffrances de Philoctete.

La traduction de M. de La Harpe doit être considérée comme un de ses ouvrages les plus étonnans, sur-tout si l'on réfléchit à l'extrême difficulté de faire passer dans la versification françoise les beautés d'une langue ancienne. Quoiqu'elle ait obtenu un grand succès, on n'a pas assez rendu justice au talent du traducteur, qui quelquefois s'est élevé au-dessus de son modele, en donnant aux sentimens une tournure plus forte et plus tragique ; nous n'en citerons qu'un exemple : Philoctete veut toucher Néoptoleme en lui rappelant l'instabilité des choses humaines : « Considere, dit-il, quelles catastrophes accompagnent la « vie de l'homme, et combien au sein du bonheur on « court risque de tomber dans l'infortune ; que celui « qui est loin de l'adversité fixe les yeux sur les plus « funestes évènemens, et qu'au moment même où il « est heureux il prenne garde d'être surpris par le « malheur. »

Voici la traduction de M. de La Harpe :

Considere le sort des fragiles humains.
Eh ! qui peut un moment compter sur les destins !
Tel repousse aujourd'hui la misere importune,

Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

Cette tragédie a le mérite d'être en même tems un ouvrage dramatique plein d'intérêt, et une production littéraire digne de figurer à côté des meilleurs poëmes. Cet avantage si rare dans les tragédies du second ordre, et que M. de La Harpe lui-même n'a obtenu que dans un très petit nombre de pieces, place son Philoctete au rang des ouvrages qui ont fait le plus d'honneur au dix-huitieme siecle.

FIN DE L'EXAMEN DE PHILOCTETE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE SIXIEME VOLUME.

FIN DU SIXIEME VOLUME.

HM

